

A man in a dark suit stands in a modern, brightly lit hallway. The floor and walls are covered in shattered glass, suggesting a recent explosion or impact. In the background, a large, glowing orange cube is visible, surrounded by a bright light. The overall atmosphere is dramatic and intense.

**L'ARMURE DE VERRE**  
**: ANATOMIE D'UN EFFONDREMENT NARCISSIQUE**

**SEB LE RÈVÉUR**

# **L'Armure de Verre : Anatomie d'un effondrement narcissique**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Citadelle de Verre	5
Chapitre 2 : Taxonomie du Mépris	10
Chapitre 3 : Le Rituel du Matin	18
Chapitre 4 : L'Entrée de l'Objet Critique	26
Chapitre 5 : Dissonance Cognitive	32
Chapitre 6 : La Sueur sous la Soie	40
Chapitre 7 : L'Architecture du Silence	45
Chapitre 8 : Le Parasitage de la Mémoire	54
Chapitre 9 : Le Miroir Réfractaire	62
Chapitre 10 : Insomnie du Démon	72
Chapitre 11 : L'Esthétique de la Distance	76
Chapitre 12 : Le Micro-Accident	84
Chapitre 13 : La Fuite en Avant	92
Chapitre 14 : Le Corps Traître	97
Chapitre 15 : Le Théâtre des Ombres	104
Chapitre 16 : Le Scalpel du Réel	111
Chapitre 17 : L'Abcès	115
Chapitre 18 : La Rupture de la Digue	121
Chapitre 19 : L'Agonie de la Légende	128
Chapitre 20 : L'Intervention Thérapeutique Involontaire	136

Chapitre 21 : Autopsie du Clivage	146
Chapitre 22 : Le Deuil de la Perfection	152
Chapitre 23 : Réintégration des Objets	157
Chapitre 24 : La Fin de la Performance	161
Chapitre 25 : La Sortie du Labyrinthe	165

# Chapitre 1

## La Citadelle de Verre

L'air du hall d'accueil est calibré à vingt et un degrés. Je le sens sur l'arête du nez, une caresse sèche marquant la transition entre l'humidité de la rue et ce sanctuaire de géométrie. Je redresse la colonne vertébrale. Chaque vertèbre s'emboîte. Ma main droite, dans la poche de mon pantalon en laine froide, effleure le bord d'un porte-cartes en argent. C'est une ancre nécessaire contre la dérive. Je m'arrête devant la paroi en obsidienne de la réception. L'homme qui s'y reflète est une construction de lignes droites. Ma cravate bordeaux se niche exactement dans le creux de la gorge. Un garrot de soie.

La réceptionniste ne lève pas les yeux. Son stylo gratte le bloc-notes. Le son vibre à la base de mon crâne. J'attends. Je ne sollicite pas l'attention, je l'impose par l'immobilité. Je réajuste le revers de ma manche gauche : trois millimètres de coton blanc apparaissent. Cette symétrie calme momentanément le bourdonnement d'anxiété dans ma poitrine. Lorsqu'elle finit par lever le regard, je ne rencontre qu'une indifférence grise. Elle voit un visiteur là où je présente un monument. Mon estomac se contracte. Une morsure métallique.

— Monsieur Valmont ? Sa voix est plate. Elle devrait trembler.

— J'ai rendez-vous avec le conseil.

Chaque syllabe percute l'air avec une netteté de scalpel. Une raideur s'installe dans mes trapèzes. Je refuse de bouger ; le mouvement est une concession. Je reste une statue de laine tandis que mon esprit recalibre la scène : elle est simplement incapable de décoder les signaux de distinction que j'émane. Je fixe une sculpture d'acier brossé

dans le coin du hall. Froide. Inutile. Comme moi, elle occupe l'espace avec arrogance. L'ascenseur arrive. Le sol se dérobe sous mes talons. Un vertige que je transforme en lévitation.

Les portes se referment dans un soupir pneumatique. Dans ce cube de miroirs fumés, je suis enfin seul avec l'œuvre : moi-même. L'ascenseur est un sas. Je me tourne vers la paroi, observant mon visage fragmenté dans l'acier. La lumière du plafonnier souligne l'arête de ma mâchoire. Ce n'est pas de la vanité, c'est de la maintenance.

La cabine s'élanche. La pesanteur écrase mes talons dans le tapis épais. Ma main droite s'élève pour effleurer le nœud de ma cravate. Je sens sous la pulpe de mes doigts la trame de la soie, un relief granuleux qui m'ancre dans le réel. Mes yeux me brûlent, irrités par l'air trop sec. Le chiffre 42 s'allume. Je visualise le conseil. Je les fragmente déjà : les Utiles, les Passifs et Morel. Morel, l'Obstacle.

Le « ding » sonore annonce l'étage. Les portes s'ouvrent sur une étendue de moquette beige désertique. Je ne sors pas immédiatement. J'attends deux secondes pour que mon image se stabilise. Je franchis le seuil. L'air est plus froid ici. C'est l'odeur du papier glacé et de l'ozone. À quelques mètres, la double porte en chêne de la salle de conférence se dresse. Je sens mes mollets se durcir.

Ma main ajuste une dernière fois ma manchette. Le silence du couloir est une matière dense. Sous mes pieds, la moquette absorbe tout impact. La secrétaire de direction lève les yeux. Je lui offre une inclinaison de tête de trois degrés. Dosage exact. Je m'arrête devant la poignée. Le métal est froid. À travers le verre dépoli, les membres du conseil ne sont que des taches sombres. Mon cœur cogne, mais je le traite comme un bruit de moteur lointain. Je retarde l'ouverture. Ce délai est ma signature.

Je le vois enfin. Morel est assis à la droite du président. Il feuillette un dossier avec une désinvolture qui me donne la nausée. Il possède cette aisance que je dois manufacturer chaque matin. Ma mâchoire se contracte. Je visualise ma colonne

comme un axe d'acier. Faire demi-tour serait une mort. Je saisis la poignée, le mécanisme s'enclenche avec un dé clic huilé, et j'entre.

L'air de la salle est chirurgical. Le battant se referme derrière moi avec une succion qui scelle le monde. Je marche vers mon siège, les épaules fixes. Morel lève les yeux. Ses iris sont d'un gris de ciel avant l'orage. Il sonde la charpente de peur cachée sous mon costume. Il ne sourit pas. Il maintient le contact une fraction de seconde de trop. Une perle de moiture apparaît à la base de ma nuque. Je m'installe. Le cuir est inerte.

Je pose mon dossier sur l'acajou. Mes doigts cherchent la texture du cuir du sous-main. Le président parle ; sa voix est une fréquence radio mal réglée. Mon index exerce une pression sur le capuchon de mon stylo en titane. Sa froideur agit comme un dissipateur pour l'angoisse qui s'accumule dans mes doigts. Je fixe une infime griffure sur la table. Regarder Morel équivaldrait à exposer une plaie. Il respire avec un rythme lent, animal, qui semble épuiser l'oxygène de la pièce.

Je déplace mon regard vers la fenêtre pour vérifier mon reflet dans le vitrage. Impeccable. Une géométrie de lignes sombres. Ma mâchoire subit un spasme que je transforme en déglutition. Morel reste une masse inerte qui refuse de se plier à ma performance. Le silence s'installe après une question que je n'ai pas saisie.

Je pose ma main gauche à plat. La table est tiède, une contamination thermique que je rejette. Ma chemise me semble soudain trop étroite. Je tourne une page. Le crissement du papier est mon seul signal. Un son sec. Tranchant. Le président répète mon nom. Je redresse mon buste. Mes lèvres s'entrouvrent.

— La viabilité de ce projet, commencé-je, ne tolère aucune marge. Elle repose sur l'intégrité absolue du modèle.

Le mot « intégrité » est mon bouclier. Morel fronce les sourcils. Ce mouvement déclenche une alerte, mais je la masque par un sourire neutre. Je sens une décharge

électrique dans ma main gauche, un début de paresthésie. Morel réajuste ses lunettes. Je note le léger tremblement de son pouce. Fatigue synaptique. Je ne l'interromps pas. Chaque seconde de ce silence décompose ses arguments.

— Cependant, dit-il enfin.

Le mot brise le calme que j'avais sédimenté. Il y a une ride d'incertitude sur son nez. Je resserre ma prise sur le stylo.

— Cependant, reprend-il, il nous faut considérer l'aspect temporel de votre déploiement.

Il parle du temps comme d'une ressource comptable. Je remarque une goutte de sueur à la racine de ses cheveux. Son corps le trahit. Je choisis de ne pas répondre. Je lève lentement la main pour ajuster un dossier qui dépasse d'un millimètre. Le frottement du papier siffle dans la pièce.

— Le temps est une armature, Morel. Pas une contrainte.

Ma voix est stable, un velours glacé. Je penche la tête avec la curiosité d'un entomologiste. Il se racle la gorge. Un bruit spongieux qui souille l'air.

Morel déglutit. Sa pomme d'Adam tressaute. Je fixe ce spasme. Je dépose mon stylo sur son support en cristal. Le cliquetis raye la surface du silence. Je ne lâche pas l'objet, cherchant sa stabilité minérale pour ne pas sentir l'humidité de ma propre paume.

Je me lève. Mes articulations sont silencieuses. Je m'approche de la baie vitrée. Dehors, la ville est une entropie urbaine qui me conforte dans ma clôture. Mon reflet est découpé au scalpel dans le ciel gris. Morel se lève brusquement. Le cuir de son siège grince. Il fait un pas vers moi. L'odeur de son café froid m'atteint.

— Ce n'est pas une question d'armure, Monsieur. Les chiffres sont là. Vous les habillez, c'est tout.

Il a touché le point sensible. Je sens un picotement dans ma main gauche. Morel ne baisse pas les yeux. Il cherche l'homme derrière le masque. Ce regard est un scalpel.

Soudain, une vibration sourde. Son téléphone, dans sa veste. Le bourdonnement persiste. Un rythme cardiaque parasite. Je sens une pointe de chaleur à la base de ma nuque. La contamination est là.

— Répondez, Morel, dis-je en regagnant mon siège.

Mes muscles faciaux me font mal à force de tension. Je reprends ma pose de souverain. Sous la table, mes doigts se crispent sur l'étoffe de mon pantalon. Le combat pour l'équilibre vient de changer d'échelle. Dans la vitre, mon reflet semble soudain plus pâle, comme si le verre se lassait enfin de porter mon image.

# Chapitre 2

## Taxonomie du Mépris

Le buvant du Sancerre forme une frontière thermique entre ma paume et l'agitation de la pièce. J'observe la condensation qui perle contre la paroi fine, une suite de micro-gouttelettes obéissant aux lois de la gravité. Clara se tient à exactement soixante centimètres de moi. Son buste est incliné selon cet angle d'offrande conversationnelle que je nomme la « Fonction d'Écho ».

Elle parle. Ses lèvres, enduites d'un gloss dont la viscosité me semble soudainement excessive, s'agitent pour produire des fréquences de réassurance. Elle est un objet transitionnel : stable, prévisible, doté d'une admiration dont la texture évoque le velours synthétique.

Je déplace mon index sur le pied du verre. Le crissement imperceptible contre le calice me procure une satisfaction granulaire. Clara rit d'une plaisanterie que je n'ai pas encore formulée. Elle anticipe le signal social par un réflexe pavlovien qui me confirme ma propre stature. Pourtant, ma nuque est raide. Sous le col en coton égyptien, une unique goutte de sueur entame une descente lente entre mes omoplates. C'est une fuite dans l'armure. Un rappel physiologique de la présence de l'Autre, là-bas, près du buffet. Marc.

Lui n'est pas un écho. Il est un élément d'instabilité, un reflet qui refuse de renvoyer l'image de ma superbe.

Je saisis une olive dans la coupelle de porcelaine. La peau est ferme, presque résistante sous la pression des incisives. Je savoure cette petite victoire mécanique sur la matière. Clara continue de dévider son monologue sur l'exposition au Grand Palais.

Ses yeux cherchent fébrilement dans les miens l'étincelle de validation qui lui permettrait d'exister. Je retarde ce don. Je laisse le silence s'étirer. Une pause de trois secondes, quatre secondes. Son sourire vacille. Elle réajuste une mèche de cheveux derrière son oreille. Ce micro-ajustement est ma nourriture. L'ossature de commande est intacte.

Le bruit ambiant est une masse informe, un bourdonnement que mon cerveau filtre avec une rigueur chirurgicale. Je sens le poids de ma montre, ce cercle d'acier froid qui segmente ma soirée. Marc s'approche. Sa démarche est trop assurée, ses talons martèlent le parquet avec une cadence qui heurte mon besoin de contrôle. Ma main se crispe dans la poche de mon veston. Mes phalanges pressent le cuir de mon portefeuille jusqu'à ce que la douleur devienne une ancre.

Clara s'interrompt. Elle a senti le changement de pression. Elle se tourne vers Marc et je perçois le glissement de son attention : ce faisceau lumineux qui me chauffait la joue s'étiolé. L'angoisse de l'insignifiance remonte le long de mon œsophage comme une aigreur que je masque par un sourire calibré. Un masque de cire appliqué avec une patience d'artisan. Je ne perds pas, je recalibre. Je porte le verre à mes lèvres. Le liquide anesthésie le tremblement que je sens naître au bout de mes doigts.

La fragrance de Marc précède sa voix, un accord boisé et sec qui sature l'espace comme un gaz inerte. Clara a déjà pivoté d'un quart de tour, son épaule s'effaçant pour lui offrir un angle d'entrée. Ce mouvement est une trahison géométrique. Elle vient de me rétrograder au statut de simple satellite.

Marc pose une main sur l'épaule de Clara. Le geste est lourd, possessif. Je décompose l'action : l'enfoncement du tissu sous ses phalanges, la réaction de la peau de Clara qui semble se tendre vers ce contact. Il m'adresse un sourire qui ne monte pas jusqu'aux yeux. Deux billes sombres qui m'analysent. Il cherche la faille, le point de rupture dans mon vernis, là où le Moi Idéal laisse transparaître la boue de l'angoisse.

— Toujours en train de disséquer le monde, Adrien ?

Sa voix est une basse profonde qui fait vibrer ma cage thoracique. Je ne réponds pas immédiatement. La latence est ma seule arme. Je regarde l'eau perler sur la paroi, une goutte solitaire qui hésite avant de s'écraser. Un, deux, trois. Le silence devient une paroi solide. Clara passe de l'un à l'autre, en manque de script.

— J'évite simplement de participer au désordre, Marc. C'est une question de propreté.

Mes mots tombent avec l'exactitude d'un couperet. Je fixe sa main sur l'épaule de Clara jusqu'à ce que mon regard devienne physiquement inconfortable. Ses muscles se contractent. Victoire microscopique. Sous ma chemise, la sueur a atteint ma ceinture. Je redresse mon buste de deux centimètres. Le tissu de mon veston se tend, recréant cette armure de laine qui me protège de l'insignifiance. Pour Marc, je suis une énigme d'arrogance ; pour moi-même, je suis un ingénieur de secours tentant de colmater un barrage qui cède sous un regard.

Je porte à nouveau mon verre à mes lèvres. Le gin est amer. Je ne regarde plus Marc, mais le reflet de la pièce dans le miroir du buffet. Là, je peux voir la scène avec une distance clinique. Nous sommes trois points sur une carte thermique. Clara, le foyer instable ; Marc, une masse froide et envahissante ; et moi, un point de lumière blanche, intense mais fragile.

Un homme s'approche avec une bouteille de champagne. C'est une nouvelle donnée. Mon cerveau calcule son utilité pour rompre ce tête-à-tête qui m'épuise. Si Clara sourit à ce nouveau venu, je pourrai me libérer de Marc sans paraître battre en retraite. J'attends la collision sociale, mes doigts crispés sur le buvant, prêt à redevenir le metteur en scène d'un théâtre dont je suis le seul spectateur terrifié.

L'homme à la bouteille brise enfin le périmètre. Il s'insère dans l'angle mort de Marc. Je sens l'air se déplacer, apportant l'odeur de levure fermentée. Dans le miroir, le bras

du nouveau venu se tend, interrompant la ligne de force. Ma cage thoracique laisse échapper une inspiration imperceptible. Le soulagement est une insulte à ma discipline, mais je l'accueille.

— Voulez-vous être servi, Monsieur ?

La voix de l'intrus est neutre. Je lui offre mon profil le plus tranchant. Je jette un regard vers l'étiquette. Un cru médiocre. Une effervescence de façade.

— Pas pour l'instant. Je préfère garder une certaine clarté.

Marc sourit, mais c'est un rictus défensif. Ses doigts quittent enfin l'épaule de Clara pour ajuster sa propre montre. Un signe de malaise. Je savoure ce micro-effondrement. Ma supériorité est une construction millimétrée qui se nourrit de la désagrégation des autres. Je reporte mon attention sur Marc, mais cette fois-ci, mon regard passe à travers lui. C'est la phase terminale du mépris : l'effacement de l'objet.

Clara, déstabilisée, s'agite. Elle prend une coupe sur le plateau. Ses mains tremblent, faisant s'entrechoquer le verre contre le goulot. Le son est discordant. Je ferme les yeux, visualisant le schéma. L'homme au champagne s'éloigne. La fissure dans le vernis de Marc s'est élargie. Chaque battement de mon cœur est un compte à rebours vers la prochaine preuve que je suis, envers et contre tout, le seul architecte de ce simulacre.

Marc déplace son poids d'une jambe sur l'autre. Un aveu de faiblesse cinétique. Pour lui, ce silence est un gouffre ; pour moi, c'est une chambre de compression.

— On m'a dit que ton dernier projet essayait quelques... turbulences, lâche-t-il avec un sourire forcé.

Je ne réponds pas. Je préfère savourer le piquant du liquide sur ma langue. Clara retient son souffle, ses pupilles oscillant entre nous comme les aiguilles d'un appareil déréglé.

— Les turbulences n'effraient que ceux qui manquent de hauteur, Marc. Le problème n'est jamais le projet, c'est la qualité des hommes qu'on y injecte. Certains confondent le béton avec le sable.

Je pose ma main sur le dossier d'un fauteuil. Le velours rugueux m'ancre. Marc ajuste ses lunettes. Il ne comprend pas qu'il subit une dissection. Je vois le tressaillement de sa mâchoire, cette petite bosse de tension qui trahit l'animal acculé sous le costume. Je me rapproche de lui, juste assez pour envahir son espace. Je sens son parfum boisé, une odeur faite pour occuper la place que son esprit déserte. Ma propre odeur est neutre : savon ferreux et amidon.

— Tu devrais te méfier des rumeurs, Marc. Elles ne sont que le bruit de ceux qui ne savent pas lire.

Je lui adresse une inclinaison de tête méprisante. La douleur intercostale irradie à nouveau. Mon corps n'est pas d'accord avec ma légende. Je l'ignore. Je tourne les talons. J'ai prélevé sur lui ma dose d'homéostasie. Le parquet craque sous mon pas. J'avance vers la baie vitrée, là où les lumières de la ville ne sont que des pixels dociles.

Le froid de la vitre contre mon front calme l'incendie sous ma peau. De l'autre côté, la ville s'étend comme une carte mère. Je regarde mon reflet : traits lisses, regard de granit. Pourtant, mon artère temporale martèle l'os. Marc est réduit à l'état de débris psychique, mais son souvenir m'irrite encore.

Je repère alors Julien, debout près du buffet. Julien n'est pas un satellite. C'est un objet de réalité, un miroir dont l'éclat menace ma surface. Il ne sourit pas. Il attend.

Sa posture est indolente, mais ses épaules sont tendues. Une perle de sueur froide glisse entre mes omoplates. Je me remets en mouvement avec une prudence de prédateur. Affronter Julien est une nécessité. Je dois neutraliser son silence avant qu'il n'érode ma certitude.

— On dirait que tu as terminé ta démonstration, murmure-t-il. Marc a l'air d'avoir été percuté par un train.

Sa voix est dépourvue d'admiration. Je bois une gorgée pour masquer mon hésitation.

— Marc est une donnée prévisible, répondé-je. Il cherchait une résistance. Je lui ai simplement évité de tomber dans le vide.

Je marque une pause. Julien me scanne comme un schéma technique erroné. Je sens mes pupilles se rétracter. Je suis l'objet observé. Pour reprendre le contrôle, je porte le verre à mes lèvres, mais le cristal tinte contre mes dents. Un bruit infime. Julien sourit avec une lassitude clinique.

— Tu devrais desserrer les épaules, Adrien. On dirait que tu vas te briser au moindre choc. C'est épuisant à regarder.

L'air se raréfie. Je force une inspiration lente. C'est une attaque directe contre l'armure. Je ris, un son sec. Mes doigts se crispent sur le pied du verre. Je ne suis pas de ceux qui fuient. Pourtant, l'une des jambes de mon piédestal s'enfonce dans le sol meuble de la réalité.

Je détends mes trapèzes par une commande neuronale. Mais le mouvement est saccadé. Mon épaule s'abaisse trop. Je saisis le couteau à ma droite pour lester ma main. Julien m'observe avec une curiosité factice. Je repose le verre. Julien ne cille pas. Sa patience m'oblige à performer davantage.

— La solidité est souvent perçue comme de la rigidité par ceux qui flottent, Julien.

Je sens une chaleur inconfortable à la base de mon crâne. Je déplace ma fourchette d'un centimètre pour réorganiser mon territoire. Julien est désormais une Variable de Saturation. Un objet dont la fonction est de tester mes limites. S'il me voit comme du verre, c'est qu'il n'a accès qu'à la surface.

Le silence de Julien s'étire, devenant une pression atmosphérique qui fait bourdonner mes oreilles. Je refuse de le rompre. Je regarde sa main qui joue avec une miette de pain. Un geste d'une banalité affligeante. Je le regarde manipuler ce déchet, et je ressens une vague de soulagement : lui est soumis à la gravité des petites choses. Moi, je demeure le géomètre.

La lame s'enfonce dans le tournedos. Je surveille la trajectoire du métal. Si j'obtiens un cube parfait, j'aurai prouvé que ma volonté sculpte encore le réel. Une flaque de suc rutilant s'échappe de la viande. Je calcule sa viscosité. Julien ne dit rien. Son mutisme m'oblige à entendre le bourdonnement de la climatisation.

— Tu m' observes comme un cas d'école, Julien.

Mes yeux répertorient ses signes de fatigue. Il est devenu un miroir déformant. Ma main droite lisse un pli imaginaire de la nappe. Le vin dans mon verre oscille sous l'effet de mes propres pulsations.

— Je n'observe pas, dit-il. Je constate que tu dissèques au lieu de manger. Il y a une différence entre se nourrir et faire une autopsie.

C'est une sonde thermique dans mes certitudes. Une perle de sueur naît à ma tempe. Je saisis mon verre, phalanges blanches.

— L'autopsie suppose la mort du sujet. Or, je sens chaque fibre de mon être. Je refuse

simplement de me mélanger à ce que je consomme.

Je reprends mes couverts, mais mon index tremble. Un séisme de quelques millimètres. Je referme mon poing sur l'argent massif. Julien ne bouge pas. Il attend que le vernis craque. Je mâche avec une régularité métronomique. La texture est fibreuse, un goût de sang et de fer. Je déglutis comme une pierre froide.

— Tu es très performant ce soir, murmure-t-il.

Je pose mes couverts en croix. Le tintement du métal signe la fin. Mes mains cherchent l'adhérence du coton sur la nappe. Julien se dilate dans mon champ de vision. Il occupe tout l'espace. Il est le monde réel, et le monde réel exige une reddition. Je me lève brusquement. Ma chaise griffe le parquet.

— La performance est terminée, Julien. Profite de ton vin. C'est la seule chose authentique ici.

Je m'éloigne vers la réception sans courir. Mon cœur frappe un rythme de panique. En tendant ma carte au serveur, je vois que mes doigts sont couleur de craie. Le bip du terminal est le dernier signal de contrôle. Je traverse le sas de verre et m'enfonce dans le froid de la rue.

Sous un réverbère, je sors mon téléphone. L'écran éclaire mon visage d'une lueur spectrale. Je fixe mon reflet dans le verre noir. Je cherche l'homme superbe, mais je ne vois qu'une surface lisse et vide. L'armure n'est pas tombée, elle est simplement devenue trop lourde pour être portée un pas de plus. Je marche vers l'obscurité. Demain, la taxonomie devra recommencer. De nouveaux objets, de nouveaux miroirs, et le même vide à combler.

# Chapitre 3

## Le Rituel du Matin

La lumière crue du plafonnier percute la surface de l'eau stagnante dans le lavabo avec un éclat presque violent. Je reste immobile. Les paumes à plat sur la pierre froide, j'attends que le tremblement de mes mains s'estompe sous l'effet de la pression. C'est un résidu nocturne, une scorie que je traite avec le mépris qu'on accorde à une défaillance technique. Ma respiration est saccadée. J'ai déjà méthodiquement effacé les traces du rêve. Je fixe le robinet en chrome brossé. Une goutte solitaire hésite, s'étire, puis s'écrase sur la céramique avec un bruit mat. Ce n'est pas de la fatigue. J'ajuste ma posture. C'est un surplus d'énergie qu'il convient de canaliser.

Je lève enfin les yeux vers le miroir. La première confrontation est la plus périlleuse. Elle expose la matière brute, le sujet non transformé, cet assemblage de tissus que le monde ne doit jamais percevoir. Mes traits sont flous. L'iris semble dilué, presque ordinaire. C'est une insulte physiologique. Je passe mes doigts sur la ligne de ma mâchoire pour retrouver la charpente osseuse sous l'élasticité de la peau. Un pore légèrement dilaté près de l'aile du nez attire mon attention. Je le scrute. J'y vois une brèche potentielle dans l'ordonnement de ma crédibilité. L'angoisse, ce vide gastrique, tente de remonter le long de mon œsophage. Je la bloque en contractant les abdominaux. Un réflexe. Le contrôle périphérique est rétabli.

Une pression précise délivre une noisette de gel opalescent. L'odeur est neutre. Elle ne doit pas interférer avec le parfum qui scellera mon identité sociale. J'applique le produit par mouvements circulaires, du front vers les tempes. Chaque geste est une mesure de confinement. La mousse agit comme un agent de gommage pour les doutes de la nuit. Sous la pulpe de mes doigts, je sens la solidité de la boîte crânienne. Rien

ne doit dépasser. Je rince à l'eau glacée. C'est un choc nécessaire pour forcer les capillaires à se rétracter et donner au visage ce teint minéral, cette absence totale de besoins organiques.

Le miroir est embué. Je l'essuie d'un revers de main sec. Le reflet qui émerge ressemble enfin à celui que j'ai conçu : les angles sont nets, le regard se charge d'une brillance froide. Cependant, à travers la porte entrouverte, j'entends un bruit sourd dans la cuisine. On dépose un objet. C'est elle. Sa présence introduit un imprévu que je ne peux pas encore traiter. Elle n'admire pas le processus. Elle menace de ramener la performance à un simple acte de toilette. Je sens une crispation au niveau des trapèzes. Je saisis mon rasoir de sûreté. Le poids de l'acier m'apporte une satisfaction immédiate.

Je dépose la crème à raser au blaireau. Le contact des poils sur mes joues est une caresse que je m'autorise. Je ne me rase pas pour enlever des poils ; je sculpte une absence de défaut. Le passage de la lame doit être unique. Si je me coupe, si une seule perle de sang vient tacher cette blancheur, le récit de ma journée s'effondrera. Je retiens mon souffle sous la mâchoire. C'est un instant de tension pure. Je vois mon propre regard : fixe, vide d'émotion. La lame glisse sans accroc. Je commence à me sentir en sécurité. Je ne suis plus un homme qui se réveille ; je redeviens une fonction.

L'eau tiède évacue les résidus de mousse dans le siphon. Elle emporte les scories de ma vulnérabilité nocturne. Je plonge mon visage dans une nouvelle vasque d'eau froide jusqu'à l'anesthésie. Lorsque je me redresse, l'eau ruisselle sur mon torse. Je refuse de frissonner. Le frisson est une concession faite au système nerveux.

Je saisis la serviette de coton égyptien, d'une blancheur absolue. Je ne frotte pas. Je tapote la peau, absorbant l'humidité par pressions successives. Sous le linge, je sens les pores qui se referment. Dans la pièce d'à côté, la cafetière s'enclenche. Un sifflement de vapeur m'agresse comme une dissonance. C'est elle. Elle manipule les

objets avec cette désinvolture domestique qui me répugne. Elle ignore que chaque son est un coup de canif dans mon silence. Son indifférence est une défaillance de reconnaissance.

Je pose la serviette, parfaitement alignée sur la barre en laiton. Inspection finale. Les pupilles sont noires, absorbant la lumière sans rien rendre. La peau est tendue sur l'ossature saillante. Je suis satisfait. Je saisis le flacon après-rasage. Trois gouttes. Pas une de plus. L'odeur de cèdre et de métal froid stabilise mon rythme cardiaque.

Le contact provoque un picotement électrique. C'est le signal. La protection est scellée. À travers la cloison, le raclement d'une chaise provoque une contraction de mon muscle masséter. Elle s'installe. Elle va m'attendre. Elle cherchera l'homme derrière le masque. Je dois ajuster le regard. Je détends les sourcils sans perdre la fixité de l'iris. Je ne suis pas encore prêt. Il reste la chemise, ce carcan de popeline qui dissimulera mon cœur. Une perle de sueur naît à la base de ma nuque. Je l'écrase du bout du doigt avec fureur. Rien ne doit filtrer.

Je me dirige vers le dressing. Mes armures sont alignées avec une rigueur militaire : bleu, blanc, gris perle. Chaque cintre est espacé de trois centimètres. Cette géométrie calme l'arythmie de ma poitrine. Je choisis la popeline blanche. Elle possède sa propre structure, capable de maintenir mon torse droit là où ma colonne menace de fléchir.

Je glisse mon bras dans la manche. Le tissu est sans chaleur. À cet instant, un tintement de cuillère résonne depuis la cuisine. Elle remue son café. Je l'imagine, les yeux perdus dans la vapeur. Ce silence est une érosion. Je crispe mes doigts sur le deuxième bouton. L'ajustement des poignets exige une main ferme. Je saisis les boutons de manchette en onyx. Le clic métallique est la ponctuation finale. Je suis scellé.

Je me tourne vers le psyché. Le tissu dessine une ligne impeccable, masquant la

vulnérabilité de ma nuque. Pourtant, sous cette blancheur, mon cœur cogne contre mes côtes. L'odeur du pain grillé monte jusqu'à moi. C'est l'odeur de la réalité organique, celle qui menace de dissoudre mon personnage. Je ferme les yeux. J'inspire mon parfum pour chasser cette intrusion. Je dois descendre. Je redresse le menton. Je pose la main sur la poignée de la porte. Le métal froid s'imprime dans ma paume comme un sceau.

Je descends l'escalier. Chaque pas est une décision. Mes chaussures de cuir anglais produisent un impact sourd, une ponctuation rythmique. Arrivé en bas, je marque un temps d'arrêt. Elle est là. Je visualise l'angle de son cou. Elle ignore superbement ma mise en scène. Cette indifférence menace mon échafaudage. Je redresse mes vertèbres cervicales une à une.

La lumière de la cuisine me force à plisser les paupières. J'en fais un regard pénétrant. Elle ne lève pas les yeux. Elle est dans le relâchement du matin, un pull informe sur les épaules. Je suis une architecture de lignes droites. Je saisis la cafetière en argent. Le liquide sombre coule avec un glouglou trivial qui m'irrite.

Je perçois le mouvement de sa main. Elle gratte distraitement une plaque de peau sèche sur son coude. C'est un geste d'un abandon désarmant. Je reste debout, dominant l'espace. J'attends que le silence devienne insupportable. Je veux qu'elle valide l'armure. Mais elle repose sa tasse. Le choc résonne jusque dans mes molaires.

— Tu as bien dormi ? demande-t-elle sans me regarder.

Sa voix est neutre. Elle tente de me ramener au rang d'égal. Je prends une inspiration lente pour tendre le tissu de ma chemise.

— Mes nuits sont réglées, réponds-je. Rien de plus.

Je porte la tasse à mes lèvres. Le café est trop chaud. La brûlure sur ma langue est une

douleur pure. Je maintiens mon visage de pierre. Elle tourne enfin la tête. Ce n'est pas de l'admiration. C'est une observation clinique, presque fatiguée. Elle voit l'effort. Elle voit la construction. Dans ce miroir humain, le poids de ma veste devient insupportable. Pour ne pas ciller, je me concentre sur le reflet du soleil sur la cuillère.

Ma langue hurle, mais je ne lui offre aucune grimace. Je sens le pouls dans mes tempes. Elle déplace sa chaise. Le crissement sur le carrelage est une agression. Elle étire un bras pour le beurrier. Son pull glisse, révélant une épaule pâle et froissée.

— Tu as l'air... tendu, aujourd'hui, observe-t-elle.

— Je suis simplement prêt, répliqué-je en ajustant mon bouton de manchette.

Je la regarde ramasser une miette égarée. Son ongle court heurte le lin. Pour moi, c'est une anomalie. Je sens la perle de sueur entamer une descente traîtresse le long de ma tempe. Je ne l'essuie pas. Je penche le buste pour que la gravité la redirige vers l'obscurité de mes cheveux.

Elle me regarde avec une curiosité triste. Pour reprendre l'ascendant, je saisis le couteau à beurre. Le métal est froid.

— Ton pull bouloche sur l'épaule droite, dis-je enfin. Ça parasite la pièce.

Je la vois se figer. J'ai touché une zone sensible. Le chaos semble s'être transféré en elle. L'équilibre est rétabli. Mais la brûlure sur ma langue continue de palpiter.

Le silence s'installe. Elle a posé ses mains à plat sur la table. Ses articulations sont rouges, marquées par le froid. Je fixe un grain de poussière dans un rayon de soleil. Chaque seconde de son inertie est une attaque. Elle finit par s'emparer de la cafetière. La vapeur vient mourir contre son visage. Dans cette brume, elle me semble moins réelle. Mais la clarté de son regard revient, plus tranchante. Je déplace ma tasse de

trois centimètres pour rétablir une symétrie qu'elle a brisée.

— Tu n'as pas répondu, souligné-je.

Ma voix est un instrument parfaitement accordé. Trente-six battements au poignet. Stables. Pourtant, une angoisse gratte les parois de mon œsophage. Clara porte la tasse à ses lèvres. Je détaille une minuscule imperfection sur sa cuticule. Elle n'est pas parfaite. C'est ma seule protection. Elle souffle sur son café. Je déteste la mollesse des tissus vivants. Je fais pivoter ma cuillère pour projeter une tache de lumière sur le mur. Tant que je contrôle ce reflet, Clara ne peut pas m'atteindre.

— Je n'ai rien à dire qui puisse satisfaire tes analyses, répond-elle.

La phrase tombe comme un couperet. Je resserre ma prise sur la cuillère. Mes phalanges blanchissent. Elle refuse de se soumettre au récit. Une goutte de sueur naît sous ma tempe. Je pose la cuillère avec une délicatesse de torture. Je redresse le buste.

— La satisfaction est une notion vulgaire, Clara.

Je cache mes mains sous la table. Le tic-tac de la pendule dans le hall devient assourdissant. L'édifice vacille. Je me concentre sur la densité du tapis sous mes pieds. Chaque seconde sans sa validation est une micro-mort.

Clara lève les yeux vers la fenêtre. Le ciel est d'un blanc laiteux. Elle lisse son chemisier avec une distraction qui m'insulte. Elle ne vit pas l'instant ; elle le subit. Je commence à remuer mon café, bien que je n'y ajoute plus de sucre. Le silence doit rester pur.

— On dirait que tu attends une sentence, dit-elle.

Sa voix est trop basse. Elle me frappe au plexus. Je sors la cuillère. Une goutte. Deux

gouttes. Je la dépose parallèlement à l'anse.

— Tu confonds la vigilance avec l'anxiété, Clara.

Un sourire imperceptible étire ses lèvres. Le sourire de celle qui voit les rouages s'échauffer. Ma respiration est superficielle. Si elle ne remet pas cette tasse en place, je risque de disparaître.

Elle se lève brusquement. Le bruit de la chaise est une déchirure. Elle laisse sa serviette froissée sur la table, telle un linceul. Elle ne m'embrasse pas. Elle se dirige vers la cuisine. Je reste seul avec le désordre. Mon regard est ancré sur la porcelaine de travers. Je tends la main, effleurant la nappe pour trouver un ancrage.

L'eau coule dans la pièce voisine. Je fixe la tasse. Elle est devenue l'épicentre d'un séisme. Je refuse de bouger. Si je bouge, j'admets qu'elle a le contrôle. Mais la tension devient organique. Ma mâchoire se contracte. Je baisse les yeux sur mes mains. Je déplace ma main droite vers la serviette froissée. Je la plie. Un, deux, trois plis. Elle redevient un rectangle.

Je me lève enfin. Je prends la tasse de Clara avec deux doigts. En traversant la pièce, je croise mon reflet dans le buffet. Je m'arrête. Mes pupilles sont dilatées. C'est le signe d'une alerte. Je ne range pas une table ; je colmate une brèche.

Dans la cuisine, Clara est de dos. Ses épaules voûtées trahissent une lassitude humaine. Je dépose la tasse. Clic.

— Tu devrais utiliser le lave-vaisselle, dis-je sans irritation. Le calcaire marque l'émail.

Elle coupe l'eau. Elle s'essuie les mains sur un torchon vulgaire et se tourne vers moi. Son regard cherche la faille. Elle voit mon index qui lisse un pli invisible sur ma

veste. Elle a vu le tic. La superbe s'écoule.

— Demain, je partirai avant que tu ne te lèves, murmure-t-elle. Pour t'épargner le spectacle.

Elle me frôle. Son sillage sent le savon et la réalité. Je reste seul parmi l'acier brossé. L'image est restaurée. La table est vide. Mais sous mes doigts, je sens une goutte de sueur froide à la racine de mes cheveux. Le miroir a gagné. Je suis prêt pour le monde, mais je tremble de l'intérieur. Je ferme les yeux et j'inspire le vide que j'ai si méthodiquement construit.

# Chapitre 4

## L'Entrée de l'Objet Critique

Le froid de la flûte de champagne mordait la pulpe de ma paume. Une morsure bienvenue. Elle m'ancrait dans la verticalité nécessaire de l'instant. Autour de moi, la galerie s'organisait comme un système planétaire. Par une sorte de gravité naturelle, j'en occupais le foyer central. Je lissai machinalement le revers de ma veste en sergé de soie. Je vérifiai du bout de l'index que la tension du tissu était absolue. Pas un pli. Aucune reddition. Mes yeux balayaient la pièce avec une rigueur chirurgicale. Je voyais les visages se tourner, les pupilles se dilater à mon approche. Je recevais ces signaux comme des données brutes validant mon équilibre interne. Chaque sourire était une unité de mesure. Une preuve que l'armure tenait bon, que le personnage que je projetais — ce monument de culture et de retenue — ne souffrait d'aucune fissure dans son armature.

C'est alors que Marc s'approcha. Une coupette vide à la main. Son corps penchait légèrement vers la gauche, trahissant un manque de tonus musculaire qui m'irrita instantanément. Il ne faisait pas partie du décor habituel. Il était une anomalie. Un rappel de l'existence de la médiocrité. Je bus une gorgée, laissant le liquide acide tapisser ma langue. J'attendais l'habituel tribut : une question sur ma dernière conférence ou un compliment sur ma lecture de l'œuvre.

« C'est curieux, commença-t-il d'une voix neutre. Vous parlez des toiles avec une précision telle qu'on croirait que vous essayez de les empêcher de bouger. Vous avez l'air de vous battre contre le vide, même quand vous ne dites rien. »

Le temps subit une dilatation brutale. Je sentis une goutte de sueur naître à la lisière de mes cheveux, sous ma tempe gauche. Je ne fis pas un geste pour l'essuyer. Je

préfèrai laisser le froid de la pièce la figer. Sa remarque n'était pas une insulte frontale, mais une observation clinique d'une justesse obscène. Elle visait l'effort, l'énergie constante que je mettais à maintenir mon propre prestige. En moi, la mécanique de défense s'enclencha. Je classai immédiatement Marc dans la catégorie des envieux. Il n'avait pas la force de construire son propre édifice, alors il jetait un caillou sur les vitraux du mien.

Je replaçai ma flûte sur le plateau d'un serveur. Mon geste fut si net que le verre ne produisit aucun tintement. Mes mâchoires se crispèrent. Je forçai un demi-sourire, un masque d'indulgence méprisante. Mon cœur, pourtant, martelait ma poitrine. Je détestais cette trahison organique, ce rappel que sous l'acier de la mise en scène, la chair pouvait encore trembler. « La clarté demande de la tenue, Marc », répondis-je, ma voix parfaitement stable. « Le vide ne m'effraie pas. Il m'ennuie. C'est peut-être là notre différence. » Je le fixai. J'attendais qu'il détourne le regard. Mais il resta là, immobile, m'observant comme un spécimen étrange derrière une vitre. Ce silence érodait ma superbe. Mes doigts cherchèrent instinctivement mes boutons de manchette. Une ancre de métal pour stabiliser la dérive.

Le contact de l'or gris contre mon poignet était presque médical. Il fallait rétablir une frontière physique là où cet homme venait de créer une porosité. Je scrutai ses yeux, cherchant l'éclat humide de la jalousie, mais je n'y trouvai qu'une neutralité minérale qui m'excluait de mon propre théâtre. Autour de nous, le brouhaha s'était transformé en une rumeur lointaine. Ma respiration se heurtait à une légère résistance au sommet des bronches. Une obstruction minuscule. Je me dis que c'était le parfum des lys. Ils saturaient l'atmosphère de leur odeur lourde, presque funèbre.

Marc ne cillait pas. Son silence n'était pas celui de la défaite, mais celui d'un entomologiste attendant que l'insecte finisse de s'agiter. Je décelai sur son revers de veste une fine trace de poussière blanche. De la craie. Cette marque de négligence m'apaisa. Cet homme n'était qu'un accident de parcours. Un amateur. Pourtant, la persistance de son regard m'épuisait.

Je fis un pas de côté pour briser l'axe de son observation. Je feignis de m'intéresser à un détail sur le cadre d'une huile de grand format. Le bois doré brillait sous les spots. Dans le reflet du verre protecteur, je vis mon propre profil. Ma mâchoire était trop serrée. Une ligne trop dure. Elle trahissait une volonté de fer là où je voulais n'afficher qu'une évidence naturelle. « La rigueur est une politesse envers le réel, Marc », ajoutai-je en lissant mon veston pour chasser un pli imaginaire. Mes talons s'ancraient dans le parquet ciré. Je devais reprendre l'initiative. Traiter l'impertinence comme un symptôme de fatigue sociale chez l'autre.

Il esquissa alors un mouvement de tête. Une inclinaison lente. Ce geste me parut d'une condescendance insoutenable. Il suggérait une compréhension que je n'avais pas autorisée. En moi, la salle des machines s'emballait. S'il s'attaquait à ma prestance, c'est que celle-ci constituait un obstacle à son propre ego. Une victoire, me répétais-je. Une confirmation par la négative. Mais la sueur froide sur ma tempe agissait comme un signal d'alarme. Je fixai à nouveau la petite tache de craie sur son épaule. Je m'y accrochai. Tant qu'il restait imparfait dans les détails, je demeurais le seul maître de la scène.

Le silence s'épaissit. Marc déplaça son poids vers la droite. Une lame du parquet craqua. Ce bruit sec résonna dans ma cage thoracique comme une défaillance. Je perçus le bourdonnement électrique des spots au-dessus de nous. Une fréquence instable. Elle semblait vouloir se synchroniser avec mon pouls. Je redressai la tête, offrant au vide un angle de mâchoire impérial. Mes doigts effleurèrent le bouton de nacre de ma manche.

« Tu sembles très attentif à l'éclairage aujourd'hui », finit-il par articuler.

Sa voix était posée. Dépourvue d'agressivité. Je ne répondis pas. Je laissai ses mots dériver dans l'air saturé de lys. À l'intérieur, je travaillais à segmenter sa phrase. Où était le piège ? Tentait-il de souligner ma vanité ? Je reportai mon attention sur lui.

J'étudiai une légère asymétrie de son col de chemise. Cette imperfection m'offrit une dose de soulagement nécessaire : tant qu'il échouait à la tenue vestimentaire, sa pensée ne pouvait être qu'approximative.

« L'éclairage oriente le regard, Marc. Sans cela, l'objet se perd », répliquai-je. Ma voix était plus grave.

Je fis un pas vers lui pour tester sa réaction. Il ne recula pas. Ce manque de déférence provoqua une décharge d'adrénaline. Je voyais maintenant les pores de sa peau. Le réseau de ridules au coin de ses yeux. Une cartographie de l'usure biologique qui me répugnait. Ma main gauche, dissimulée dans la poche de mon pantalon, tremblait légèrement. Une négligence motrice. Un court-circuit. Je refusais d'admettre que c'était une fissure. Marc abaissa le regard vers mes chaussures, puis le remonta vers mes yeux. Ce trajet visuel semblait peser plusieurs kilos.

« C'est peut-être cela, ton problème », dit-il d'un ton presque rêveur. « Tu confonds la lumière avec le fait d'être vu. »

L'attaque fut chirurgicale. Elle me fit l'effet d'une ponction à vif. Pendant une fraction de seconde, le décor perdit de sa consistance. Les cadres dorés, les lys, le parquet : tout devint un calque mal ajusté sur une réalité vide. L'angoisse de l'insignifiance, cette vieille ennemie, grattait à la porte. J'accentuai la cambrure de mon dos. Une stature de marbre. « Ta psychologie est d'une naïveté touchante », articulai-je. Je cherchais désespérément un point fixe pour stopper le vertige.

Marc ne répondit pas. Il fit un pas de côté. Un glissement qui modifia notre angle de vision sur la toile écarlate. Je sentis le bord de mon verre presser contre mon index avec une insistance douloureuse. Cette tache rouge sur le mur me semblait maintenant pulser comme une plaie ouverte.

« Ce n'est pas de la vulgarité », finit-il par murmurer. Sa voix était tranchante. « C'est

juste la couleur d'un genou écorché après une chute. C'est la couleur de l'effort pour se relever. »

La phrase percuta mon système de défense avec la force d'un bélier. Une chaleur acide remonta le long de mon œsophage. Il essayait de ramener l'art à une émotion organique. À une trivialité corporelle que j'avais passé ma vie à éradiquer. Je resserrai ma prise sur mon verre. Je forçai un sourire. Un étirement mécanique des lèvres. « Une vision très... rudimentaire », répliquai-je. « On pourrait y voir une forme d'envie pour la sophistication que ce rouge refuse d'incarner. »

Je cherchais sa réaction. Il restait là, les mains dans les poches de son veston lâche. L'absence de réplique était une torture. Il refusait d'entrer sur le court. Ma main gauche frottait obsessionnellement la doublure de ma poche. La vérité de sa remarque — ce genou écorché — agissait comme un poison. Je sentais mes talons s'enfoncer dans le parquet comme dans des sables mouvants. Sa tranquillité n'était pas de la sagesse, me répétais-je, c'était une carence d'ambition. Mais le mensonge ne calmait pas le battement sourd dans mes tempes.

Marc inclina légèrement la tête. Un ajustement de scalpel. Ses yeux gris ne reflétaient aucune colère. Ils n'étaient qu'observateurs. Une neutralité de chercheur. Le brouhaha de la salle reflua vers moi comme une marée montant autour d'un îlot. Une femme éclata d'un rire strident. Le son déchira ma concentration. Le vin dans mon verre était devenu tiède. Une substance amère.

« Ce qui est fascinant avec toi, finit-il par dire, c'est que tu as transformé ta peur de disparaître en un monument. »

Le choc fut thermique. Un courant d'air glacial balaya ma nuque. Je restai figé. Mon pouce commença à glisser sur la paroi humide du cristal. Il visait juste : mon besoin compulsif d'être vu pour ne pas cesser d'être.

Marc posa alors sa main sur mon épaule. Une chaleur insupportable à travers le tissu fin. Il m'offrait une pitié que je n'avais pas demandée. Elle m'humiliait plus que n'importe quel affront. Sans un mot, il s'écarta. Son ombre s'étira sur le parquet avant de se fondre dans la masse. Je restai seul au milieu du flot. La main crispée sur mon verre vide. L'armure n'était qu'une cage de verre. À l'autre bout de la pièce, un projecteur grésilla et s'éteignit. Le buste en marbre devant moi sombra dans la pénombre. Mon cœur rata un battement.

# Chapitre 5

## Dissonance Cognitive

L'écho de ma dernière phrase s'est dissipé contre les boiseries sombres, laissant derrière lui une densité presque palpable. Ce silence n'était pas un vide. C'était une stase, une suspension nécessaire pour que l'assemblée assimile la justesse de mon analyse. J'ai posé mes doigts sur le pied de mon verre. Le froid du cristal a migré vers la pulpe de mon index, un ancrage sensoriel qui stabilisait mon pouls.

En face de moi, Marc a immobilisé sa fourchette à mi-chemin. Une goutte de sauce brune tremblait au bout des dents de métal. Il est resté là, les yeux fixés sur un point invisible de la nappe en lin, comme frappé par une vérité trop lourde pour ses épaules. Je l'observais. Je notais la contraction de sa mâchoire, signe indiscutable de la tension psychique que mon intervention venait de déclencher.

C'est une expérience singulière que de voir la réalité plier sous le poids de l'évidence. Je me suis redressé. Le dossier en cuir contre mes omoplates offrait un soutien ferme, calqué sur la rigueur de mon propre esprit. À ma gauche, Claire a détourné le regard. Ses yeux fuyaient vers le reflet des bougies dans la fenêtre. Elle ne pouvait pas soutenir l'éclat de ce que je venais de poser sur la table, entre le sel et le poivre. Ma respiration était calme, régulière comme un métronome. La sienne était heurtée.

J'ai pris une gorgée de vin. Le liquide était âpre, une résistance bienvenue. Autour de la table, les visages semblaient figés dans la cire. Personne ne parlait. Pourquoi l'auraient-ils fait ? L'ajout d'une seule syllabe aurait été un sacrilège dans cette réflexion que j'avais érigée en quelques phrases. Une perle de sueur minuscule brillait à la naissance des cheveux de Marc. C'était gratifiant. Non par vanité, mais par respect pour la fonction didactique que j'occupais.

Claire triturait nerveusement le bord de sa serviette. Ses doigts s'enroulaient dans le tissu jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent. Ce geste de régression confirmait mon diagnostic : elle luttait contre l'effondrement de ses certitudes. Je sentais la chaleur de la pièce augmenter. Ou peut-être était-ce l'énergie de leurs pensées convergeant vers moi. Je n'ai pas rompu le silence. Je l'ai laissé infuser. J'ai reposé mon verre. Le choc sourd du cristal sur le bois a fait tressaillir Marc. Un sourire interne m'a traversé, imperceptible à la surface de mon visage lisse.

Le silence s'est étiré, gélatineux. Marc a fini par ramasser sa fourchette, un geste lourd, dépourvu de sa coordination habituelle. Il fixait les restes de son tournedos, cette viande désormais grise entourée d'un liseré de graisse figée. Il traçait des sillons inutiles dans la sauce béarnaise refroidie. C'est le réflexe d'un organisme incapable de traiter une surcharge d'informations : dériver vers une tâche motrice simpliste. Il était là, et pourtant sa conscience s'était retirée.

À ma droite, le tic-tac de la pendule de l'entrée a gagné en volume. Claire a lâché sa serviette. Le lin froissé a conservé la forme de sa main avant de s'affaisser comme un drapeau blanc. Elle a porté sa main à son cou, effleurant la base de sa gorge. Un point de vulnérabilité. En exposant ainsi sa peau, elle manifestait son incapacité à contester l'espace que je venais de saturer. Le monde était à sa place.

J'ai déplacé ma main sur la nappe. Le glissement a attiré leurs regards. J'ai soulevé mon verre de quelques millimètres. Le léger tintement du cristal a suffi à faire tressaillir les paupières de Claire. Elle a enfin levé les yeux. Ce n'était plus son regard de défi habituel, cette ironie domestique qui m'insupporte. Ce que je lisais dans ses pupilles dilatées, c'était un vertige. Elle semblait chercher une faille dans ma posture, mais je restais parfaitement régulé.

Le parfum du rôti se mêlait à l'odeur de la cire d'abeille et à celle, plus acide, de la peur. Marc a enfin émis un son, un raclement de gorge qui a déchiré l'air.

— Je... je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle, a-t-il balbutié.

Sa voix manquait de timbre. Il a levé la tête, mais son regard s'est arrêté à mon nœud de cravate. C'était la confirmation ultime. Il acceptait l'agencement que je lui imposais. J'ai incliné la tête de cinq degrés exactement. Le geste minimal pour signifier que j'acceptais son abdication sans l'absoudre de sa lenteur. Claire a ouvert la bouche, puis l'a refermée. Elle luttait encore, mais c'était le tressaillement d'un membre déjà sectionné. Elle était vaincue.

La fourchette de Marc reposait désormais contre le bord de son assiette, créant une asymétrie qui, d'ordinaire, m'aurait irrité. Mais là, ce métal inerte témoignait de son échec. Son système nerveux détournait toute son énergie vers le traitement de l'idée massive que j'avais injectée. J'observais la pulsation de sa jugulaire. Le rythme était erratique.

Je portai à nouveau mon verre à mes lèvres. Mouvement lent. Décomposé. Le vin glissa sur ma langue avec des notes de sous-bois. Claire, elle, manipulait sa serviette avec une frénésie contenue, cherchant dans le tissu une ancre de réalité. Elle évitait le centre de la table. Pour elle, ce vide était une menace ; pour moi, c'était le repos du chef d'orchestre.

Le lustre émit un bourdonnement électrique. Je me sentais dilaté, occupant chaque recoin de la pièce. Marc finit par bouger les doigts pour reprendre son verre, mais il s'arrêta à mi-chemin. L'acte de boire était devenu trop complexe sous mon regard. Il affichait l'hébétude de celui qui réalise que ses murs ne sont que des rideaux de fumée.

Je redressai mon buste, sentant la rigidité de ma chemise empesée. C'était mon armure.

— Vous voyez, Marc, repris-je d'une voix neutre, tout suit une mécanique. Vous pensiez agir ; vous ne faisiez que répondre à un système préexistant.

Claire laissa échapper un souffle court. Elle ne me regardait toujours pas. Ce refus était délicieux. C'était l'instinct de la proie qui se fige pour disparaître du champ de vision du prédateur. Mais elle se trompait : je n'étais pas là pour dévorer, j'étais là pour être contemplé. Chaque seconde de ce silence était un tribut versé à la solidité de ma construction psychique.

Marc finit par saisir son verre. Une unique goutte de condensation s'échappa du calice et s'écrasa sur la nappe, dessinant une auréole sombre. Pour lui, une maladresse. Pour moi, le symptôme d'une rupture d'équilibre face à ma présence. Il but une gorgée. Le cartilage de sa gorge se déplaça brusquement sous la peau. Un mouvement saccadé, sans élégance.

Claire déplaça une pointe d'asperge avec le bout de son couteau. Le crissement de l'acier contre la céramique produisit une note aiguë. Elle ne mangeait plus. Elle réorganisait le chaos de son assiette pour ne pas lever les yeux. Sa résistance n'était pas un refus, mais la phase nécessaire de deuil de sa propre médiocrité.

Un courant d'air froid effleura mes chevilles. Je ne frissonnai pas. Mon corps était une forteresse. Le contraste avec l'affaissement de Marc était saisissant. Ses épaules tombaient. Il ressemblait à un homme qui vient de recevoir une nouvelle accablante. Cette défaite posturale était sa gémissement.

— La sauce commence à figer, articulai-je.

Je fixai le récipient en argent où une pellicule grasse s'était formée. Une observation triviale, une porte de sortie que je leur offrais par charité. Claire sursauta. Son couteau glissa. Elle releva enfin la tête, mais son regard restait flou, ancré au niveau de ma glotte. Elle ouvrit la bouche, la referma. Je voyais le battement affolé de son artère.

C'était le rythme du doute.

Je transperçai une tranche de viande. Le jus rosé s'écoula lentement. Tout autour de nous, le mobilier semblait avoir reculé. Je mâchai avec une lenteur méthodique, savourant mon calme face à leur détresse. Ma mâchoire travaillait sans effort. L'air était saturé d'un parfum de lys fanés, une odeur douceâtre qui soulignait l'obsolescence de leur monde.

Marc posa sa main sur la table, un mouvement lourd. Je scrutai ses phalanges où la peau se tendait sur l'os. Ce n'était pas de l'ennui, c'était la sidération du voyageur face à l'abîme. Le vin rouge dans son verre ne bougeait plus. Le silence s'épaississait à chaque seconde, nous emmurant.

— Vous ne touchez plus à votre selle d'agneau, remarquai-je d'un ton clinique.

Marc releva les yeux. Je vis la fissure. Une lueur de résistance désespérée, mais déjà le renoncement. Ses lèvres sèches s'entrouvrirent sans un son. Il cherchait une issue, une flèche de rhétorique, mais ses mains restaient inertes. J'étais le maître d'œuvre d'une déconstruction qu'ils subissaient comme une catastrophe naturelle.

L'air semblait crépiter autour de moi. Claire s'empara de son verre d'eau. Geste saccadé. Ses doigts laissèrent des traces de buée sur le cristal. Elle but une gorgée trop longue, trop avide, cherchant à se réhydrater face à l'aridité de ma supériorité. Le repos du verre produisit un son mat. Une goutte d'eau solitaire commença sa descente le long de la paroi. Je l'observais, fasciné par la tension qui maintenait cette sphère de liquide. C'était la métaphore exacte de leur effondrement.

— Elle est pourtant excellente, ajoutai-je après cinq secondes. La cuisson basse température préserve les fibres.

Ma main, posée à plat, était de marbre. Sous la table, j'imaginai les jambes de Claire

se croiser dans une quête de confort. Le lin blanc semblait rejeter leur présence. Marc émit un bruit de gorge, un craquement de cordes vocales atrophiées. La vérité, administrée sans anesthésie, provoquait des réactions purement biologiques. Chez lui, la pensée était devenue un poids mort.

Claire tenta une diversion vers la carafe, mais son geste s'arrêta. Elle cherchait une grâce que je ne pouvais accorder. Pour que ma structure tienne, leur désordre devait être exposé. Je sentis une chaleur diffuse à la base de mon crâne. La pièce s'était rétrécie autour de mon fauteuil. Les murs se rapprochaient pour mieux résonner de ma présence. Marc murmura enfin quelque chose.

— Pardon ? demandai-je avec une douceur venimeuse.

Je penchai la tête sur le côté. Posture du prédateur. Marc s'humecta les lèvres. Bruit de parchemin déchiré. Il essayait de recoller les morceaux de son identité que j'avais brisée. Je ne les détestais pas. Ils étaient là pour valider que je n'étais pas comme eux. La goutte d'eau finit par atteindre le bas du verre et s'écrasa sur le bois verni. Claire fixa la petite tache sombre, incapable de supporter la clarté de ma présence.

Marc reposa sa fourchette avec une précaution de démineur. Le tintement vibra dans l'air. Je notais la nappe de sueur perlant sur son front. Il était pétrifié par la densité de mon silence. Mes propres poumons se dilataient avec aisance, tandis que lui semblait respirer à travers une paille. Chaque inspiration était pour lui une lutte.

Claire déplaça un grain de poivre sur le bord de son assiette. Le frottement de son ongle produisit une détonation dans ce mutisme. Elle validait la hiérarchie. La lumière des bougies projetait mon ombre jusqu'au plafond, entité dominant leurs petites existences fébriles. L'agneau n'était plus qu'une carcasse froide, rappelant la finitude organique face à la permanence de mon esprit.

— Je pensais simplement que... commença Marc, avant que sa voix ne se brise.

Il but une gorgée d'eau si longue que j'entendis le passage du liquide dans son œsophage. Ce bruit me dégoûta. Il était le corps et le besoin ; j'étais l'esprit et la retenue. Je le laissai s'enfoncer. La buée sur le cristal s'évaporait. Mon rythme cardiaque était métronomique. Je percevais l'infime frisson de Claire. J'avais modifié son climat interne sans un mot.

Je croisai les mains avec une précision géométrique. Marc fixait ses phalanges. L'absence de réponse de ma part était une matière dense qu'ils devaient sculpter avec leurs excuses. C'était le cœur de ma survie : transformer chaque dîner en un tribunal dont j'étais la loi. Tout était à sa place. Le désordre était chez eux.

Claire brisa enfin son immobilité. Elle porta son verre à ses lèvres, ne but qu'une goutte, puis déglutit. Tentative de réhydrater une muqueuse séchée par l'angoisse.

— Le vin est... excellent, n'est-ce pas ? lança Marc d'une voix trop haute.

Le goulot de la bouteille heurta son verre dans un cliquetis désordonné. Je suivis du doigt une goutte de condensation sur mon propre verre, traçant un sillon parfait. Ma main était stable. Chaque capillaire obéissait. Pourtant, une légère pression s'exerçait dans mon thorax. Je la rationalisai comme l'expansion de mon charisme.

Le parfum des lys devint lourd. Marc essuyait sa lèvre supérieure, un geste machinal qui ne masquait pas le tremblement de sa bouche. Il attendait une bouée que je ne lancerais pas. Je préférais l'observer. Chaque seconde de ce mutisme agissait comme un révélateur. J'étais le point fixe.

Le silence s'étira encore. Je remarquai une légère desquamation au bord de l'ongle de Claire. Une fissure dans sa façade. Je redressai mes vertèbres une à une. Dans ce théâtre, mon corps était l'unique centre de gravité. Marc émit un bruit de succion pour déloger un débris imaginaire. Pathétique. Le silence l'agressait. Sa sueur était une

constellation de honte.

— Tu ne manges rien ? demanda Claire, la voix érodée.

Je laissai la question flotter, nue, au-dessus des reliefs froids. Je portai ma fourchette à ma bouche, sans rien y piquer, pour observer le reflet de l'acier contre mes dents.

— La nourriture est un carburant, Claire. La conversation, en revanche, est une architecture. Et j'admire ce que nous construisons ce soir.

Marc laissa échapper un gloussement nerveux qui s'étrangla. Il ne comprenait pas. Je sentis alors une légère démangeaison dans mon cou. Une irritation. Je refusai de gratter. C'était un signal non pertinent. Pourtant, il persistait. Claire me fixait maintenant avec une curiosité clinique qui inversait les rôles.

— Tu as une tache de sauce sur ton col, dit-elle simplement. Juste là.

Le monde se contracta. L'architecture vacilla. Ma main monta vers mon col dans un mouvement réflexe. Mes doigts rencontrèrent une aspérité grasse. Une souillure concrète. Une preuve d'imperfection qui hurlait ma vulnérabilité. La sueur de Marc, la dévotion de Claire... tout se fragmenta. Le miroir se brisait. Dans un éclat, je vis non plus un dieu, mais un homme ridicule agrippé à sa cravate. Le rire de Marc commença à monter. Franc. Cruel. La sortie n'était pas une porte. C'était un trou béant sous mes pieds.

# Chapitre 6

## La Sueur sous la Soie

La soie de ma chemise, d'une densité presque minérale, pesait contre mes omoplates. Une gravité incongrue. Dans le silence pressurisé de la salle, le ronronnement du projecteur constituait l'unique pulsation de l'espace. Un métronome mécanique. Je lissai le revers de ma veste d'un geste imperceptible. Mon armure devait rester impeccable. Monolithique.

Une friction thermique naquit à la base de ma nuque. Ce n'était pas la chaleur d'un homme acculé, mais l'incandescence d'un moteur au régime optimal. La première perle d'humidité glissa avec une lenteur analytique le long de ma colonne vertébrale. Froide, puis brûlante au contact du tissu. Je l'ignorai. Mon esprit cartographiait déjà les réactions du rival, assis au troisième rang. Son visage restait neutre. Un miroir refusant de refléter la lumière que je lui imposais.

Je saisis la télécommande. Le froid de l'aluminium aurait dû m'apaiser, mais un tressaillement à l'extrémité de mon index perturba la trajectoire du faisceau. Le point rouge oscilla de quelques millimètres sur le graphique des projections. Une anomalie systémique. Mon cortex ordonna une rationalisation immédiate : ce tremblement n'était que l'excès d'énergie cinétique d'une pensée trop vaste pour un réceptacle charnel aussi étroit. Je respirai par le nez. Une inspiration profonde, silencieuse. Réguler l'homéostasie.

Le col devint un carcan. L'humidité saturait les fibres, assombrissant probablement le bleu azur de l'étoffe. Une preuve d'humanité vulgaire. Je déplaçai mon poids vers la jambe droite, cherchant un ancrage. Mes yeux balayaient l'assemblée avec une assurance chirurgicale. Ils étaient là, ces visages dont j'avais besoin pour confirmer

mon existence par leur soumission intellectuelle. Une femme au premier rang fronça les sourcils. Je l'interprétei comme une lutte cognitive face à la complexité de mes concepts.

Ma main gauche se crispa sur mon trousseau de clés au fond de ma poche. Le métal s'enfonça dans ma paume. Une douleur nette. Précise. Elle me permit de recentrer mon Moi Idéal au détriment de cette enveloppe biologique qui me trahissait. Une strie humide se forma sur ma tempe droite. Elle restait là, suspendue. Ma voix sortait avec une clarté de cristal, malgré la déglutition difficile qui obstruait mon pharynx. Je savais que si cette trace tombait, elle marquerait le début d'une érosion. Je devais être le marbre.

L'humidité finit par céder à la gravité. Sa progression dessinait une frontière que je percevais avec une acuité hallucinatoire. Chaque micromètre franchi résonnait dans le silence. Une détonation sourde contre le vernis de ma maîtrise. Je ne portai pas la main à mon visage. Ce geste aurait été une capitulation devant la biologie. J'articulai la suite avec une précision millimétrée. Ma voix occupait l'espace, rigoureuse, presque déconnectée de ce buste qui bouillait sous le textile précieux.

Le contact de l'étoffe sur mes omoplates devint un supplice. À chaque inspiration, le tissu saturé collait à ma peau, révélant la carcasse que je m'efforçais d'oublier. Le juge, au troisième rang, ne bougeait pas. Son stylo bille, un objet en plastique bon marché, reposait sur son carnet vierge. Il n'écrivait rien. Son immobilité était celle de l'entomologiste observant une aile s'agiter sous une épingle.

Je fis un pas de côté. Mes chaussures rencontrèrent le parquet avec un claquement sec. Un bruit de certitude. Le nœud de ma cravate semblait s'être resserré, comprimant ma carotide. Je sentis le sang pulser contre le col rigide. Ma vision périphérique se troubla. Les visages devinrent des taches pâles.

Je cliquai pour afficher la diapositive suivante. Une courbe ascendante d'une élégance

mathématique absolue. Mon bouclier. Pourtant, le laser trahissait encore l'instabilité de ma main. Le tremblement était là, rythmé par mon cœur. Je contractai l'avant-bras jusqu'à la douleur. Sous ma chemise, au creux des reins, une autre perle naquit. Elle entama son sillage glacé vers la ceinture. Dualité thermique : la peau brûlante et la sueur froide. Mon esprit flottait dans les hauteurs de la stratégie tandis que mon corps sombrait dans une fange de sécrétions incontrôlables.

Une femme remua sur sa chaise. Le grincement du métal fut une déchirure. Elle murmura quelque chose à son voisin. Une moquerie sur l'auréole qui marquait mes aisselles ? Je redressai le menton. Chaque seconde de silence était une bataille contre l'envie de m'essuyer le front. L'adversaire releva enfin la tête. Ses yeux rencontrèrent les miens avec une neutralité de lame de rasoir.

Son regard ne déviait pas. Une observation brute. Obscène. Pour contrer l'intrusion, je raffermis ma prise sur le boîtier. Je pouvais sentir chaque pore de ma peau s'ouvrir. La friction de l'esprit contre la lenteur du monde. Je portai ma main libre vers mon verre d'eau. Le contact du cristal fut un choc. Une pellicule de condensation s'était formée. Mes doigts y laissèrent des traces immédiates. Je soulevai le verre avec une lenteur calculée. Une démonstration de contrôle sur le chaos physiologique.

L'eau descendit dans ma gorge. Le soulagement fut bref. Le liquide sembla s'évaporer avant l'estomac. Le rival n'avait pas cillé. Il attendait. Ce n'était pas l'attente d'un disciple, mais celle d'un expert qui connaît déjà le verdict.

— L'incertitude que vous percevez n'est pas une faille, mais une porosité nécessaire, déclarai-je.

Je fis deux pas vers le bord de l'estrade. Sous le plafonnier, la lumière accentuait sans doute la brillance de mon front. Une poussière dansait dans le faisceau du projecteur, indifférente au drame. Je me concentrai sur la sensation du tapis. Le sol me parut mou. Instable. Une nouvelle vague de chaleur irradija jusqu'à mes oreilles. Mon cœur

cognait dans mes tympans. Un tambour sourd. Je devais parler. Combler le vide. Empêcher une seule question de s'insérer dans les fissures de mon armure. Je tendis le bras, désignant une zone vide de la diapositive. Ma main vibrait avec une fréquence haute. Un bourdonnement nerveux. Le juge pencha légèrement la tête. Un mouvement de curieux. Presque tendre. Cela me glaça le sang.

L'humidité sur ma mâchoire apportait le goût métallique de mon propre effort. Une saveur de sel que je ravalai avec une dignité de condamné. Les silhouettes sur les gradins n'étaient plus que des variables négligeables. Seul lui existait. Le miroir déformant. Ma propre brillance m'aveuglait. Sous la chemise, la sueur formait désormais des ruisseaux convergeant vers ma cambrure. Je devais saturer l'espace avant que l'armure ne se brise tout à fait.

— Vous semblez... habité par votre sujet, lança-t-il enfin.

Sa voix mielleuse masquait le scalpel. "Habité". Le mot flotta comme une insulte. Il suggérait une perte de contrôle. Je sentis mon cœur se répercuter jusque dans mon index. Pour contrer le mouvement, je changeai de posture, sentant l'adhérence poisseuse de la fibre contre ma peau.

— Le réel, murmurai-je, n'est qu'une variable pour ceux qui manquent d'imagination structurelle.

Ma main droite fut prise d'une oscillation microscopique. Je fixai mes phalanges. La lumière se fragmentait sur mes jointures blanchies. Je voyais, dans le reflet de ses pupilles, une version minuscule et déformée de moi-même. Un automate dont la superbe se fissurait sous une déshydratation invisible.

Le silence s'étirait. Une matière élastique. Je percevais son rythme respiratoire. Une cadence prédatrice. Ma cage thoracique refusait de s'ouvrir complètement. Une sensation de garrot de fer. Morel se pencha en avant. Ses coudes s'appuyèrent sur la

table. Il rompait sa posture d'observateur. Il s'apprêtait à achever la joute. Je vis ses lèvres s'entrouvrir. Le silence devint total. Un vide pneumatique. Le moment de vérité clinique approchait : soit il allait valider l'édifice, soit il allait, d'un seul mot, révéler que ce qui inondait mon corps n'était pas le génie, mais l'effroi.

# Chapitre 7

## L'Architecture du Silence

L'humidité du verre migre contre la pulpe de mon pouce, un froid chirurgical qui ancre ma conscience dans l'instant. Je maintiens une pression de quatre kilogrammes sur le pied de la flûte. Un calcul instinctif pour stabiliser le tremblement qui irradie depuis mon poignet. En face de moi, Elena vient de poser sa fourchette. Le cliquetis métallique résonne comme une détonation. Elle a souri, un mouvement de lèvres d'une banalité dévastatrice, avant de prononcer cette phrase qui refuse de s'intégrer à mon ordre interne. Le silence que j'impose alors n'est pas une absence de son. C'est un barrage. Une chape de plomb que je coule entre nous pour colmater la brèche qu'elle a ouverte sans même le savoir.

Je regarde le vin perler. Les bulles montent en colonnes rigoureuses. Une organisation moléculaire que je lui envie tandis que mon propre équilibre vacille. Elle attend une réponse, une répartie brillante, un signe de ma superbe. Je lui refuse cette transaction. Chaque seconde de ce mutisme est une brique que j'ajoute à mon rempart. Mon regard se fixe sur un point précis, trois centimètres au-dessus de son épaule gauche. J'évite ses yeux. Ils sont devenus des miroirs trop ardents pour ma carcasse défaillante. Je sens une goutte de sueur glisser le long de ma colonne vertébrale. Une trahison. Ma veste en laine peignée la dissimule heureusement aux autres convives. Dans cette temporalité dilatée, le brouhaha de la salle s'estompe. Mon rythme cardiaque tape à quatre-vingts pulsations par minute. Trop vite.

Le retrait est ma seule issue. Si je parle maintenant, ma voix risque de trahir la minceur de l'émail qui me recouvre. Elena penche la tête sur le côté. Un geste de curiosité animale. Elle m'observe comme un sujet d'étude, et non comme l'entité supérieure que je m'épuise à projeter. Pour reprendre le contrôle, je déplace lentement

ma main libre vers la serviette en lin. J'en teste le grain. Ce contact rugueux me redonne une consistance physique. Je rationalise son offense : elle n'a pas voulu me blesser, elle est simplement incapable de saisir la complexité de mon raisonnement. Elle devient un objet défectueux. Cette pensée agit comme un sédatif. L'angoisse de l'insignifiance qui hurlait il y a une minute se transforme en un mépris froid. C'est beaucoup plus gérable.

Je vois ses lèvres bouger à nouveau. Elle s'apprête à rompre le vide que j'ai si soigneusement édifié. Je durcis mon expression, contractant les traits pour projeter une image de réflexion profonde. En réalité, je ramasse les débris de mon identité éparpillés sur la nappe. Une particule de poussière danse dans le faisceau d'un spot au-dessus de nous. Elle décrit des trajectoires chaotiques qui m'obsèdent. Elena perçoit-elle la rigidité de ma posture ? Ou prend-elle mon absence pour de la condescendance intellectuelle ? C'est ce qu'elle doit croire. C'est ce qu'ils doivent tous croire. Je bois une gorgée d'eau. Le liquide descend dans mon œsophage avec une précision que je supervise mentalement. Rien ne m'échappe. Le silence s'épaissit, devient une substance presque solide. Ses doigts tapotent maintenant la nappe. Un signe d'impatience. J'en ressens une brève décharge de plaisir. J'ai réussi à inverser le flux de l'inconfort. Elle est désormais celle qui doute.

La fourchette repose contre mon index. Une pression froide qui délimite la frontière entre ma peau et l'univers. Le serveur s'approche avec une lenteur de reptile. Son pas feutré sur le tapis ne parvient pas à masquer le froissement de son tablier amidonné. Pour mes sens en état d'alerte, cela évoque le craquement d'un glacier. Je refuse de lui accorder le moindre regard. Je garde mes pupilles ancrées sur la nappe, là où une minuscule tache de sauce, pas plus grosse qu'un grain de poivre, insulte la perfection du lin.

Elena émet un léger soupir. Un son presque infrasonore qui résonne comme une déflagration. Je sens le muscle sous mon œil gauche tressaillir imperceptiblement. Je réprime cette révolte en augmentant la pression de mes phalanges sur le métal. Elle va

parler. Je le sens à la façon dont l'air se déplace autour de ses lèvres. Ma gorge est sèche. Une zone de désertification. Je me concentre sur la sensation de mes pieds dans mes chaussures en cuir sur mesure. La compression est parfaite. Elle m'ancre dans le sol. Elle m'empêche de m'évaporer.

Sa main avance sur la table. Les ongles sont vernis d'un rouge trop vif. Une intrusion chromatique qui déchire ma neutralité. Elle déplace le sel. Un geste inutile, une tentative de tester la solidité de mon mur. Je ne bronche pas. Je suis devenu une statue de marbre. L'odeur de son parfum, un mélange d'iris et de sucre artificiel, m'atteint maintenant. Je traite cette information comme un signal parasite. Le brouhaha de la table voisine me parvient par vagues : des rires gras, le choc des verres. Une existence bruyante que je contemple avec la distance d'un chercheur observant une fourmilière. Je suis au-dessus. Je recalibre mon image, brique par brique, sous le regard de ce témoin gênant qui refuse de jouer son rôle de miroir.

Je déplace enfin mon regard. Pas vers elle, ce serait une reddition. Je fixe la carafe d'eau. Les perles de condensation tracent des trajectoires verticales, obéissant à des lois physiques rassurantes. Cette observation me permet de rationaliser ma propre sudation. C'est un simple transfert thermique. Mon rythme cardiaque se stabilise. Les pulsations sont un métronome régulier. Une horloge interne qui scande ma survie. Elena ouvre la bouche. Ses dents brillent sous l'éclairage zénithal. Je resserre ma garde. Elle n'est plus une personne. Elle est l'obstacle nécessaire à ma forteresse. Elle finit par prononcer mon prénom. Le son de ma propre identité dans sa bouche me fait l'effet d'une décharge électrique.

« Marc. »

Les deux syllabes flottent entre nous, suspendues dans l'air saturé de vapeurs de cuisine. C'est un lasso phonétique. Elle tente de me ramener à une dimension humaine. Charnelle. Vulnérable. Je sens l'écho de sa voix vibrer dans mes oreilles. Pour contrer cette agression, j'ajuste ma posture de quelques millimètres. Je ne

réponds pas immédiatement. Le silence qui suit est mon territoire. Je le dilate pour l'obliger à occuper l'espace de sa propre gêne.

Ses yeux cherchent les miens. Une insistance indécente. Je décide de lui accorder une fraction de mon attention, mais je ne regarde pas ses pupilles. À la place, je fixe le point précis où son sourcil gauche s'amincit. Une légère asymétrie. Une faille dans son esthétique. Ce détail me redonne l'avantage. Elle n'est qu'un assemblage biologique aléatoire. Je suis une construction volontaire. Ma main s'élève enfin. Un mouvement lent. Je saisis le pied de mon verre.

Le vin ondule. Une masse pourpre. J'observe les « larmes » du liquide glisser le long de la paroi. Ce phénomène de viscosité m'occupe l'esprit. Elena déglutit. Le mouvement de sa gorge est un aveu de faiblesse. Une rupture de son propre rythme. Je sais qu'elle va parler à nouveau. Le silence lui devient insupportable.

— Tu ne m'écoutes pas, n'est-ce pas ? murmure-t-elle.

Sa voix trahit une irritation qui peine à masquer une angoisse profonde. Je porte le verre à mes lèvres, mais je ne bois pas. Je laisse l'arôme des tanins saturer mes sinus. Une diversion sensorielle. Je la regarde de plein front, mais avec cette distance de sécurité que l'on réserve aux objets d'étude. Une minuscule tache de sauce souille le coin de sa serviette. Cet indice de sa déshérence matérielle me rassure. Tant qu'elle est soumise à la maladresse, elle ne peut m'atteindre. Je suis le maître des horloges. Chaque seconde que je lui vole est une pierre supplémentaire ajoutée à mon rempart. Mon cœur ralentit. Une fréquence de prédateur. Le monde autour de nous continue sa course frénétique et insignifiante.

L'acte de reposer le verre exige une précision mathématique. Aucun cliquetis vulgaire. Elena est une statue d'impatience. Son système biologique — le cortisol, le rythme sinusal — s'accélère à mesure que mon silence dure. Ce n'est pas une absence de réponse. C'est un dôme de verre que je dépose sur nous pour en extraire tout

oxygène émotionnel. Je l'observe ajuster sa posture. Le frottement de sa robe en soie contre le cuir de la chaise produit un sifflement sec. Un bruit de détresse.

Je ne réponds pas. Répondre reviendrait à accepter son cadre : celui d'un échange entre égaux. L'égalité est une fiction sociale. Pour maintenir mon équilibre, je dois rester le pivot immobile. Je fixe l'éclat d'un couvert en argent. La lumière se fragmente. Mon système nerveux traite cette information avec une efficacité chirurgicale. Le visage de ma compagne n'est plus qu'un bruit de fond.

Elena inspire brusquement. Un appel d'air. Je sens la tension monter dans mes épaules. Je les force à s'abaisser d'un demi-centimètre. Ma supériorité est un travail de chaque instant. Une maintenance rigoureuse de la façade. Je note la légère humidité qui perle désormais à la naissance de ses cheveux. C'est le signe d'une décompensation imminente. Chaque seconde de mon mutisme agit comme un scalpel. Je ne suis pas cruel. Je restaure l'ordre : elle est l'objet qui cherche la lumière, je suis la source froide qui l'occulte.

« Dis quelque chose, je t'en prie. »

Le « je t'en prie » est une capitulation. La fissure dans son armure. Une petite mèche de cheveux s'est détachée de son chignon. Elle ondule au gré de son souffle saccadé. Une imperfection délicieuse. Je me concentre sur la saveur du vin qui tapisse encore mon palais. Une amertume boisée. Ma température cutanée baisse. Je reprends le contrôle. Je prends enfin ma fourchette. Je commence à découper un morceau de turbot avec une minutie qui frise l'obsession. Je regarde la chair nacrée se séparer sous la lame. C'est le seul dialogue que j'accepte : celui de la matière qui se plie à ma volonté. À la table voisine, un rire gras éclate. Une détonation de vulgarité. Elena s'effrite. Ses épaules s'affaissent. Je porte le morceau à ma bouche. Le métal ne touche pas mes dents. Aucun bruit de vaisselle. La saveur est fade, mais je simule une satisfaction intérieure. Un secret que je ne partagerai pas.

Je mastique avec une lenteur calculée. Je sens les fibres du poisson s'écraser sous mes molaires. Ce n'est plus de la nutrition. C'est une opération de maintenance. Elena a posé ses mains sur la nappe. Ses doigts pianotent un rythme irrégulier. Une arythmie qui trahit son désarroi. Je perçois ce mouvement comme une nuisance sonore. Pour m'en protéger, j'étends ma main vers mon verre. Le contact est une ancre. Le vin ondule dans le calice, créant des larmes de glycérol. Une métaphore liquide de la patience que j'exige d'elle. Je regarde le reflet de la bougie dans le liquide pourpre. Il est petit, stable, parfaitement circonscrit. Contrairement à son regard qui cherche désespérément un point d'accroche. Dans cette stase, ma structure interne se durcit. Les fissures se colmatent. Chaque seconde sans validation est une victoire de ma cohérence sur son chaos.

Ses narines frémissent. C'est le spasme du Moi qui tente de percer mon armure. Je décale mon buste vers l'arrière. Une translation millimétrée. J'augmente la distance. Elle me perçoit désormais comme un sommet inatteignable. Le serveur passe. Son pas est un glissement sur le tapis. Je suis une horloge parfaitement réglée dans un monde de ressorts cassés. Je sens l'humidité de ma paume contre le verre. Une trace de sel et de peur. Je la rationalise : c'est une réaction thermique. Je ne suis pas anxieux. Je suis en veille tactique. Elena ouvre la bouche. Ses lèvres sèches se séparent avec un bruit de parchemin déchiré. Je pose mon verre avec un geste si définitif que le son de l'impact suffit à lui couper la parole. Je ne la regarde toujours pas. Je contemple la géométrie de la table. Cet ordre me tient debout.

Le blanc de la nappe se déploie comme une étendue de neige. Un espace de pureté. J'observe mes phalanges, immobiles, ancrées comme les piliers d'un viaduc. Elena déplace à nouveau son regard. Elle cherche une issue dans la pénombre du restaurant. Je perçois une vibration dans son poignet droit. Un spasme qu'elle tente de masquer en ajustant son couteau. La lame brille d'un éclat froid.

Une goutte de sueur, glacée, entame une descente le long de ma nuque. Je l'enregistre comme une donnée pure. Ma respiration demeure diaphragmatique. Un métronome.

Je vois ses lèvres s'entrouvrir. Une fêlure rouge. Pour la neutraliser, je redresse mon buste. C'est un pivotement calculé. Mes yeux deviennent opaques. Minéraux. Je suis un miroir froid qui ne renvoie à Elena que son propre désarroi. Elle s'agite sur son siège. Le chuintement du velours contre sa robe est un bruit de défaite.

Le murmure des autres tables est un bruit blanc. Je remarque une minuscule tache de sauce sur le bord de son assiette. Une imperfection qui me rassure. Elle confirme son incapacité à maintenir le contrôle. Mon pouce effleure le tissu de mon pantalon. Un mouvement imperceptible. La sensation du cachemire est une preuve tangible de ma réussite. Un rempart de luxe.

Elle finit par baisser les yeux. Vaincue. Ses épaules s'affaissent. Je consigne cette capitulation physique dans mon carnet de bord mental. Je ne suis plus un homme. Je suis l'architecte d'un vide constructeur. Je fixe un point géométrique sur la table. J'ignore son souffle qui se fait plus court. Presque impoli. Je savoure cette victoire de l'inerte sur le vivant. Je n'ai pas besoin de mordre pour paralyser. J'attends qu'elle soit totalement brisée, qu'elle devienne aussi immobile que le mobilier.

Ma glotte s'abaisse dans un mouvement sec. Un déclic mécanique. Je sens l'humidité revenir sur ma langue. Aucune syllabe ne doit accrocher. Je plante mes yeux dans les siens pour y vérifier l'état de mon image. Elle ne cille pas. Ses pupilles sont de larges disques noirs qui absorbent ma lumière. Cela génère une micro-impulsion de panique que je transmute en mépris.

— Ton silence manque de structure, Elena.

Ma voix est lisse. Aucun vibrato. C'est un baume, une fréquence hertzienne que je connais. Un ancrage qui me permet de reprendre pied. Je vois ses sourcils se froncer. Une ondulation de chair. Une reddition. Je redresse mon buste. Ma veste en laine froide s'ajuste contre mes omoplates. Une armature textile. Mon index commence un tapotement régulier sur le rebord de la table. Un métronome.

Un serveur s'approche. Son interruption est une offense. Je ne le regarde pas. J'incline légèrement le menton. Il dépose l'addition. Un petit rectangle de cuir noir qui ressemble à une pierre tombale entre nous. L'odeur du papier imprimé — encre et cellulose — brise la neutralité. Elena détourne les yeux vers la fenêtre. Les reflets de la rue déforment son visage. Je perçois une vibration dans sa lèvre inférieure. C'est la fissure. Le réel s'engouffre dans la brèche.

Je sors mon portefeuille. Le cuir lisse glisse sous mes doigts. Chaque mouvement est une démonstration de force tranquille. Je ne vérifie pas la note. Ce serait admettre que le coût a une importance. Je glisse une carte. Le plastique heurte le plateau avec un cliquetis sec. Un verrou qui se ferme.

— Nous devrions y aller.

Je me lève d'un bloc. Sans attendre son assentiment. Le frottement de ma chaise sur le sol produit un gémissement sourd. Je le sens dans mon plexus. Je contourne la table. Une goutte de sueur perle le long de ma tempe. Un traître liquide. Je l'éponge d'un geste que j'espère désinvolte. Elena se lève. Ses mouvements sont lents. Oniriques. Elle ne dit rien. Ce mutisme commence à m'oppresser. Il n'est plus ma victoire. C'est une zone d'ombre.

Nous traversons le restaurant. Je marche en tête. J'habite mon costume de prédateur social. Mais à l'intérieur, la charpente vacille. À la sortie, l'air nocturne me fouette le visage. Un froid qui contracte mes pores et fige enfin ce tremblement. Je m'arrête sur le trottoir, face à la vitre sombre d'une boutique fermée.

C'est là que je me vois. Mon reflet me renvoie l'image d'un homme impeccable. Traits nets. Posture souveraine. Mais derrière cette silhouette, dans le flou de la rue, Elena me regarde. Elle a une pitié lucide qui agit comme un scalpel. L'architecture de mon silence se fissure d'un coup. Elle révèle le vide immense qu'elle était censée

dissimuler. Je comprends soudain que mon triomphe est une cellule de haute sécurité dont j'ai moi-même forgé les barreaux. Je tourne le dos à mon image. Je m'engouffre dans l'obscurité de la voiture. J'attends que le moteur couvre le bruit de ma propre respiration, redevenue trop humaine. Trop fragile.

# Chapitre 8

## Le Parasitage de la Mémoire

La poussière de la cour de récréation flottait dans un rayon de soleil oblique, une suspension de particules d'or qui masquait la grisaille du crépi. À dix ans, j'étais cet enfant immobile près du grand marronnier, dont le tronc marquait la laine de mon pull bleu marine. Mes doigts trituraient une cicatrice imaginaire sur le revers de ma manche. Autour de moi, le vacarme des autres n'était qu'un bruit de fond, une cacophonie que j'apprenais déjà à classer par catégories de nuisances. J'observais Thomas, le capitaine de l'équipe de football, dont le rire gras rebondissait contre les briques rouges.

Je me souviens de l'humiliation de finir dernier pour le match. Du poids de mon propre corps, encombrant, telle une erreur biologique au milieu des athlètes en herbe. Mais alors que la mémoire s'enfonce, je sens le verrouillage s'opérer. Les bords du cadre se tordent.

Je redresse le buste. Mon cœur cogne contre mes côtes, une pulsation sourde que je perçois comme une surcharge d'énergie vitale. Je ne suis plus le garçon rejeté. Je deviens l'observateur, celui qui, par son immobilité, souligne l'agitation grotesque de la foule. Mon regard se fixe sur le lacet dénoué de Thomas. Je ne ressens pas de la honte, mais une pitié distante pour ce garçon qui a besoin de courir après un ballon pour exister. Ma main quitte ma manche pour se poser sur le bois froid. J'en sens chaque aspérité. Ce moment de solitude n'est plus un bannissement, c'est une consécration.

Un frisson parcourt ma nuque. Je marche vers le centre de la cour pour signifier ma sortie du jeu. Mes pas sont pesés. Chaque mouvement est une déclaration

d'indépendance. Le vent soulève une mèche de mes cheveux ; le froid sur mon front agit comme une onction.

Pourtant, dans un coin de mon champ de vision interne, je vois encore Madame Vasseur. L'institutrice me regarde avec une compassion insupportable, les sourcils froncés, la bouche prête à lâcher un mot de réconfort. C'est le Miroir Critique. Sa pitié menace l'édifice. Je réécrit son regard : elle n'est pas inquiète, elle est déconcertée par ma maturité, effrayée par le silence d'un enfant qui a déjà compris la vanité des rituels. Ma respiration se fait profonde. La sueur perle à mes tempes, mais c'est l'exaltation de la métamorphose. Je suis l'architecte. Le garçon qui tremblait s'efface sous des couches de certitudes glacées.

Le ballon de cuir éraflé roule avec une lenteur calculée avant de mourir contre mes chaussures. Je fixe l'objet comme une intrusion matérielle dans mon périmètre de sécurité. Au loin, le silence se fait. Thomas s'avance, les joues rouges, une mèche collée au front par une sueur vulgaire. Je ne bouge pas. Mes muscles sont verrouillés. Cette rigidité est le signe d'un contrôle souverain.

Madame Vasseur fait un pas. Le bruit de ses talons sur l'asphalte résonne comme un couperet. Son ombre s'étire jusqu'à mes pieds, une tache sombre sur la netteté de ma posture. Ses lèvres bougent. Elle va demander si je veux les rejoindre, si je me sens seul. Je redresse le menton. J'anticipe l'agression de sa sollicitude.

Thomas s'arrête à deux mètres. Il balance son corps d'un pied sur l'autre, incapable de supporter la tension du vide. L'odeur acide des corps en mouvement m'arrive par bouffées. Je ferme les narines pour ne pas laisser cette réalité organique contaminer ma pureté. Dans mon esprit, le cercle est rejeté à la périphérie de mon existence. Chaque cri d'enfant devient une note dissonante dans la symphonie de ma propre importance.

L'ombre de sa main s'arrête à quelques centimètres de mon épaule. Une éternité dans

ma perception déformée. Je vois les ridules de ses articulations, la nacre de son ongle ébréché. Son parfum de lavande chimique s'infiltré dans mon espace. Je le traite comme une toxine. Mon pouls est un marteau régulier, le moteur d'une machine poussée dans ses retranchements.

— Tu sais, le jeu de Thomas n'est pas si compliqué, murmure-t-elle.

Sa voix oscille sur une fréquence inutile. Je laisse le silence s'épaissir, une couche de vernis isolant. Je fixe un éclat de quartz sur le bitume. Ma gorge est sèche, mais je déglutis avec une lenteur de automate. Thomas attend que je sois « sauvé », réintégré dans le troupeau.

— Je ne cherche pas à jouer, Madame. Je regarde, simplement.

Ma voix est stable, dépourvue de fragilité infantine. Je lève les yeux vers elle, inspectant son visage comme une topographie étrangère. Je note la dilatation de ses pupilles, son infime recul. J'ai repris l'ascendant. Sa main retombe, vaincue par la densité de mon refus. C'est une extraction chirurgicale de mon identité hors de la masse.

Elle entrouvre les lèvres. Je perçois le léger cliquetis de sa salive, un bruit organique qui trahit sa finitude. Le goudron renvoie une chaleur de fournaise. Une goutte de sueur glisse le long de ma colonne vertébrale, un serpent froid sous ma chemise empesée.

— Tu ne penses pas que tu te sentiras seul ? demande-t-elle enfin.

La question est d'une indigence prévisible. Un levier sectionné depuis longtemps. Sur ma gauche, Thomas laisse échapper son ballon. Le cuir heurte le sol avec un bruit mat. Je le vois rouler vers une flaque d'eau croupie. Aucune compassion. Juste une validation. Je lisse le revers de ma veste, vérifiant l'alignement de la couture.

Ses yeux bruns cherchent une faille. Je maintiens mes pupilles fixes, comme des objectifs de microscope. Je remarque une tache de craie sur son index, un détail trivial qui me permet de la mépriser. Elle est une servante du savoir ; je suis le savoir en devenir.

— La solitude n'est un problème que pour ceux qui s'ennuient avec eux-mêmes, répliqué-je.

Un picotement au bout des doigts. Je serre les poings le long de mes coutures. Le vent plaque une mèche de ses cheveux contre son visage. Ce signe de déséquilibre m'offre une décharge de dopamine. Elle s'apprête à poser sa main sur mon épaule. Une horreur glacée. Je prépare l'esquive.

Ses phalanges se déplient. Son bras s'élève selon une trajectoire lente. Elle croit que c'est de la douceur ; c'est une invasion. Je ne recule pas. J'opère une rotation du buste, un transfert de poids vers ma jambe d'appui qui dévie mon axe de quelques degrés.

La main rencontre le vide. Un échec pour elle, un zéro pointé dans la géométrie de la tendresse imposée. Je savoure l'oscillation de son poignet dans l'air. Mes poumons se déploient, captant l'odeur rance de la craie et de la laine mouillée.

Thomas s'accroupit près de la flaque. Il plonge ses mains dans l'eau trouble pour récupérer son ballon, souillant ses paumes d'un limon grisâtre. Voilà l'humanité : une immersion volontaire dans la fange pour un morceau de cuir.

La femme laisse retomber son bras. Le froissement du tissu contre sa hanche est un aveu de défaite. Elle ne comprend pas que mon refus est une nécessité architecturale. Si je laisse une seule brique se fendre, tout s'effondre.

— Tu es bien sérieux pour ton âge, murmure-t-elle.

— Le sérieux n'est qu'une forme de distance, Madame.

Je vois le tressaillement de sa paupière gauche. Un micro-tic. Chaque seconde renforce la segmentation : elle appartient au monde du flux ; j'appartiens à celui de la structure. La sueur coule le long de ma tempe, une brûlure froide. Je suis le mythe que je me suis raconté le matin même. Un être dont la vulnérabilité a été extraite pour laisser place à une volonté de fer.

Elle penche la tête. Les tendons de son cou saillent sous une peau trop fine. Elle cherche un signe de reconnaissance enfantine, mais ne rencontre que la surface polie de mon indifférence.

Thomas a enfin réussi à extirper son ballon de la mélasse. Le bruit de succion est une onomatopée visqueuse. Il sourit, les doigts noirs. Je resserre la prise sur la bille de verre dans ma poche, un talisman de géométrie pure contre la mollesse ambiante.

— On dirait que tu portes tout le poids du monde sur tes petites épaules.

Le mot « petites » claque comme une insulte. Sa main s'élève à nouveau. Je fixe un point précis au milieu de son front, juste au-dessus de la racine du nez. Mon visage est une stèle de granit. La sueur a atteint le lobe de mon oreille. Nous sommes deux entités en collision silencieuse. Le vide que j'ai créé commence à l'aspirer.

Sa main s'immobilise à un millimètre de mon veston. Je perçois la chaleur de sa paume comme une agression thermique. Ce no man's land est le centre de mon univers. Je ne suis pas un enfant que l'on console ; je suis le pivot de son incertitude.

Une goutte de sueur atteint la commissure de mes lèvres. Un goût salé, métallique. Mes mollets sont parcourus de micro-tremblements que je masque en verrouillant mes genoux. Le rire étouffé de Thomas et le sifflement du vent sont des bruits

périphériques. Seule compte l'autopsie que je mène sur ce visage.

Elle finit par poser ses doigts sur mon bras. Un contact léger qui déclenche un dégoût électrique. Je me sens devenir poreux, mou. C'est une dissolution insupportable. Je fixe ses ongles au vernis écaillé. Cette négligence me rassure. Comment une femme incapable de maîtriser ses propres mains pourrait-elle m'aider ?

— Tu ne dis rien, murmure-t-elle.

Sa voix vibre dans ma cage thoracique. Je n'offre aucune réponse. Je suis l'axe immobile du monde. Ma peau est chauffée par l'effort, mais mon esprit réécrit la scène : je ne suis pas touché par pitié, j'observe avec curiosité l'effondrement des limites d'une étrangère. Mon existence dépend de cette résistance. Si je fonds, je disparaîs.

Je perçois désormais la pulsation de son sang à travers l'étoffe. Ce battement irrégulier tente d'imposer sa cadence à ma propre physiologie. Je contracte le deltoïde. Un signal kinesthésique : le terrain est hostile. Elle ne retire pas ses doigts. Elle croit y lire de la détresse. Je fixe son iris, ses motifs de mélanine, ce vide sidéral. Elle finit par cligner des paupières. Rupture de front.

Le vent charrie une odeur de pluie froide. Je remarque une asymétrie dans son rouge à lèvres, un débordement infime à droite. Une erreur de calligraphie charnelle. Elle est une forme inachevée. Ma mâchoire est si serrée que la douleur irradie jusqu'à mes tempes. Je me souviens du banc de métal rouillé de mon enfance. J'avais déjà compris : celui qui bouge le premier concède sa souveraineté.

Elle inspire. Un mouvement de cage thoracique banal. Le froissement de son manteau gris produit un son granuleux. Je fixe une particule de poussière suspendue entre nous.

— Pourquoi restez-vous si loin ? demande-t-elle.

Sa voix est un souffle tiède. Elle n'a pas utilisé mon prénom. Je déplace imperceptiblement mon poids vers l'avant. Le cuir de mes chaussures grince. Occupation territoriale. Une douleur traverse ma tempe gauche. Je la transforme en preuve d'endurance. Elle voit ma souffrance ? Non, elle est le témoin de ma cristallisation.

Je perçois l'humidité de ma paume contre mon pantalon. Je ne l'essuie pas. C'est le prix de la friction. Je lui accorde enfin un regard d'évaluation. Je parcours ses rides, ces sillons de défaites personnelles. Je suis le scalpel, elle est la plaie.

Une particule de poussière dérive dans le cône de lumière entre nos deux fauteuils. Ma respiration est repassée en mode manuel. La femme maintient son inclinaison de tête. Elle attend que ma propre gravité m'aspire vers mon centre. Mais mon visage est un bouclier d'albâtre.

Je revis l'instant du parc. La pluie n'était pas une intempérie, mais un rideau de scène. Ma mère hurlait mon nom, une détresse vulgaire. Je n'étais pas perdu ; je me soustrayais à sa faiblesse. Aujourd'hui, je réactive le protocole.

Elle décroise les jambes. Le froissement du nylon déchire le silence. Ses doigts s'agitent sur ses genoux. Un micro-tremblement que je perçois comme une déflagration. Je ressens un mépris jubilatoire. Elle est la variable faible.

— Vous ne dites rien, murmure-t-elle.

Je ne cille pas. La lumière se reflète sur ses lunettes, deux disques d'argent impersonnels. Je déplace ma main gauche de deux centimètres. Une lenteur chirurgicale. Je fixe le point entre ses yeux.

Puis, je vois le miroir sur le mur derrière elle. Il me renvoie une image inconnue. Ce n'est pas le monument de volonté que j'ai bâti. C'est une silhouette frêle, les épaules voûtées, le regard traquant un ennemi invisible. L'illusion vacille. Une fissure sismique.

Je vois l'enfant sur son banc, non plus comme un souverain, mais comme un petit être terrifié par le vide, se racontant des histoires pour ne pas hurler. La nausée me submerge. Une vague d'acide. Elle me regarde toujours. Voit-elle l'armure ou les débris qui gisent à l'intérieur ? Mon propre reflet semble soudain plus réel que ma conscience.

# Chapitre 9

## Le Miroir Réfractaire

L'ajustement de ma manchette de soie n'était pas une coquetterie. C'était un réalignement. Sous le grain froid du tissu, mon pouls battait avec une régularité que je m'efforçais de maintenir par un souffle lent, maîtrisé. Soixante-douze battements par minute. Le salon, avec ses volumes haussmanniens, offrait le cadre nécessaire à cette mise en scène de mon intégrité. Je lissai le revers de ma veste, sentant sous mes doigts la résistance de l'entoilage. Une armure discrète. Dans le miroir au cadre doré, mon reflet renvoyait l'image d'un homme dont la verticalité défiait l'épuisement. La lumière de fin d'après-midi, d'un jaune anémique, filtrait à travers les rideaux de lin, déposant une poussière d'or sur les reliures en cuir de la bibliothèque. Autant de remparts contre le silence des autres.

Hélène ne levait pas les yeux de son livre. Elle était assise dans le fauteuil club en cuir fauve, une pièce dont la patine m'avait toujours semblé être une insulte à mon besoin de surfaces neuves. Elle tourna une page avec une lenteur calculée. Je l'interprétei comme un refus délibéré de constater ma présence. Sur le guéridon, sa tasse de thé ne fumait plus. Un cercle de condensation s'était formé sur le bois verni. Cette imperfection mineure provoqua en moi une irritation viscérale, un signal que l'ordre du monde commençait à se déliter par les marges. Je m'avançai vers le bar. Mes semelles produisirent un craquement sec sur le parquet. Le son de l'autorité.

— Le dossier Roche-Lévy est clos, déclarai-je. Ma voix était placée exactement dans le registre de la confiance triomphante. Un pivot que personne n'avait anticipé. Le conseil d'administration a fini par admettre que ma lecture était la seule viable.

Je saisis la carafe de cristal. Son poids pesait sur ma paume. Je versai une mesure

d'ambre liquide. Le glouglou de l'alcool fut le seul écho à ma déclaration. Je ne cherchais pas un compliment — je n'avais que faire des éloges faciles — mais une validation de ma fonction de moteur central. Hélène resta immobile. Ses longs doigts ne frémirent pas sur la tranche du volume. Elle ne m'offrit pas ce regard de reconnaissance dont mon équilibre avait besoin pour métaboliser l'effort des dernières semaines. Ce refus agissait comme un court-circuit. Une légère moiteur gagna le bout de mes doigts. Je mis cela sur le compte du chauffage.

— Ils ont parlé de génie tactique, ajoutai-je, forçant le trait avec une nuance d'autodérision pour masquer l'urgence de ma demande.

Elle ferma son livre. Ce ne fut pas brusque, mais d'une délibération plus violente qu'un cri. Le bruit sourd de la couverture fut la lame qui entama mon assurance. Elle tourna enfin son visage vers moi. Ses yeux n'exprimaient ni admiration, ni envie, ni même ce ressentiment que j'aurais pu transformer en preuve de ma supériorité. Ils étaient d'une neutralité de verre dépoli. Je bus une gorgée. Le liquide brûla ma gorge, mais la chaleur resta localisée, incapable de dissiper le froid dans mon plexus. Le silence s'étira comme une matière visqueuse. Pour la première fois, je sentis que mon édifice présentait une porosité inquiétante. Ma paupière droite tressaillit. Un tic que je réprimai en fixant le tableau abstrait derrière elle, cherchant dans ses lignes géométriques une logique que son regard venait de m'arracher. Elle ouvrit la bouche.

— C'est une excellente nouvelle pour le cabinet, Marc. Tu as sans doute besoin de repos.

Sa voix était d'une limpidité atroce. Elle n'avait pas ce petit souffle qui trahit d'ordinaire l'ascendant d'un esprit sur un autre. Les syllabes tombèrent sans ricochet possible. Hélène venait de réduire l'épopée de la fusion Roche-Lévy à une simple ligne comptable. Un fait administratif classé avant même d'être archivé.

Je fixai le bord de mon verre. Le biseau décomposait la lumière en un spectre

instable. Une diffraction qui ressemblait à mon propre effritement. Ma main, pourtant habituée à la poignée de fer des signatures à sept chiffres, accusa une raideur inhabituelle. Je dus mobiliser chaque muscle de l'avant-bras pour maintenir la carafe à une hauteur constante. À l'intérieur, le mécanisme tournait à vide, cherchant un point d'appui dans l'atonalité de sa réponse.

— Le repos est un luxe de rentier, Hélène. Ce que j'ai accompli aujourd'hui est un précédent.

Je fis un pas de côté pour ne plus subir l'angle mort de son regard. Mes chaussures écrasèrent le tapis d'Orient avec une discrétion qui m'exaspéra. Le goût de la tourbe et de l'iode ne provoqua aucune satisfaction. C'était comme si mon corps, alerté par son indifférence, avait suspendu la perception du plaisir pour se concentrer sur la menace. Mon esprit décomposait son visage. Ses pupilles n'étaient pas dilatées. Rien n'indiquait que mon récit avait pénétré sa conscience. Elle se contenta de replacer son marque-page de soie dans son essai. Un geste d'une économie qui me parut être une insulte.

— Tu devrais faire attention à ce tic sous ton œil, ajouta-t-elle sans lever la tête. On dirait que tes nerfs essaient de dire ce que ta bouche refuse de formuler.

La remarque me frappa au centre de la poitrine. L'armure venait d'être percée par une simple observation. Une goutte de sueur froide naquit à la lisière de mes cheveux et entreprit une lente descente vers ma tempe. C'était une fuite. Pour la première fois depuis des mois, la sensation d'être "ordinaire" — ce néant que je fuyais — devint une réalité physique. Ma superbe, ce vernis de supériorité, se craquelait. Elle ne voyait pas le conquérant ; elle observait un homme qui s'effondre.

Je me tournai vers le miroir. Mon reflet me parut étranger. Une image de synthèse aux traits mal alignés. Je cherchai dans mon regard la brillance du prédateur social, mais je ne vis qu'une pupille trop fixe, dilatée par une anxiété que je ne parvenais plus

à rationaliser. Hélène, elle, ajustait la position de sa tasse avec une précision maniaque, ignorant le drame qui se jouait à deux mètres d'elle. Le silence n'était plus un espace de respect, c'était un vide qui aspirait ma substance.

Ma main se crispa sur le cristal. La condensation humectait ma paume, créant une adhérence poisseuse entre ma chair et l'objet. Je contractai les muscles de mon bras pour masquer le tremblement qui menaçait de remonter. Hélène ne m'accordait plus d'attention. Son profil, découpé par la lampe, semblait inaltérable. La pulsation sous mon œil continuait de battre un rythme erratique. Une autonomie révoltante.

Je portai de nouveau le verre à mes lèvres pour masquer le bas de mon visage. La morsure de l'alcool fut une diversion bienvenue. Une douleur contrôlée. Je fixai le guéridon où une minuscule goutte de thé venait de souiller le bois. Ce désordre m'apparut comme une anomalie insupportable. Je voulais lui dire que cette tache allait marquer le meuble, que son incurie égalait son aveuglement, mais ma gorge était verrouillée.

— Ton observation est intéressante, finis-je par articuler. Elle dénote cependant une confusion entre la fatigue et une quelconque défaillance.

Ma voix me parvint comme si elle émanait d'une pièce voisine. Hélène ne répondit pas. Elle lissa une ride imaginaire sur sa jupe de laine grise. Un geste d'une lenteur exaspérante. La pendule égrenait ses battements mécaniques. Chaque "tic" résonnait comme un diagnostic d'obsolescence. Je me sentais devenir un objet parmi les objets. Une extension décorative du mobilier. L'angoisse s'infiltrait dans la moelle de mes os. Un froid abyssal.

Je m'approchai de la fenêtre pour fuir le miroir. Dehors, la ville s'étalait sous une pluie fine. Les lampadaires se reflétaient sur le bitume comme des points de suture sur une plaie ouverte. Je posai mon front contre la vitre froide. Le contact fit naître une zone de buée, un voile opaque qui me confinait encore davantage dans mon

échec. J'observais la progression d'une goutte d'eau. Sa trajectoire hésitante. Je réalisai avec une horreur glacée que ma propre course était tout aussi prévisible. Dépourvue de singularité.

— Tu devrais t'asseoir, dit-elle enfin, sans se retourner. Tu as cette façon de te tenir qui suggère une chute imminente.

L'économie de ses mots agissait comme un poison lent. Mes genoux faiblirent imperceptiblement. Je compensai en m'appuyant contre le cadre. Elle ne donnait pas de conseils ; elle notait les symptômes d'une bête blessée. Le prestige, cette parure de plaques d'acier, n'était plus que du papier mâché se désagrégeant à l'humidité de son indifférence. Je tentai d'imaginer une répartie cinglante, mais mon esprit ne produisait plus que des images de décombres.

Je décollai mon front du verre. Une succion minimale qui laissa une tache de buée irrégulière. Vestige éphémère. Ma peau conservait une marque circulaire, une brûlure froide. S'asseoir, c'était accepter la pesanteur. Reconnaître que mes jambes ne supportaient plus le personnage. Pourtant, mon squelette semblait se liquéfier. Je pivotai avec une lenteur étudiée, mais je ne rencontrai que le vide du salon. Hélène n'avait pas bougé. Elle fixait ses mains. Ses doigts longs formaient une géométrie de l'indifférence plus coupante qu'un rasoir.

Je fis un pas vers le fauteuil club. L'odeur de tanin et de cire m'agressa les narines. Un rappel de la solidité du monde face à mon évanescence. Mes semelles ne produisirent aucun son sur le tapis. Ce silence augmentait ma sensation de devenir un spectre. Je posai ma main sur le dossier. Le cuir était froid. Je sentais la pulsation de mon sang dans mon poignet. Trop rapide pour l'immobilité de la scène. Une arythmie de la performance.

— La chute est une interprétation subjective, Hélène.

Je m'installai enfin pour mettre fin à l'oscillation de mes chevilles. Je croisai les jambes, tirant sur le pli de mon pantalon. Ce micro-geste m'offrit une seconde de répit. Je me calai au fond du fauteuil, les doigts joints en une ogive parfaite. La posture du logicien. Mais sous la soie de ma chemise, une goutte de sueur entama une descente le long de ma colonne. Elle s'arrêta au milieu de mon dos, créant une démangeaison insupportable que je ne pouvais soulager sans briser ma statuaire.

Hélène leva les yeux. Ce n'était pas de l'admiration. C'était le regard d'un entomologiste observant un spécimen dont les couleurs s'effacent sous le formol. Elle pencha la tête. La pendule semblait avoir ralenti son tic-tac pour m'obliger à entendre le sifflement de ma propre respiration. Je me sentais observé dans ma mécanique la plus intime. Elle voyait les engrenages s'enrayer. L'air devint plus dense, saturé par mon besoin de reconnaissance. J'humidifiai mes lèvres. Le goût du sel m'indiqua ma détresse. Chaque seconde de son silence était une lame qui ôtait une couche de certitude, me laissant là, exposé, les nerfs à vif.

Elle saisit son stylo-plume. Le dé clic du capuchon fut une détonation dans l'étouffement de la pièce. Elle fit rouler l'objet entre ses doigts longs sans quitter mon visage. Mon édifice de verre et d'acier vibrait à une fréquence critique. Pour maintenir la stase, je fixai une gravure de Piranèse au mur. Des escaliers qui ne mènent nulle part.

— Tu sembles préoccupée par les mots, Hélène, murmurai-je.

Ma voix me parvint avec un écho. Les murs semblaient s'être éloignés. Je sentis le frottement de mes chaussettes contre ma peau. Une sensation exacerbée, irritante. Hélène ne releva pas. Elle posa le stylo. Ses yeux se fixèrent sur ma gorge, à l'endroit où ma cravate me semblait soudain former un nœud coulant. Elle observait cliniquement ma panique.

L'air, chargé d'odeur de papier ancien, devenait difficile à filtrer. Je luttais contre

l'envie de desserrer mon col. Ce geste aurait été une capitulation. Je préférerais crispé mes orteils dans mes souliers, cherchant un point d'appui. Pourquoi ne disait-elle rien ? Sans son approbation, mes mains me paraissaient étrangères. Deux objets de cire posés sur des accoudoirs.

Elle bougea enfin. Le fauteuil gronça. Ce son me fit tressaillir de l'intérieur. Je contractai mes abdominaux pour contenir le spasme. Chaque fibre de mon être était mobilisée pour maintenir l'image de l'homme imperturbable, alors que mon architecture s'effondrait par pans entiers. J'avais besoin qu'elle parle. Une insulte, une critique, n'importe quoi pour exister dans son champ de perception. Son mutisme m'effaçait.

— Le silence est une stratégie d'évitement, ajoutai-je, le débit plus rapide. C'est une manière de ne pas affronter mon raisonnement, n'est-ce pas ?

Hélène ne sourit pas, mais un pli infime se forma au coin de ses yeux. La première fissure. J'y plongeai avec l'espoir d'un naufragé. Je ne cherchais plus à convaincre. Je cherchais à être vu.

— Vous parlez de stratégie, finit-elle par dire. Sa voix n'était qu'un souffle sec.

Elle fit une pause délibérée. Je vis la pulsation d'une veine sur sa tempe. C'était la preuve qu'elle n'était pas qu'une statue destinée à recevoir mes projections. Ce constat m'effraya. Si elle possédait sa propre volonté, elle pouvait me trouver insignifiant. La panique monta. Une marée froide. Je redressai mon buste, un mouvement brusque que je tentai de camoufler, mais le craquement de mes vertèbres me trahit.

Je cherchai une répartie, mais les mots s'agglutinaient dans ma gorge. Trop denses. Je contemplais la poussière qui dansait dans un rayon de lumière. Ces particules me semblaient plus réelles que moi. Hélène fit rouler son stylo. Le clic rythmique me

harcelait les nerfs. Je voyais, pour la première fois, l'absence totale d'intérêt pour mon personnage. Cette absence découpait mon armure, laissant à nu une chair tremblante que je n'avais pas regardée depuis des années.

— Je disais donc, repris-je. Ma voix semblait sortir d'un vieux gramophone.

Je réajustai mon col de coton égyptien. Un geste souverain qui ne servit qu'à dévoiler l'humidité de mon cou. Je n'étais plus un esprit dominant ; j'étais un animal en alerte dans un costume trop coûteux. Ses yeux, gris d'orage, restaient fixés entre mes deux sourcils. Elle m'avait décomposé. Elle choisissait de ne pas actionner les leviers que je lui tendais.

Je portai la main à mon verre d'eau. Le froid provoqua un tressaillement que je réprimai. Des gouttelettes glissèrent sur le buvard, laissant des taches sombres. Je bus une goutte, minuscule. Mon cœur battait contre mes côtes comme un tambour de guerre.

— La stratégie, répéta-t-elle, n'est souvent qu'un nom poli pour la fuite.

Ces mots me frappèrent au plexus. Ma structure mentale vacilla. L'idée que ma carrière n'était qu'une retraite devant l'insignifiance devint soudain d'une logique insoutenable. Je sentis la sueur tracer un sillage glacé sur mon dos. Je maintenais mon masque de cire, mais il fondait déjà.

— On ne fuit pas lorsqu'on choisit son terrain, Hélène. On optimise.

C'était un plâtre sur une fracture. Ses mains étaient croisées, immobiles. Cette absence de tension m'exaspérait. J'ajustai ma montre d'or blanc. Le métal était froid. En dessous, mon pouls s'emballait. Une fuite hydraulique interne. Le silence reprit. Un silence de bloc opératoire. Je fixai une poussière dans la lumière. Hélène ne répondait pas. Elle me laissait m'enfermer.

— Vous avez passé votre vie à construire les murs de la forteresse où vous êtes enfermé, dit-elle. Ce n'est pas de l'optimisation. C'est de l'emprisonnement.

Le bruit du verre qui se brise. Mon système de défense venait de rencontrer son premier bug fatal. Je fixai ma silhouette dans la vitre d'une armoire. Une forme floue. Ma gorge se serra. La déglutition devint un acte laborieux. J'étais un homme en apnée cherchant de l'air dans une indifférence grise. Elle ne m'attaquait pas ; elle constatait mon inexistence.

Le mot « emprisonnement » vibrait entre nous. Je sentis le sang refluer de mes doigts. Le silence pesait sur mes tympans. Je déplaçai mon poids. Le cuir gronça. Hélène maintenait son regard ancré dans le mien. Une neutralité qui m'interdisait de mépriser son avis. Une goutte de sueur traça un sillon d'infamie sur ma tempe. Je luttais pour ne pas l'essuyer.

— Une forteresse n'est un emprisonnement que pour celui qui n'en possède pas les clés, tentai-je de répondre.

Le coin de ma lèvre tressaillit. Un spasme électrique. Elle vit l'échafaudage derrière la façade. Mes ongles s'enfonçaient dans ma paume pour créer un point de douleur. Une ancre. L'air sentait le thé froid. Je fixai une tache d'encre sur son bureau. La seule chose réelle. J'étais un spécimen épinglé sous une lentille.

Hélène ne rompit pas le silence. Elle croisa les mains. J'observai ses phalanges. Une certitude calme. Je déplaçai mon bras droit vers le plateau de chêne. Le bois était rugueux.

— Vous ne dites rien, articulai-je.

Ma voix craqua. Un bruit de vieux cuir. Ma cravate m'étranglait. Mes poumons

refusaient de se gonfler. Une respiration superficielle pour ne pas briser la pellicule de verre. Hélène inclina la tête. Elle n'était plus mon public. Elle était le témoin de ma fin.

Une panique froide me saisit : et si j'étais cette poussière dans le rayon de soleil ? Une dérive aléatoire dans la lumière d'un autre ? Je me redressai. Mon costume me sembla soudain trop grand. Un déguisement emprunté.

Hélène prit son stylo. Elle nota deux mots sur son carnet. Deux mots seulement. Elle referma l'objet. Un secret insupportable. Elle détenait une vérité dont je n'étais pas l'auteur.

— La séance est terminée, dit-elle.

Je ne répondis pas. Je me levai avec une lenteur calculée. Je boutonnai ma veste. Je cherchai à redevenir moi-même. Mais en marchant vers la porte, le tapis me parut trop mou. Je dus lutter pour ne pas trébucher. En saisissant la poignée, je regardai le miroir. Je ne vis pas un homme puissant. Je vis une silhouette aux contours flous, les yeux écarquillés par une terreur qu'aucune analyse ne pouvait plus contenir. Je sortis sans un mot. La rue m'attendait avec son indifférence de pierre. Pour la première fois, je craignis de m'y dissoudre.

# Chapitre 10

## Insomnie du D miurge

Le battement commence à la base du cou, une percussion sourde qui déforme la trajectoire du sang dans mes artères. Sous mes doigts, la pulsation est irrégulière. Un galop désordonné qui contredit la géométrie parfaite de la chambre. Je reste allongé, les paumes tournées vers le plafond, cherchant à imposer une règle à ce chaos organique. Les draps gris glissent contre mes talons. C'est une défaillance de la machine. Une erreur de calcul biologique que mon intellect refuse de valider comme une émotion. La peur n'a pas de place ici. Il n'y a que de la physiologie mal réglée. Mon regard se fixe sur l'angle droit d'une corniche, cherchant dans cette rigueur de quoi stabiliser ma propre ossature interne.

Je me redresse avec une lenteur calculée. Les vertèbres s'empilent. Sous mes pieds nus, le tapis offre une résistance feutrée.   trois heures du matin, le silence met en relief chaque craquement de la charpente. Je me dirige vers la console en verre fumé. Le contact du cristal contre ma paume est une brûlure thermique bienvenue. Je verse l'eau avec une rigueur millimétrée, observant le liquide s'enrouler en spirale. Je bois. Une gorgée. Puis une autre. Je force mon œsophage à se détendre. Je mesure le trajet du froid jusqu'à mon plexus.

Pourtant, la tachycardie persiste. Un métronome fou caché derrière mes côtes.

Pour la neutraliser, je convoque le dossier de la fusion-acquisition de la semaine passée. Les colonnes de chiffres. Les visages défaits des administrateurs. J'avais trois coups d'avance. C'était une démonstration de force brute qui aurait dû saturer mon besoin de contrôle. Je me revois ajuster mes boutons de manchette, un geste de mépris discret alors qu'ils b gayaient. Pourquoi, alors que je possède cette image de

moi, souveraine et invulnérable, mon cœur refuse-t-il d'obéir au récit ?

Un cercle de condensation s'est formé sur le meuble. Cette petite tache d'humidité souille l'ordre de la pièce. Mes doigts tremblent. Je saisis un mouchoir pour l'essuyer. Je frotte jusqu'à ce que mon reflet réapparaisse. Dans le miroir mural, mes yeux semblent creusés. Ce n'est pas le visage d'un conquérant. C'est le masque d'un veilleur de nuit qui surveille une brèche. Je redresse les épaules. Je contracte mes trapèzes. Je réinstalle l'armure. Chaque fibre est tendue vers un objectif : dompter ce rythme, comme j'ai dompté les marchés et les attentes de mon père.

Je marche vers la fenêtre. Le double vitrage m'isole du monde, mais je devine le mouvement des rares voitures, en bas. Ils dorment. Ils acceptent l'abandon du sommeil, cette petite mort où le moi se dissout. Je pose mon front contre la vitre froide. C'est un ancrage. J'énumère mes actifs, mes propriétés, les brevets déposés. Un chapelet protecteur contre l'insignifiance. Chaque succès est une pierre ajoutée au rempart. Mais entre chaque chiffre, le silence laisse filtrer une vibration de vide qui fait résonner ma cage thoracique. Mon corps sait quelque chose que ma volonté refuse de nommer.

Soudain, le téléphone s'illumine. La lueur bleue découpe brutalement l'espace. Elle révèle une particule de poussière sur le socle de la lampe. Une micro-faute. Un détail inacceptable. Je m'approche, le pouls battant contre ma gorge. Cette lumière est une intrusion. Ma main hésite. Je ne suis pas un homme qui attend des messages ; je suis celui qui les envoie. Pourtant, cette pulsation électronique se synchronise avec mon arythmie. Je ne prends pas l'appareil. Je le regarde s'éteindre, mais l'image de la poussière reste gravée dans ma rétine. Un stigmate de l'imperfection.

L'air ambiant, filtré et ionisé, possède cette odeur de neutralité absolue que j'ai mis des années à obtenir. Une absence totale de souvenirs olfactifs. Mais le souvenir de Sarah s'insinue. Ce n'est pas une image, c'est une nausée physique. Ce matin, dans le hall, elle n'avait pas baissé les yeux. Elle n'avait pas utilisé mon titre. Elle avait

maintenu ce silence analytique qui semblait ignorer les chiffres de mon dernier trimestre pour ne voir que la micro-contraction de ma mâchoire. « Bonjour, Marc. » Une intonation plate. Clinique. Elle identifiait une bactérie sous un microscope.

Je sens une goutte de sueur froide perler à la lisière de mes cheveux. Un intrus liquide qui descend vers ma tempe. Je ne l'essuie pas. Je l'analyse. Je la traite comme une donnée expérimentale pour ne pas ressentir le frisson.

Je me détourne pour observer mon reflet dans l'acier brossé d'une sculpture. La distorsion du métal allonge mon visage. Je suis décharné par ma propre essence. Je rectifie mon col. Un geste automatique. Même seul, l'édifice doit rester impeccable. Sarah n'a pas vu le vainqueur. Elle a cherché le point de rupture où le plâtre commence à s'effriter. Cette pensée provoque une décharge d'adrénaline qui irradie jusqu'à la pointe de mes doigts.

Je m'assois dans le fauteuil en cuir. Le dossier rigide m'impose une posture de souverain. Devant moi, la ville est un tapis de circuits imprimés. Des millions d'existences s'y agitent dans une insignifiance statistique. D'ordinaire, je contemple cela avec un détachement divin. Ce soir, les lumières scintillent avec une agressivité inhabituelle. Autant de reproches électriques.

Mes phalanges blanchissent sur l'accoudoir. Je lutte pour ne pas saisir mon carnet de notes, pour ne pas me noyer dans les chiffres. Il est impératif que je réactive mon sentiment de puissance. Ce fluide vital semble s'être cristallisé. Je ferme les yeux. Je projette mon tableau d'actifs sur mes paupières. Les courbes ascendantes. Les preuves irréfutables. Je ne suis pas ce sujet tremblant dans le noir. Je ne suis pas le « Marc » qu'elle a cru interpeller.

L'écran du téléphone s'illumine à nouveau. Le flash blanc déchire la pénombre, projetant sur les murs des ombres grotesques. Je ne bouge pas. L'appareil vibre contre le marbre. Un bourdonnement mécanique qui fracture le silence.

C'est une notification de mon système de surveillance. Un capteur a détecté un mouvement.

Mon cœur rate une pulsation, puis s'emballe. Je tends le bras. Ma main est étrangement lourde. Je saisis l'appareil. Le reflet de mon visage dans l'écran noir m'effraie : un étranger aux traits tirés, un masque de cire prêt à fondre. Je déverrouille l'interface. L'image de la caméra s'affiche en haute définition.

Dans le vestibule désert, la porte d'entrée est entrouverte. Elle n'est pas forcée. Elle est simplement libre, oscillant doucement sur ses gonds, comme si quelqu'un venait de sortir.

Ou d'entrer.

# Chapitre 11

## L'Esthétique de la Distance

La cuillère en argent heurta le bord de la tasse en porcelaine de Limoges. Le tintement fut cristallin, une note pure qui vibra trop longtemps dans le silence feutré du salon. Marc était assis en face de moi. Il s'inclinait vers l'avant, occupant un espace que je n'avais pas encore délimité pour lui. Il souriait. C'était un sourire de connivence, celui d'un homme qui pense avoir franchi une frontière invisible et se croit désormais en terrain conquis. Je fixai la petite tache de thé sur la nappe en lin. Un cercle brun minuscule. Une souillure dans l'ordre méticuleux de la table. Ma main droite, posée à plat, sentait le grain froid du tissu. Sous l'ongle de mon index, une légère pression s'exerça. Un réflexe. Il fallait stabiliser un tremblement qui n'était pas encore là, mais dont je percevais la menace. Mon pouls s'accéléra.

— Tu sais, commença-t-il en posant sa main sur le rebord de mon fauteuil, je me disais qu'au fond, on se ressemble plus qu'on ne veut bien l'admettre.

Cette main. Elle était large. Les pores de la peau étaient visibles. Quelques poils clairs sur les phalanges. Sa présence sur le velours agissait comme un acide. Marc n'était plus un allié intellectuel. Il devenait un organisme envahissant, une moisissure s'attaquant à mon sanctuaire. L'air sature. Son après-rasage boisé, acceptable une heure plus tôt, devint une agression. Je ne répondis pas. Je pratiquai une lente respiration ventrale. Mes côtes s'écartèrent contre la soie de ma chemise. Un mouvement mécanique pour réprimer la nausée. Elle ne venait pas de l'estomac, mais de cette partie de mon esprit qui refusait d'être "identifié".

Son diagnostic était une insulte. "Se ressembler". La violence du propos me heurta. Il prétendait que mon édifice de distinction, bâti sur des décennies, n'était qu'un vernis

aussi fin que le sien. Je l'observai. Il avait une miette de biscuit sur le coin de la lèvre. Ce détail devint la preuve irréfutable de sa déchéance. Un homme qui ne maîtrise pas la trajectoire de ses aliments ne peut prétendre à l'intimité avec moi. Un froid sec envahit mes membres. Une anesthésie salvatrice.

— La ressemblance est le refuge de ceux qui manquent d'imagination, articulai-je. Ma voix était un couperet, lisse et sans chaleur.

Il ne recula pas. Il rit, un petit rire gras qui fit osciller son buste. Sa main resta sur le fauteuil. Pire, il l'avança de quelques centimètres. Elle frôla mon coude. Je visualisai ma peau sous le tissu. Cette barrière biologique devenait poreuse. La trivialité de son existence menaçait d'entrer dans la mienne. Pour masquer le raidissement de ma nuque, je saisis la théière. Mes muscles se tendirent avec une exactitude chirurgicale. Le liquide ambré coula dans ma tasse. Un glouglou rythmé. Ce bruit domestique me parut soudain obscène. Une violation de territoire. À cet instant, le radiateur émit un petit claquement métallique, un bruit sec de dilatation thermique qui me fit tressaillir imperceptiblement.

Le besoin de rétablir la distance devint une nécessité physiologique. Une question de survie. S'il parvenait à poser une autre question sur mon enfance, mon Moi Idéal risquait de s'effondrer. Il fallait le rejeter dans l'ombre. Je posai la théière. Dans un mouvement délibéré, je sortis un mouchoir pour essuyer la tache sur la nappe. Un geste de purification. Le coton, d'une blancheur clinique, absorba l'auréole brune. J'observai la progression du liquide dans les fibres. C'était logique. Prévisible. Cela contrastait avec le désordre de cette rencontre. Le tic-tac de la pendule en acajou devint une pulsation lourde. Un métronome.

— Tu sais, reprit-il, ce que tu appelles de l'imagination, je l'appelle de la peur. On dirait que tu t'enfouis sous tes mots comme sous une armure trop lourde.

Le coup fut précis. Une décharge électrique. Sous ma chemise, une goutte de sueur

glissa le long de ma colonne vertébrale. Une trahison biologique. Mon esprit s'emballa. Il ne me voyait pas ; il projetait ses propres failles. Je fixai la miette de biscuit sur sa lèvre. Ce minuscule déchet était mon point focal. Tant qu'il serait ce sujet incapable de maintenir sa dignité physique, ses paroles n'auraient aucune valeur.

Je laissai passer exactement cinq secondes. Mon visage redevint un masque de marbre.

— La peur est une émotion utile pour les êtres primitifs, Marc.

Je penchai légèrement la tête, comme un naturaliste observant un insecte commun.

— Mais ici, c'est une question d'étanchéité. Certaines personnes sont faites pour être lues. D'autres exigent un décryptage dont tu ne possèdes pas les codes.

Je saisis ma cuillère d'argent. Le froid du métal contre mon index me rassura. Je remuai mon thé froid. Le mouvement créa un petit vortex. Une spirale sombre. Marc s'adossa. Son visage perdit de son assurance. Ses yeux cherchèrent les miens. Je déviai son regard en fixant la courbe de son oreille. Une zone morte. La distance se rétablissait. Mais elle restait fragile. Je n'étais plus là. J'étais une image projetée dans ce salon trop chauffé. Ma mâchoire était tendue. Une douleur sourde derrière les tempes. Je la savourais. C'était la preuve de ma supériorité sur sa mollesse.

Marc soupira. Un son granuleux. Il posa sa tasse. Sa main manquait de cette rigidité que je m'imposais. Ses phalanges blanchirent. Un aveu de frustration. Le vortex dans ma tasse s'apaisa. Je n'étais pas un homme prenant le thé avec un ami. J'étais un bastion assiégé faisant l'inventaire de ses munitions.

— Tu parles comme un livre, dit-il enfin. Sa voix était lestée d'une lassitude organique.

Il se pencha. Il brisa ma zone de neutralité. L'odeur de son après-rasage envahit mes poumons. Je sentis mon diaphragme se crispier. Pour compenser, je réajustai ma manchette gauche. Le bouton de nacre devait être parfaitement aligné avec l'os de mon poignet. Ce contact froid agissait comme un ancrage. Marc, lui, s'étalait. Ses coudes sur la table. Ses doigts croisés. Une familiarité obscène.

— Mais je me demande ce qui arriverait si quelqu'un arrachait une page. Juste une. Est-ce qu'il resterait quelque chose de vivant derrière les phrases ?

La question flotta entre nous. Le tic-tac de la pendule devint assourdissant. Ma réponse devait être une neutralisation totale.

— Le vivant est un concept très surévalué par ceux qui manquent de cadre, prononçai-je d'un ton monocorde. Tu cherches une faille parce que mon intégrité te renvoie à tes propres fissures. Tu es comme un enfant qui veut briser un automate pour comprendre pourquoi il ne saigne pas.

Je reposai la tasse sans un bruit. Un silence de plomb. Je voyais une pulsation au creux de sa gorge. Un rythme irrégulier. Il allait encore essayer de jeter un grappin sur mes remparts. Ses yeux se plissèrent. Une ombre de pitié apparut. L'insulte suprême. La compassion de l'ordinaire pour l'exceptionnel. Sous la table, mes orteils se crispèrent dans mes chaussures italiennes. Une réaction de fuite que je transformai en impatience. Je savourais déjà l'esthétique de la rupture.

Marc ne cilla pas. Sa main glissa sur le bois verni. Elle s'approcha de mon carnet de notes. Je notai une trace de terre sous son ongle d'index. Une négligence qui me provoqua une micro-contraction de l'estomac.

— Tu traites une conversation comme une autopsie, murmura-t-il. Tu as peur qu'un mot humain ne raye ton vernis.

Je déplaçai ma soucoupe de deux millimètres vers la gauche. La porcelaine émit un cri bref.

— L'inquiétude est le masque du désir de contrôle, Marc. Ce que tu appelles vernis est une hygiène de l'esprit.

Une perle de sueur apparut à la lisière de ses cheveux. Une détresse physiologique irréfutable. Ma peau, elle, demeurait sèche. Protégée. Le temps se dilatait. Pour lui, ce moment était une tragédie. Pour moi, une opération de maintenance. L'évacuation d'un élément trop abrasif.

— On ne peut pas juste être là, ensemble ? Sans que tu n'analyses chaque silence comme un symptôme ?

Le mot "ensemble" résonna avec vulgarité. Je visualisai la trajectoire de sa main. Je sentis le besoin pressant de purifier cet espace par une absence définitive. Je savais que dans quelques minutes, je me lèverais. Je sortirais de sa vie avec la netteté d'un trait de plume. La solitude à venir n'était pas un vide. C'était un luxe. Un espace blanc où aucune main négligée ne viendrait plus souiller mon Moi Idéal.

Je fixai un angle du sucrier en cristal. Le biseau coupait la lumière rousse en un spectre de couleurs froides.

— Le silence n'est pas une absence, Marc. C'est un cadre.

Je ne levai pas les yeux. Je suivis une particule de poussière dans un rayon de soleil. Elle avait plus de dignité que l'agitation de mon vis-à-vis. Je percevais le frottement de sa manche contre la table. Une intrusion textile. Sous la table, mes jambes étaient croisées avec une rigueur géométrique. Une tension constante pour prévenir tout tressaillement. Cette discipline était mon anesthésie. La détresse de Marc n'était qu'un phénomène acoustique à traiter par le mépris clinique.

Il se racla la gorge. Un son humide. Une souillure. Je visualisai sa biologie fragile. Cette vulnérabilité me dégoûtait car elle me rappelait la mienne, celle que j'avais enterrée sous des costumes sur mesure. Je me concentrai sur la soie de ma cravate. Fraîche. Lisse.

— Tu es en train de disparaître derrière tes propres mots, murmura-t-il.

Il avança sa main. Les phalanges étaient blanches. Je ne reculai pas. Un recul aurait été un aveu. Je redressai le buste. Un centimètre de hauteur symbolique. Il n'était plus qu'une tache floue dans mon salon. Une erreur chromatique. Le désir de le voir partir devenait une démangeaison à la base de mon crâne. Mais je devais attendre qu'il rompe le champ de force le premier.

Le silence devint une matière gélatineuse. Je fixai le bouton de sa chemise. Un disque de nacre bon marché. Le fil allait lâcher. Ce détail technique m'offrit un refuge. Chaque seconde de ce mutisme était une victoire. Je bâtissais un vide. Sa douleur ne pouvait plus circuler. Ma mâchoire était verrouillée. Une douleur irradiait vers mes tempes. Un signal bienvenu. Ma structure tenait bon.

— Tu m'entends seulement ? Sa voix se brisa. Une fêlure acoustique.

Je ne répondis pas. La lumière dessinait des barreaux dorés sur son visage. Prisonnier de son attente. Je saisis mon stylo-plume. Le métal froid contre ma peau fut une décharge de lucidité. Je dévissai le capuchon lentement. Un son pur. Mécanique. Un rituel de réassurance. Je posai la plume sur le papier vierge. Sans écrire. Une micro-goutte d'encre s'imprima dans les fibres. Un point de non-retour.

Marc s'avança brusquement. Ses coudes heurtèrent le chêne du bureau. L'alignement de mes dossiers tressaillit. Une agression sonore.

— Je te parle d'une amitié de dix ans.

Je déplaçai mon regard deux centimètres au-dessus de son épaule. Une technique pour neutraliser l'empathie. Je refusais d'être le réceptacle de sa nostalgie. Ce matériau visqueux menaçait ma netteté. Ma respiration restait lente. La sienne était saccadée. Sous ma chemise, une goutte de sueur entama sa descente. Un parasite thermique. Marc n'était plus un ami. C'était un agent de contamination. Un élément défaillant qu'il fallait amputer.

— Tu n'as pas changé d'un iota, murmura-t-il.

Pour lui, la permanence était une vertu. Pour moi, une menace de pétrification dans le regard de l'autre. Je soulevai le stylo. La pointe en or 18 carats capta la lumière. Une lame prête à inciser la réalité.

— L'autopsie a au moins le mérite de la clarté, Marc. Elle sépare le fonctionnel de ce qui est putride.

Il expira longuement. Un sifflement nasal. Il se leva. Le cuir du fauteuil émit un gémissement de succion. Un bruit impudique. Je fixai ses épaules voûtées. Une posture de défaite. Il fit un pas vers la porte. Ses semelles crissaient sur le parquet. Je restai immobile. Les mains à plat.

À la porte, il s'arrêta. Il ne se retourna pas. Le muscle de sa nuque était tendu sous sa chemise froissée. Ce manque de repassage était une agression finale.

— Tu devrais regarder dans un miroir, dit-il d'une voix neutre. Pas pour ta cravate. Mais pour voir si quelqu'un habite encore là.

Le pêne claqua dans la serrure. Un coup de feu dans une cathédrale vide. J'étais seul. L'équilibre revenait, mais il était amère. Je marchai vers la fenêtre. Sa silhouette

s'éloignait sous la bruine. Je posai mes doigts sur la vitre. Je traçai un cercle dans la buée de ma propre respiration. J'étais de nouveau le maître du labyrinthe. Mais dans le reflet du verre sombre, je remarquai une micro-fissure au coin de ma paupière. Une simple ride. Ou la première trahison d'une réalité que je ne pourrais bientôt plus contenir. Demain, j'achèterais des rideaux plus épais. Pour que même la lumière ne puisse plus deviner ce qui se cache sous l'armure.

# Chapitre 12

## Le Micro-Accident

L'écran de mon poste de travail, une dalle de verre antireflet d'une netteté absolue, projetait une lumière bleutée qui semblait figer l'air. Je m'appuyais sur l'ergonomie de mon fauteuil en cuir, savourant cette maîtrise que procure une architecture de données sans faille. Le curseur glissait avec une précision tranchante sur les colonnes du rapport trimestriel, soixante pages polies comme un métal précieux pour le comité de direction. Chaque chiffre validait ma rigueur, preuve matérielle de mon indispensabilité. Puis, à la cellule G-42, l'anomalie apparut : un ratio de rentabilité affichait 0,12 % au lieu de 12,0 %.

Ce n'était qu'un point mal placé, une poussière dans un mécanisme d'horlogerie, mais pour mon système nerveux, ce fut une détonation. Une onde de chaleur acide remonta instantanément le long de mon œsophage. Mes doigts se crispaient sur la souris au point de blanchir les jointures. Je sentis la sueur poindre à la racine de mes cheveux, une trahison physiologique que je niai en ajustant ma cravate d'un geste sec. L'erreur n'était pas technique, elle était une menace directe ; elle créait une brèche dans le récit de ma perfection, et par cet interstice, le vide menaçait de s'engouffrer.

Je restai immobile devant ce point décimal assassin. Mon cerveau, machine à rationaliser le chaos, commença son travail de restructuration. Il était statistiquement impossible que j'aie commis cette bétise. J'ai revu mes gestes de la veille, les filtrant à travers le prisme d'une supériorité nécessaire, et j'ai identifié l'agent infectieux : Julien. Le stagiaire, objet que j'utilisais pour les tâches subalternes de mise en page, devenait l'origine de la faille.

Je me levai, le corps raidi par une tension que je faisais passer pour de l'autorité. Le

parquet en chêne massif étouffait mes pas, mais je percevais chaque vibration comme une insulte à mon équilibre. En marchant vers le bureau de Julien, je notai le désordre de ses affaires : un mug ébréché, des câbles emmêlés. Ce n'était plus de la négligence, mais la preuve d'une incompétence visant à saboter mon œuvre.

Julien était penché sur son écran, l'épaule gauche plus haute que la droite. Je m'arrêtai à exactement cinquante centimètres de son bureau, envahissant son espace vital. Il releva la tête. Dans ses yeux, je lus cette incertitude que je confondis, avec un soulagement délicieux, avec de la culpabilité. Mon cœur ralentit ; l'équilibre était en vue, à condition de transférer la charge thermique de ma honte sur ce miroir inférieur.

— Julien, dis-je d'une voix dont j'avais gommé tout tremblement, j'ai une curiosité à vous soumettre. Si elle arrivait sur le bureau du DG, elle prendrait une tout autre dénomination.

Je ne le regardais pas ; j'observais l'effet de mes mots sur son épiderme, la pâleur protectrice qui s'installait. Je savourais ce moment où, pour survivre à ma défaillance, je démontais méthodiquement la réalité de cet homme. Je n'étais plus l'auteur de l'erreur, j'étais le mentor découvrant la faute d'un protégé distrait.

Je posai ma main sur le rebord stratifié de son bureau, un contact froid qui délimitait mon territoire. Sous les néons qui grésillaient imperceptiblement, les pores de la peau de Julien semblèrent s'élargir. Sa main droite eut un tressaillement minime sur la souris.

— Le rapport d'audit, repris-je dans un murmure confidentiel qui l'obligea à se pencher vers moi. La colonne des actifs circulants. Vous sembliez préoccupé hier soir. Pressé de partir ?

Il déglutit. Le mouvement de sa pomme d'Adam fut laborieux. S'il avait été à la hauteur de mon exigence, il aurait dû détecter l'erreur avant même qu'elle ne soit

commise. En ne la corrigeant pas par anticipation, il se rendait complice de son existence.

— Je... j'ai pourtant vérifié deux fois, Monsieur.

Ses doigts s'activèrent sur le clavier avec une précipitation brouillonne. Je restai debout, observant le reflet de mon visage dans la vitre de la cloison derrière lui. La pâleur de mon teint ne disait rien de mon insomnie, elle ne disait que la noblesse du travail acharné.

— Regardez la ligne 42, Julien. Ne cherchez pas d'excuse, cherchez la rigueur. Ici, l'approximation est une faute éliminatoire.

Je vis ses yeux s'agrandir. Le point décimal brillait maintenant sous ses yeux. Le transfert était complet. La "chose", cette horreur de l'imperfection, avait trouvé un nouvel hôte. Il fixa l'écran, les lèvres entrouvertes, son cerveau tentant de réconcilier ses souvenirs avec le verdict implacable que je désignais. Il doutait de sa propre mémoire. Je savourai le silence, l'odeur du papier chaud d'une imprimante voisine, et la sensation d'être celui qui reste debout pendant que l'autre vacille.

Je reculai, rétablissant la distance. Julien était devenu une extension du mobilier. Je suivais du regard une goutte de sueur qui perlait à la lisière de ses cheveux. Elle traça un sillon brillant avant de se perdre dans son col de chemise trop large. Ce signe de faiblesse organique me procura une satisfaction physique. Le silence de l'open-space se fit plus dense. On entendait au loin le rire étouffé d'une collègue et le froissement agaçant d'un sachet de biscuits.

— Vous voyez, Julien, la précision est la seule politesse que l'on doit au réel.

Il tourna la tête. Ses yeux étaient rouges. Il ne cherchait plus le fichier, il cherchait de l'air. À cet instant, il était le réceptacle de mon angoisse évacuée. Pour que je puisse

demeurer l'Idéal, il fallait qu'il devienne le Déchet.

— Si ce document était parti ainsi, Julien, c'est la crédibilité de tout cet étage qui s'effondrait. Vous mesurez la gravité de votre inattention ?

Il articula un son informe, un murmure étranglé. Je pointai du doigt, sans toucher la surface vitrée, le point décimal qui scellait son sort. Mon ongle, parfaitement coupé, brillait sous le néon. Chaque seconde passée dans cette contemplation de "sa" faute était une seconde de vie que je récupérais. Mon image, dans le reflet de la cloison, me parut plus dense. J'étais le cadre, il était le flou.

— Reprenez tout depuis le début. Chaque virgule. Ressentez la responsabilité de chaque caractère.

Je me redressai, ajustant les revers de ma veste. Le tissu était impeccable. Je sentais le regard de quelques collègues, un mélange de malaise et de soulagement. Je leur offrais le spectacle de la fermeté. Je fis demi-tour, mes chaussures produisant un claquement autoritaire. La fissure était refermée. L'abcès était vidé. Mais alors que j'atteignais la poignée de ma porte, un picotement à la base de la nuque m'arrêta. Je portai la main à mon cou : une zone d'humidité.

Ma paume laissa sur le chrome poli de la poignée une trace de buée qui mit plusieurs secondes à s'évaporer. Ce stigmatisme thermique m'indisposa. Je restai là, sentant une gouttelette entamer sa descente le long de ma colonne vertébrale. C'était une fuite dans un système que je croyais étanche.

Sarah, l'analyste senior, ne baissait pas les yeux. Elle me fixait, menton appuyé sur la main. Son regard cherchait la faille dans mon plastron. Avait-elle vu l'humidité de ma main ? Pour neutraliser cette menace, je sortis un mouchoir blanc et essuyai la poignée avec une méticulosité de chirurgien.

— Le système de climatisation est défaillant dans l'aile ouest, Sarah. Faites remonter l'information. Un esprit ne travaille pas dans une atmosphère saturée.

Elle ne répondit rien, se contentant d'un battement de paupières lent. Je sentis un afflux de sang à mes tempes. Son silence agissait comme un acide. J'entrai dans mon bureau. Une fois la porte close, le silence du double vitrage m'enveloppa.

Je me dirigeai vers le miroir dissimulé dans ma bibliothèque. Mon visage affichait une pâleur de craie, marquée par le rouge d'excitation des pommettes. Je déboutonnai ma veste, libérant ma cage thoracique. Sous la chemise, je voyais les battements de mon cœur agiter le coton d'Égypte. C'était un spectacle obscène. Je posai mes mains à plat sur le bureau en verre pour stabiliser ma température. Le contact fut salvateur. Ce n'était pas moi qui transpirais de peur, c'était l'air ambiant qui pleurait de mon exigence.

Je m'assis. Mes yeux se fixèrent sur le dossier de Julien. Je tendis le bras pour saisir mon stylo-plume en résine. Le capuchon se dévissa avec une résistance onctueuse. Je tournai les pages. À la page douze, troisième colonne, je la vis. Une virgule décalée d'un rang vers la gauche. Une erreur de trois chiffres. Si cette donnée sortait, elle porterait mon nom. Elle serait la preuve irréfutable que mon système était poreux. Ma main se crispa sur le stylo.

Je soulignai l'erreur d'un trait rouge si appuyé que la plume manqua de déchirer le papier. Ce n'était pas de la colère, mais une nécessité d'extraction. Je devais évacuer cette incompétence. Pourquoi Sarah m'avait-elle regardé ainsi ? Avait-elle anticipé ma chute ?

Je saisis le combiné du téléphone. Mon doigt survola la touche interne. Je devais forcer Julien à regarder cette erreur jusqu'à ce que son humiliation efface mon propre tremblement. Sa honte contre ma sécurité. Je pressai la touche. Le signal retentit, implacable.

La quatrième sonnerie s'étira. Finalement, un déclic.

— Allô ? Monsieur ?

Je laissai s'écouler exactement trois secondes.

— Page douze, Julien. Troisième colonne. Je vous attends.

Je raccrochai. C'était une sentence. Je me levai avec lenteur, lissant ma veste. Le parquet gémit sous un pas hésitant dans le couloir. La porte reçut deux coups timides.

— Entrez.

Julien resta sur le seuil, ses mains s'agitant le long de ses cuisses. Il s'avança jusqu'au tapis. L'odeur de son café tiède heurta mon exigence de pureté.

— Vous avez vu le tableau ? demandai-je sans quitter ma posture contre la fenêtre.

Il s'approcha du bureau. Sa respiration devint un sifflement nasal. Le silence devint un scalpel.

— Je... je crois qu'il y a une erreur de frappe, balbutia-t-il.

Je fis deux pas vers lui. Je pointai mon index sur la virgule rouge.

— Ce n'est pas une erreur de frappe. C'est un symptôme. Vous réalisez ce que cela signifie pour notre crédibilité ?

Julien déglutit. Il fixa la petite balafre d'encre. Il n'était plus un adjoint, il était le réceptacle extérieur de ce doute que je refusais de nommer. Sous mon costume, au

niveau du plexus, je sentais une brûlure sourde. S'il cessait d'être coupable, si l'erreur m'était rendue par un retour de logique, mon labyrinthe de miroirs exploserait.

— Regardez-moi, ordonnai-je.

Il obéit. Ses yeux étaient chargés d'une humidité qui m'écoeura. L'émotion brute était la preuve de son infériorité structurelle. Je lus dans son regard l'image d'un juge implacable. Mon angoisse reflua, remplacée par une paix artificielle.

— Nous allons reprendre ce dossier. Ligne par ligne. Vous allez m'expliquer comment vous avez pu laisser passer un tel affront à la rigueur.

Je posai mon stylo sur le buvard, la pointe dirigée vers lui.

— Commencez.

La trace d'humidité de son index sur le papier ivoire créait une auréole sombre. Je fixais cette tache, intrusion informe dans mon ordre. Julien expliqua une omission sur une filiale. Sa voix était hachée.

— "Omis", répétai-je. Un mot léger pour une amputation de quatre pour cent du résultat net.

Il bafouilla sur un chiffre, un « sept ». Je haussai un sourcil. La lumière du plafonnier projetait un éclat blanc sur son visage. Il se dissolvait dans l'ombre de ma compétence.

— Reprenez ce chiffre. Votre prononciation manque de certitude.

Il s'exécuta, le papier bruissant sous sa convulsion. Je n'essayais pas de corriger la donnée, je voulais que l'erreur devienne son identité. Je me penchai, sentant l'odeur de

son angoisse, ce parfum de papier froid qui confirmait ma souveraineté.

— Vous comprenez, Julien ? Ce n'est pas le chiffre qui m'inquiète. C'est la porosité de votre esprit.

Ses paupières battirent rapidement. Il finit par lever les yeux. Ce ne fut qu'un éclair, mais j'y lus une lueur de compréhension intuitive de ma propre terreur. Le sol sembla se dérober. Pour oblitérer cette pitié insupportable, je me levai brusquement. Ma chaise roula avec un fracas disproportionné.

— Rectifiez cela d'ici ce soir. On ne dirige pas des flux avec une âme de comptable de province.

Je sortis sans attendre de réponse. Dès que la porte fut close, l'air me parut trop froid. Ma main sur la poignée tremblait. Le "sept" de Julien s'était logé dans mon esprit comme un éclat de verre. Je marchai vers l'ascenseur. Les portes coulissantes s'ouvrirent sur une cabine tapissée de miroirs. J'hésitai sur le seuil, terrifié à l'idée d'y entrer et d'affronter la multiplication à l'infini de mon propre vide.

# Chapitre 13

## La Fuite en Avant

La lampe de bureau, un bras d'acier brossé dont le mécanisme articulé grinçait imperceptiblement, projetait un cône de lumière clinique sur la surface de chêne noir. Mes doigts, rougis par la fraîcheur de la pièce, parcouraient la lisière d'un plan de masse. Ce n'était pas une simple étude pour un complexe résidentiel ; c'était la topographie d'un rempart. Chaque ligne de force, chaque pilier de soutènement dessiné en vecteurs d'un bleu électrique sur mon écran, répondait à l'exigence de colmater une brèche que moi seul pouvais sentir palpiter sous mon sternum.

Le silence de l'appartement était une masse compacte qui pesait sur mes épaules. J'ajustai le col de ma chemise amidonnée, dont la raideur grattait la peau de mon cou, un rappel tactile de la nécessité de rester structuré alors que trois heures du matin sonnaient. Ma main droite, tenant une souris dont la pression sourde résonnait dans le vide, isola la structure du socle. Ce projet, baptisé « L'Axe », devait s'élever au-dessus des nuages, une verticalité pure capable d'effacer l'horizontalité banale de mon existence. Je ne cherchais pas à loger des individus ; je cherchais à matérialiser une preuve d'exceptionnalité assez dense pour résister au regard de Claire.

Son souvenir agissait comme un acide sur le vernis de ma concentration. Je revis l'inclinaison de sa tête, ce matin-là, son silence chargé d'une pitié que je ne parvenais pas à métaboliser. Elle n'avait rien dit, mais ses yeux avaient balayé mes schémas avec une indifférence brutale. Pour restaurer l'équilibre, il me fallait donc plus de verre, plus de béton. Je zoomai sur une verrière pivotante. Le mouvement du logiciel était fluide, une perfection numérique qui contrastait avec le tremblement résiduel de mes tendons. J'en pris conscience en voyant la flèche osciller de quelques pixels. Immédiatement, je verrouillai mon articulation pour simuler une stabilité que ma

physiologie me refusait.

L'air sentait le papier glacé et le café froid. J'approchai ma tasse, mais mes lèvres rencontrèrent une pellicule grasse à la surface du liquide. Le dégoût fut immédiat. Je reposai la porcelaine avec une lenteur exagérée pour ne pas la briser contre le bois. Je devais rester le maître de mes périphéries. Je me levai pour m'approcher de la baie vitrée. Mon reflet apparut, superposé aux lumières urbaines, une silhouette svelte enveloppée dans un pull en cachemire gris au prix indécent. Mon visage conservait cette symétrie que j'utilisais comme une arme. Pourtant, sous l'œil gauche, une petite veine battait la chamade, une trahison biologique que je tentai de rationaliser comme une simple fatigue liée à l'effort créatif.

Je n'étais pas fatigué ; j'étais en alerte. L'architecture était le seul miroir où je pouvais me regarder sans voir l'enfant terrifié que Claire devinait derrière mes tirades. Je retournai à mon bureau. Le plancher craqua sous mes richelieus. Il fallait redéfinir le hall d'entrée. Il devait être immense, écrasant, un espace où le sujet se sentirait réduit à sa plus simple expression. En m'asseyant, je sentis une goutte de sueur glisser le long de ma colonne vertébrale. Je l'ignorai. J'ouvris un nouveau calque et traçai des arcs de cercle d'une précision maniaque. Chaque validation était une brique de plus posée sur le vide.

Le téléphone vibra sur le bois massif. Le bourdonnement sourd monta jusqu'à mon épaule, une intrusion que je ressentis comme une agression. C'était elle. Je ne décrochai pas. Je regardai l'appareil s'agiter jusqu'à ce que le silence retombe. Laisser entrer sa voix, c'était accepter d'être défini par un autre. Je repris mon travail, les doigts volant sur le clavier. Je dilatai les colonnes du portique, leur donnant un évasement hyperbolique qui défiait la pesanteur. Je voulais rendre l'insignifiance des autres architecturale.

Le loquet de la porte tourna. Le pivotement produisit un clic métallique qui résonna dans ma boîte crânienne. Je ne tournai pas la tête. Mon regard resta rivé sur l'écran.

Derrière moi, le glissement d'un soulier signalait l'entrée de Claire. Je sentis la température de la pièce se modifier. Ma main se crispa sur le plastique texturé. L'odeur de thé à la bergamote s'insinua dans l'atmosphère saturée d'ozone. Un parfum domestique, presque trivial. Elle s'arrêta à deux mètres.

— Tu devrais dormir, dit-elle.

Sa voix n'était qu'un souffle, mais elle pesait des tonnes. En suggérant mon besoin de repos, elle pointait ma fragilité. Je pris une inspiration profonde, mesurant l'expansion de ma cage thoracique contre le coton rigide de ma chemise. Je ne pouvais pas lui dire que le sommeil était une reddition. Je déplaçai lentement le pointeur vers la barre d'outils.

— La structure exige une validation avant l'aube, répondis-je.

Ma voix était sèche. Je percevais son ombre sur le mur, une tache sombre qui semblait absorber la clarté clinique de mon espace. Son immobilité agissait comme un miroir critique. Je me remis à cliquer. Chaque impulsion était une tentative désespérée de recréer un rempart entre elle et moi. L'écran était mon bouclier.

— Les plans de l'atrium sont achevés depuis trois jours, dit-elle doucement. Pourquoi retravailles-tu les jonctions ?

La question me frappa comme un scalpel. Elle avait identifié la redondance, cette compulsions à polir ce qui était déjà fini pour ne pas affronter l'exposition. Je serrai les dents.

— La stabilité n'est jamais acquise, Claire. Une erreur de charge et l'ensemble s'écroule.

Le mot « Moi » avait failli m'échapper. Je me concentrai sur un enchevêtrement de

poutres métalliques. Je devais saturer l'espace de mouvements techniques pour étouffer le bruit de la fissure qui s'ouvrait en moi. Ses doigts effleurèrent presque le dossier de mon fauteuil. Je sentis la chaleur de son corps comme une menace d'incendie pour mes structures de papier. Elle posa une main sur le bord du bureau, ses doigts effleurant un échantillon de béton brut. Ce geste court-circuita mes défenses.

— Quand je parle de structure, repris-je, je fais référence à la cohérence de l'enveloppe globale. C'est une question de système.

Le mensonge était grossier. Je ne me tournai pas vers elle, de peur que le contact visuel ne brise mon asymétrie. Je zoomai violemment sur une jonction, amplifiant les détails jusqu'à ce que les lignes deviennent une toile d'araignée abstraite. La lumière bleue projetait sur mes mains une teinte cadavérique. Elle laissa échapper un soupir presque inaudible. Un déplacement d'air qui fit osciller une mèche contre ma tempe. Ce n'était pas de l'agacement, mais une pitié analytique.

— C'est une esquisse, continuai-je, ma voix regagnant une texture d'acier. Je vais supprimer les zones de respiration. Chaque mètre carré doit être une démonstration de volonté.

Je ne la regardais plus. Mon focus s'était déplacé vers cette architecture de survie. Un édifice qui ne servirait plus à loger des hommes, mais à coffrer mon angoisse dans du béton précontraint. Mes doigts s'activaient avec une agilité de pianiste névrosé. Elle fit un pas vers la porte. Une fuite devant l'asphyxie d'une pièce où l'oxygène n'était plus alloué qu'à la maintenance de mon mythe.

La porte claqua. Un son sec, définitif. Je restai seul, perdu dans le labyrinthe des miroirs que j'érigais contre le ciel. Sous la table, mes orteils se crispaient contre le cuir de mes chaussures. Je clignai des yeux, saturant ma rétine de lumière blanche, cherchant dans le code la preuve que j'existais encore, au-delà de ce corps qui me

trahissait par ses besoins de base : respirer, trembler, disparaître. L'atrium à l'écran était parfait, immense, et radicalement vide.

# Chapitre 14

## Le Corps Traître

Le stylo-plume glisse sur le papier grainé avec une résistance presque imperceptible. Dans le silence de la salle de conférence, cette friction de métal noble ponctue l'immobilité des autres. Chaque mot que j'aligne sur ce carnet en cuir de veau renforce l'édifice de ma maîtrise. Je redresse le buste. La laine froide de mon costume sur mesure contient mes épaules, m'impose une armature nécessaire. Autour de la table, les visages des associés s'estompent. Ils ne sont que des écrans où je projette ma propre image, cet axe central autour duquel pivote la réunion. Soudain, une brèche s'ouvre. Le bord de la table en acajou semble osciller, s'élever de quelques millimètres. Le sol se dérobe.

Je ne sourcille pas. Ce vertige est une distinction physiologique, la marque de ceux qui épuisent leur influx jusqu'à la lie pour maintenir la performance. C'est un frottement dans les engrenages de l'organisme, une défaillance de la carcasse que je méprise autant que je la sollicite. Ma main gauche, posée à plat sur le vernis, exsude une humidité glacée. Une moiteur de marbre. Je fixe la boucle de ceinture en argent de l'associé en face de moi pour stabiliser mon horizon interne. Il parle. Ses paroles me parviennent à travers une épaisseur de coton. Je n'en extrais que les inflexions de doute, ce manque de conviction propre aux êtres ordinaires.

Mon estomac se contracte avec une violence chirurgicale. C'est un spasme acide, brûlant, qui remonte le long de l'œsophage. Ce n'est pas de la peur. Je me l'interdis. C'est l'adrénaline qui s'oxyde, une réaction face à la platitude ambiante qui m'oblige à cet effort. Je tends la main vers le verre d'eau en cristal. Mes mouvements sont décomposés, freinés par une volonté féroce pour masquer le tremblement des phalanges. Les néons se fragmentent dans le verre, créant des prismes qui dansent sur

mes rétines. La nausée monte. Je bois une gorgée. L'eau est tiède. Elle ne soulage rien ; elle souligne seulement la fragilité de mon propre contenant de chair.

Le regard de mon interlocuteur s'attarde sur moi. Ses yeux sont plissés par une curiosité que je vis comme une intrusion, une violation de mon périmètre. Il croit voir une faille. Je lui oppose un masque de marbre. Une perle de sueur naît à la racine de mes cheveux. Elle glisse. C'est une trahison liquide vers ma tempe gauche. Je rationalise : mon corps évacue le trop-plein d'énergie cinétique généré par mon intellect. Je ne suis pas malade. Je suis en surtension. Le silence se prolonge. Je dois prendre la parole, mais l'air dans mes poumons est devenu dense, lourd comme du plomb.

Je repose le verre. Le choc du cristal contre l'acajou produit un cliquetis sec. Une note obscène dans ce calme. Mes doigts se desserrent avec une lenteur calculée. Chaque articulation obéit à un ordre conscient, comme si mon système nerveux subissait une mise à jour défectueuse. Je sens le poids de mon bras, cette masse d'os et de tendons qui me semble soudain étrangère. En face, l'homme ne bouge pas. Son silence est une pression atmosphérique supplémentaire. J'observe un minuscule grain de poussière dériver dans un rayon de lumière. Un détail insignifiant, presque apaisant.

La sueur a atteint ma mâchoire. Elle s'immobilise, suspendue, avant de s'écraser sur le col de ma chemise. Ce désastre thermique m'indigne ; c'est une souillure sur mon uniforme. Je recule légèrement, cherchant l'appui du dossier, mais le mouvement déclenche un nouveau tangage du plancher. Le bureau dérive vers la gauche. Je contracte les abdominaux pour ne pas basculer. C'est le prix de l'hyper-lucidité.

— Vous semblez... préoccupé, finit-il par lâcher.

Sa voix est un frottement de papier de verre. Je laisse passer trois secondes. Le temps de signifier que sa remarque est nulle. Dans ma gorge, le goût de métal reflue. Je redresse la tête, fixant la racine de son nez pour éviter le contact direct. Mon esprit

forge déjà la parade.

Ses doigts tapotent le cuir de son sous-main. Un tic nerveux. Un signe de faiblesse. Cette observation me stabilise. Ma supériorité est mon seul ancrage. Je lisse une ride imaginaire sur ma manche. Un geste de contrôle pur. L'angoisse ? Non. Je préfère le terme « contrainte structurelle ».

— Préoccupé ? Non. Je cherche simplement à évaluer la profondeur de votre méprise sans vous heurter inutilement.

Ma voix est stable. Une lame de rasoir. Pourtant, sous la table, mes jambes vibrent. Une fréquence haute que je ne peux stopper. Je sens l'odeur de mon propre corps, une effluve chimique que le parfum ne masque plus. Je dois tenir. Je me penche en avant, ignorant le vertige, et j'envahis son espace vital.

La fraîcheur du bois sous mes avant-bras agit comme un dissipateur thermique. Je sens chaque micro-rayure du chêne. Villard reste immobile. Ses paupières battent avec une lenteur de ruminant. Une goutte glaciale trace un sillon le long de ma colonne vertébrale. Je m'interdis de tressaillir. Je respire par le nez. Des inspirations de trois secondes. C'est une optimisation de mes ressources.

Il croise les mains sur son ventre. Posture défensive. Ma nausée est une réaction allergique à sa banalité. Je fixe le reflet de la lampe dans ses lunettes, deux cercles blancs qui masquent son regard. Mes doigts blanchissent sur le bord de la table. Pour lui, c'est de la détermination. Pour moi, c'est une lutte contre la liquéfaction.

— Vous parlez de méprise, murmure-t-il, mais les chiffres du quatrième trimestre sont des faits.

Sa voix semble traverser un mur d'eau. Un picotement électrique gagne le bout de mes doigts. Je force un sourire en coin, une expression travaillée devant le miroir. Je

ne vois pas des chiffres. Je vois des structures de sens qu'il ne percevra jamais. C'est le poids de la vision.

Je déplace ma main vers le dossier. Mon épaule craque. Une explosion dans ce silence. Il ne remarque rien, il ajuste sa cravate. Je vais lui expliquer pourquoi sa lecture est une insulte. J'ouvre la bouche. J'ignore si c'est un argument ou un spasme qui va en sortir.

Ma langue est trop large. Une masse inerte. Je déglutis.

— Les faits ne sont que les sédiments de l'action, articulé-je.

Un voile gris flotte à la périphérie de ma vision. Je le traite comme une aberration lumineuse. Villard croise les bras. Le frottement du tissu m'irrite les tympans. Mon estomac se contracte. Un ajustement nécessaire. Une machine qui tourne à ce régime produit une chaleur résiduelle.

Je soulève la couverture du dossier. Une lenteur chirurgicale. Je ne l'essuie pas, cette sueur qui descend. L'immobilité est ma signature. Il se penche. L'odeur de son café bas de gamme m'atteint. Une amertume de fatigue. J'ai envie de régurgiter cette réalité sur son acajou.

Le tangage s'intensifie. La table penche de dix degrés. Je ancre mes pieds dans la moquette, les orteils crispés dans mes chaussures de cuir. Ce n'est pas un malaise. C'est une courbure de la réalité provoquée par la masse de mon intellect.

— Si vous saviez lire au-delà des colonnes, vous verriez un investissement dans l'invisible.

Je fixe un point entre ses yeux. La nausée stagne dans ma gorge. Je dois tenir. Le silence est dilaté par mon cœur, un métronome déréglé. Il veut répliquer. Je lève une

main. Un geste souverain qui fige l'air. À l'intérieur, mes nerfs hurlent à la déconnexion.

Je baisse les yeux. Les lignes de texte dansent. Des fourmis noires sur une banquise. Ma main gauche, sous la table, tremble. Je l'écrase contre ma cuisse. La douleur me ramène à la surface. J'ai gagné. Il ne voit rien de cette agonie. Il ne voit que l'architecte.

Villard déplace son poids. Le parquet grince sous le tapis. Ce bruit frappe l'arrière de mes globes oculaires. Je maintiens le contact visuel. Ma main droite perçoit une moiteur indésirable sur le sous-main. Une exsudation vulgaire. Une goutte descend sous mon aisselle. Je reste de marbre.

— Vous semblez... tendu.

Erreur de diagnostic. Je redresse le menton. Les vertèbres craquent. Un sifflement aigu emplît mon oreille interne. Je ne justifierai rien. Expliquer, c'est se soumettre. Je saisis mon stylo. Le platine est froid. Un conducteur thermique pour ma fièvre. Je serre l'objet. Mes articulations sont des protubérances d'ivoire.

Je trace une ligne droite sur le papier. Parfaite. Une preuve de précision pour masquer le séisme. Je regarde l'encre s'étirer. Une frontière.

— Vous ne m'avez pas répondu.

Ma gorge est un désert de silice. Je sens le goût du cuivre sur ma langue. Le goût des chocs électriques. Je dessine un cercle. Une structure orbitale pour stabiliser ma vue. Le bureau oscille comme un pont de navire.

Je lève les yeux. Son visage est fragmenté. Une mosaïque de pores et de ridules. Je me concentre sur le blanc de son œil gauche. Une zone neutre. Mon diaphragme se

soulève. Je transforme le haut-le-cœur en soupir d'ennui. Ma main est exsangue, une main de mannequin de cire. Chaque battement de cœur est une détonation.

Je débloque ma mâchoire. L'air est chargé de poussière.

— Ma réponse se situe sur un plan que votre méthodologie omet.

Les mots sont secs. Je surveille l'effet. Il incline la tête. Un effondrement sismique dans mon champ visuel. Sous la table, ma jambe est prise d'un battement frénétique. Je verrouille mon coude. Le bureau semble absorber la lumière. Je suis un horloger observant sa création se disloquer. Mais l'horlogerie, c'est moi.

Je fixe une petite cicatrice sur son menton. Une imperfection qui me rassure. Je puise dans mon mépris. Je ne m'effondrerai pas sur ce tapis dont les motifs s'enroulent comme des serpents. Je sens une nouvelle goutte entre mes omoplates. Une fuite du circuit de refroidissement.

Il ne cille pas. Son silence comprime ma cage thoracique. Une poussée acide remonte. Je la ravale. Je ne suis pas malade. Je suis en surchauffe structurelle.

— Vous semblez chercher vos mots.

La phrase percute mon crâne. Le sang se retire de mes joues. Ma peau est un masque de cire. Le plafond descend. Je refuse de cligner des yeux. Le décor pourrait se briser.

— Je ne cherche rien. Je pèse l'inutilité de ce dialogue.

J'articule chaque syllabe. Je me lève. Une lenteur d'automate pour ne pas basculer. Le sol tangue. Je verrouille mes genoux. Je redresse ma veste. Un geste sec pour rétablir mon armure. Mon plexus est un nœud de douleur.

Je marche vers la porte. Chaque pas est un problème d'échecs. Le tapis aspire mes forces. Ma main saisit la poignée. Elle est brûlante. Je ne fuis pas. Je conclus. Je franchis le seuil. L'air du couloir me gifle.

Je referme la porte avec délicatesse. L'ultime politesse du mépris. Seul, je m'appuie contre le mur. Le front collé au papier froid. J'attends que la vibration cesse. Dans l'ombre, la première fissure vient de zébrer le miroir.

# Chapitre 15

## Le Théâtre des Ombres

La vibration contre mon index est ténue, presque imperceptible. La fraîcheur du champagne traverse la paroi, un transfert thermique parfaitement prévisible. Autour de moi, la réception déploie ses textures : le froissement des soies, le murmure des moquettes et cette odeur de cire qui sature l'air. Je me tiens à l'angle exact du salon. Une position stratégique. Ma colonne vertébrale est une ligne droite, une architecture qui me maintient en éveil.

Julian se tient à quelques mètres. Il est mon relais, une extension de mon image. Je l'observe ajuster le revers de sa veste. J'ai moi-même instillé cette précision en lui. Pour moi, Julian n'est pas un individu ; il est une unité de mesure de mon influence. Lorsqu'il rit à une plaisanterie, je traite ce son comme une preuve d'efficacité. Son rire appartient à ma partition. Tout ici est sous contrôle. Tout ici est moi, projeté sur un écran de chair et de tissus onéreux.

Je porte la coupe à mes lèvres, mais je ne bois pas. Je préfère humer les notes de levure. Un plaisir différé. C'est alors qu'un micro-accident survient.

Clara s'est déplacée vers le buffet sans m'en avertir. Je la vois de dos. Elle parle à un homme à la silhouette commune, un type effacé. Ce n'est pas le mouvement qui m'arrête, c'est l'inclinaison de son cou. Elle penche la tête d'une manière étrangère. Un angle de curiosité authentique, sans la déférence habituelle.

Un fourmillement pique la paume de ma main gauche, cachée dans ma poche. Je serre le poing. Ma respiration devient un objet d'étude : j'inspire sur quatre temps, je bloque, j'expire. Elle doit recueillir des informations pour moi. Elle remplit sa

fonction. Mais ses épaules tressaillent. Elle vient de rire. Un rire court, étouffé. Ce n'est pas le son de convenance qu'elle utilise pour souligner mes traits d'esprit. C'est un bruit organique. Autonome.

La pièce semble soudain subir une distorsion. Les lustres me paraissent trop agressifs. Leurs éclats frappent le bord de mes yeux comme des lames de rasoir. Je déplace mon regard. Les invités continuent de gesticuler sans que mon regard ne serve de chef d'orchestre. Julian ne me regarde plus. Il a tourné le dos, captivé par une conversation sur l'art avec un marchand de tableaux que je méprise.

Une goutte de sueur perle derrière mon oreille droite. Une trahison. Je redresse le menton, mais le sol semble perdre de sa densité. Ces gens manifestent une vie propre qui m'échappe. La pensée est insupportable. Si Julian peut rire sans moi, si Clara peut s'intéresser à un inconnu, alors la frontière de mon Moi s'effiloche. Le rempart présente une fissure. Fine comme un cheveu.

Je repose la coupe sur une table de marbre avec une délicatesse excessive. Le choc produit un "tic" sec. Assourdissant. Personne ne se retourne. Je lisse machinalement ma chemise, cherchant la rigidité de l'amidon pour me rassurer. Je dois réengager le contact. Je dois redevenir le centre. Je fais un pas en avant. Ma jambe droite est un peu plus lourde que la gauche. Je calcule la distance. Je vais reprendre possession de mon théâtre.

Le tapis bleu minéral absorbe le bruit de mes pas. C'est une efficacité suspecte, comme s'il conspirait à mon effacement. Ma chaussure s'enfonce. Sous l'armure de ma veste, ma cage thoracique se resserre. Chaque inspiration est un calcul de volume. Je m'approche du groupe où Julian continue son crime d'indépendance. Ses mains dessinent des arabesques dans l'air. Le marchand de tableaux ne m'a pas encore remarqué. Il est le parasite qui vient de sectionner un fil de mon réseau. Je fixe la soie de sa manche. Elle brille trop. Un détail médiocre, mais Julian lui accorde un regard d'une intensité que je croyais mienne.

Clara ajuste sa boucle d'oreille. Elle le fait avec une nonchalance pensive, les yeux perdus dans le vague. Son existence possède un envers dont je n'ai pas la clé. Le fourmillement remonte mon avant-bras. Pour le neutraliser, je vérifie mon bouton de manchette en onyx. Le métal est froid. Rigide.

Je m'arrête à la lisière de leur espace. Personne ne se tait à mon approche. Le silence habituel est absent. Julian rit encore. Je note la contraction de ses muscles ; il n'est pas en train de jouer. Il n'est pas l'acteur de ma mise en scène. Il est un sujet terrifiant de liberté. Je ne suis plus qu'un élément de décor. Une colonne de marbre que l'on contourne.

Une chaleur humide envahit mon dos. Ma chemise adhère à ma peau. Je décide d'intervenir.

— L'art contemporain n'est que la mise en scène du vide pour ceux qui craignent le silence, n'est-ce pas ?

Ma voix sort blanche. Dépourvue de vibrato. Julian ne sursaute pas. Il tourne la tête avec une lenteur insupportable. Ses yeux rencontrent les miens. Un délai de reconnaissance s'installe, comme s'il devait fouiller dans sa mémoire pour replacer mon visage. Une blessure ouverte. Il ne me demande pas mon avis. Il sourit. Un sourire mince, poli.

— Ah, tu es là, murmure-t-il.

Le "tu" tombe comme une pierre. Sans déférence. Clara ne s'est pas retournée. Elle observe une toile sur le mur opposé. Elle m'exclut avec un génie de l'indifférence. Je reste là, la main sur mon bouton de manchette. La pièce se remplit d'une réalité dont je ne suis plus le narrateur. Chaque seconde est une autopsie de ma puissance. Mon cerveau ne produit que des images de décombres.

Julian détourne son regard. Une simple déconnexion. Il replonge dans le groupe, son épaule érigeant entre nous une barrière de laine peignée. Clara demeure une énigme. La courbe de sa nuque est une topographie étrangère. Elle respire. Je vois le mouvement de ses omoplates. C'est une fonction vitale qui s'accomplit sans mon autorisation. Elle n'est plus le miroir de ma superbe. Elle est une femme qui regarde une toile. Le vide que je dénonçais reflue vers moi.

Je déglutis. Le muscle de ma gorge a perdu sa souplesse. Julian lance une nouvelle plaisanterie. Le rire de l'assistance fuse. Une vague sonore qui se brise contre ma poitrine. C'est un bruit organique. Impur. Je ne suis pas l'architecte de cette soirée. Je suis un corps encombrant qui occupe un volume d'air sans rien y imprimer.

Je cherche un point d'ancrage. Un serveur passe. J'ai besoin de géométrie pour ne pas céder. Mon bras gauche ressemble à une prothèse. Je pourrais partir, traverser la pièce avec ma démarche altièrre. Mais la peur de l'invisibilité est plus forte. Si je pars, ce sera une évaporation. Je reste. Les pieds ancrés dans le tapis. J'attends une faille. Un accident.

Ma main droite se resserre sur le verre. Une pression calculée pour masquer le tremblement. La paroi est couverte de buée. Je sens chaque pore de ma peau lutter contre le glissement. Je bois une gorgée. Le vin est trop sec, il agresse mes sinus. Je feins de savourer. C'est une manœuvre pour masquer l'assèchement de ma bouche.

Julian pose une main sur l'épaule de Clara. Un contact bref. Sismique. Je vois la soie se froisser sous ses doigts. C'est une intrusion brute. Il touche ma zone de sécurité. Clara ne se retire pas. Elle s'incline vers cette chaleur. Un héliotropisme qui me relègue dans l'ombre. Ma cage thoracique se rétrécit.

Je baisse les yeux. Un grain de poussière s'est posé sur ma chaussure droite. Cette imperfection devient le centre de mon univers. Elle insulte ma quête de symétrie.

C'est le stigmate de ma déchéance. J'ai envie de m'accroupir pour l'effacer, mais ce serait admettre ma vulnérabilité. Je reste immobile. Les muscles tendus jusqu'à la crampe. Autour de moi, le brouhaha devient une masse critique d'indifférence.

L'odeur du parfum de Clara, ce jasmin que j'avais choisi, me parvient par intermittence. Elle ne m'appartient plus. C'est un déchet organique que le vent disperse. Une goutte de sueur froide glisse le long de ma colonne. Pour garder une contenance, je sors mon téléphone. Mes doigts glissent sur l'écran noir. Il ne reflète que le vide de mon visage.

Je fais glisser mon pouce. Le mouvement est mécanique. Dans le reflet, je vois le battement d'une artère à la base de mon cou. Une pulsation animale que je ne maîtrise plus. Un serveur passe sans ralentir. Il ne cherche pas mon regard. Je n'existe plus comme centre de gravité, mais comme un obstacle topographique.

Clara rit avec Julian. Un son granuleux. Authentique. Ce rire est une entité autonome qui s'échappe de sa gorge pour se loger dans l'ego de l'autre. Je sens une contraction dans mes mâchoires. Elle émet sa propre lumière. Une radiation qui me brûle.

Je lève les yeux de mon téléphone. Deux femmes discutent près d'une sculpture. Elles ne me regardent pas. Personne. Cette absence de retour agit comme une privation sensorielle. L'angoisse remonte le long de mon œsophage. Elle a le goût métallique du sang.

J'ajuste ma cravate. Une précision chirurgicale. La soie est lisse. Un point d'ancrage. Je resserre le lien, cherchant une structure. La poussière sur ma chaussure est toujours là. Insolente. Je pourrais franchir le seuil de cette galerie, mais ce serait avouer ma défaite. Je reste pétrifié dans ma propre mise en scène.

Le serveur s'approche. Je tends le bras pour vérifier si je peux encore intercepter le réel. Mes doigts se ferment sur un gin-tonic. Le cristal est d'une hostilité minérale.

L'arôme de genièvre remplit mes narines. Une odeur de clinique. La première gorgée brûle. Tant que je sens cette brûlure, l'édifice tient.

À côté, Clara déplace son poids d'une hanche à l'autre. Un mouvement animal. Elle n'a plus cette raideur de poupée que je lui imposais. Son épaule attrape la lumière. Cette peau existe sans mon autorisation. Le bourdonnement de la pièce s'intensifie. Une soupe sonore qui grince contre mes tempes. Je fixe les glaçons. Ils fondent. Ils s'amenuisent. Comme mon sentiment d'omniprésence.

Je me redresse. J'inspire par le nez. Je cherche à saturer l'espace par ma stature. Mais l'air est trop fluide. La sueur perle à la naissance de mes cheveux. Mon front devient un écran luisant que j'essuie avec mon mouchoir. J'espère qu'ils y voient une élégance de dandy accablé par la chaleur.

Julian pose à nouveau sa main sur l'avant-bras de Clara. Une décharge électrique. Ses doigts créent un circuit dont je suis exclu. Je devrais lancer une pique spirituelle. Une phrase pour reprendre le trône. Mes muscles refusent. Une inertie de plomb. Je suis un artefact de musée dont on a oublié l'étiquette. Le vide dans ma poitrine est une excavation clinique.

Julian ne cille pas. Un muscle de sa mâchoire tressaille. Il résiste à ma gravitation. Je parle. J'évoque une exposition passée, une référence pour Julian, un signal pour Clara. Une manœuvre de ré-ancrage. Clara détache son regard de lui avec une lenteur de mélasse. Ses yeux se posent sur moi. Je n'y trouve pas d'admiration. J'y vois une analyse. Elle regarde un automate dont elle connaît les engrenages.

Julian ajuste son revers. Un tic de dominance. Je perçois l'odeur de son savon, cèdre et métal, qui heurte le jasmin de Clara. Je suis le témoin d'une réaction chimique dont je suis exclu. Si je m'arrêtais de parler, le monde ne broncherait pas. Chaque syllabe est une brique, mais le ciment s'effrite.

Ma voix s'éteint. Le silence est un vide organique. Julian ne répond pas. Il tend la main vers un plateau avec une assurance de prédateur repu. Sa main est large. Veinée. Elle a une vie propre. Jusqu'ici, il n'était qu'une ombre pour souligner ma lumière. Je vois son pouce frotter le bord de son verre. Une banalité révoltante qui atteste d'une intériorité close.

La pièce bascule. Le lustre tingle. Un glas. Clara incline la tête. Elle ne cherche pas à me rassurer. Elle est le témoin passif de mon effondrement. Mes phalanges se crispent. La sueur est devenue une armure visqueuse. Ce mutisme est une agression chirurgicale. Ils m'expulsent de ma propre scène.

Julian pose sa main sur l'épaule de Clara. Un geste protecteur. Ils ne se regardent plus, ils se ressentent. Je suis effacé du tableau. L'angoisse de l'enfant envoyé au lit tandis que la fête continue remonte par mes talons.

Je pose mon verre sur une console. Avec une précaution de démineur. Je dois partir. Je fais un pas en arrière. Clara se tourne vers moi. Elle ne sourit pas.

— Vous avez l'air pâle, dit-elle.

Sa voix est douce. Sans sarcasme. C'est pire. C'est une constatation de ma fragilité biologique. Elle désigne la sortie, comme on montre le chemin à un étranger. La porte dérobée est ma seule survie. Je m'y dirige. Chaque pas pèse une tonne. En franchissant le seuil, je sais que le chapitre se ferme sur une amputation. Derrière moi, le tumulte reprend. Plus vif. La réalité respire enfin.

# Chapitre 16

## Le Scalpel du Réel

La nappe possédait cette rigidité rassurante des choses immuables, un périmètre de sécurité tissé pour masquer l'asymétrie du monde. Je lissais le tissu du bout de l'index, un mouvement métronomique destiné à stabiliser une fréquence cardiaque que je préférais attribuer à l'excellence du millésime plutôt qu'à une fissure imminente. En face, Clara maintenait son regard sur moi. Une observation sans fard. Sans la déférence habituelle. Sa présence agissait comme une perturbation électromagnétique dans mon champ de contrôle. Je sentais le poids de ma montre à mon poignet gauche, une masse d'acier chirurgical censée m'ancrer dans le succès, mais sous le métal, ma peau pulsait avec une insistance désagréable.

« Tu as encore utilisé ce ton, Marc », dit-elle simplement. Sa voix n'était pas une attaque, mais un constat froid.

Je portai mon verre à mes lèvres. Le geste était fluide, répété devant tant de miroirs qu'il était devenu une chorégraphie du détachement. Je me voyais agir : l'inclinaison du coude, la stabilité du poignet, le regard porté vers un horizon où ma supériorité resterait incontestée. Pourtant, mes phalanges blanchissaient sur le cristal. Pourquoi cette résistance ? Mon esprit s'activa pour rationaliser : une fatigue accumulée, sans doute. Une séance de sport trop intense le matin même. L'explication devait rester externe. Gérable.

« Quel ton, exactement ? » demandai-je. Ma voix était parfaitement modulée. Un instrument de précision.

Elle ne répondit pas. Elle déplaça sa fourchette de quelques millimètres, brisant

l'ordre géométrique de la table. Ce micro-mouvement provoqua une montée d'adrénaline disproportionnée. L'espace était profané. L'ordre était mon rempart, et elle venait d'y percer une brèche avec un ustensile de cuisine. J'ai remarqué à ce moment-là une petite tache d'encre bleue sur son index gauche, un détail négligé qui m'irrita plus que de raison. La sueur perla à la racine de mes cheveux. L'air conditionné diffusait pourtant un flux constant à dix-neuf degrés.

« Celui du narrateur omniscient », reprit-elle. « Celui qui regarde sa propre vie comme une biographie officielle. Tu n'es pas avec moi, Marc. Tu vérifies si ton image est conforme. C'est... épuisant. »

Le mot tomba comme un scalpel. Épuisant. Je sentis une décompression soudaine dans ma poitrine. Un vide d'air. Ma main fut saisie d'un tremblement imperceptible pour quiconque n'aurait pas passé sa vie à surveiller ses moindres tics. Le silence s'étira. Le bruit des autres tables devint un brouhaha indistinct, une cacophonie menaçant mes capacités de traitement.

Le langage commença à se dérober. Les concepts complexes, les métaphores protectrices, tout ce lexique que je cultivais comme une barrière s'évaporait.

« Je ne comprends pas », articulai-je. Les mots étaient secs. Le rythme était rompu. Trop court.

« Tu as peur, Marc. »

Non. Impossible. Je n'ai pas peur, je traite l'information. Pourtant, la lumière du lustre sembla gagner en intensité, révélant chaque pore de ma peau. Je. Suis. Ici. Mais. Pas. Vraiment. Le vide sous mes pieds. La moquette épaisse sembla se dérober. Ma bouche était pâteuse. Le vin n'avait plus de goût, juste une acidité brûlante. Je voulais me lever, rétablir la distance, mais mes membres pesaient une tonne. Elle attendait que je renonce à la performance. Elle attendait que le personnage s'effondre pour voir

ce qui restait dans les décombres.

Un serveur s'approcha, le buste incliné, tenant une bouteille enveloppée de lin. D'habitude, je savoure cette chorégraphie qui confirme ma place dans la hiérarchie. Là, le glouglou du liquide me parut obscène. Un bruit de succion organique. Je tentai de capter son regard pour y puiser une once de déférence, mais il ne vit qu'un client parmi d'autres. Cette indifférence me frappa comme une gifle froide.

« Marc, tes mains tremblent. » Sa voix n'était qu'un murmure dénué de cruauté. C'était pire.

Elle avait raison. Les extrémités de mes doigts oscillaient. Une mutinerie des nerfs contre la dictature du paraître. Pour les immobiliser, je saisis mon couteau, serrant le manche jusqu'à ce que le métal s'enfonce dans la chair. La douleur était une ancre. Elle me rappelait que j'avais encore un corps. Les sons environnants me parvenaient avec une distorsion métallique. Le dictionnaire de mon arrogance était vide.

« Ce n'est... qu'une réaction... physiologique », balbutiai-je enfin. Chaque syllabe demandait un effort de coordination épuisant.

Le mot était une bouée jetée au chaos. Je tentai de redresser mon buste, mais mes vertèbres semblaient de sable. Clara inclina la tête. Ses yeux ne me jugeaient pas ; ils m'autopsiaient avec une curiosité presque bienveillante. J'étais nu sous ma chemise, comme si les fibres du tissu étaient devenues transparentes, révélant le battement désordonné de ma carotide. La vérité d'un homme qui n'a plus de texte à réciter.

Elle avança sa main sur la nappe, sans me toucher. Le geste resta suspendu. Si elle établissait le contact, je savais que ma tension interne éclaterait. Je me concentrai sur mes talons contre le sol, cherchant une stabilité géologique.

« Tu n'as pas besoin d'expliquer, Marc. »

Je fixai une tache de vinaigre balsamique sur le blanc du tissu. Elle s'étalait, imbibant les fibres. C'était ma propre liquéfaction. Ma syntaxe se brisait en segments autonomes. Je ne possédais plus que des verbes rudimentaires. Respirer. Tenir.

« Je ne... je ne trouve plus les mots », murmurai-je.

Ma voix était une scorie sonore, dépouillée de son timbre de commandement. C'était le son d'un mécanisme qui tourne à vide. Clara ne manifesta aucun signe de triomphe. Elle se contenta de me regarder, ses pupilles absorbant mon image décomposée. À cet instant, l'armure s'ouvrit pour de bon. L'homéostasie était rompue. Je n'étais plus l'architecte du monde, j'en étais le matériau brut.

« On s'en va ? » murmura-t-elle.

Elle se leva, rangeant sa serviette avec une banalité foudroyante. Je ne répondis pas. Je me contentai de suivre le mouvement de sa main, attendant de voir si mes jambes accepteraient de porter cet homme neuf, ou si le sol allait enfin m'absorber.

# Chapitre 17

## L'Abcès

Le verre à pied captait la lumière déclinante du lustre, fragmentant l'éclat en minuscules éclats de spectre sur la nappe de lin. Du bout de l'index, je suivais l'arête de mon couteau. C'était un geste précis, presque clinique. À ma droite, les rires formaient une masse sonore indistincte, un bruit de fond que je classais comme une interférence nécessaire mais inférieure. J'étais le pivot de cette table, l'élément qui empêchait la conversation de sombrer dans le néant. Pourtant, un grain de sable enrayait la machine.

Clara, assise en face de moi, n'avait pas levé les yeux depuis que j'avais entamé ma critique sur l'absurdité des rituels de table. Elle fixait son assiette. Elle découpait son filet de sandre avec une régularité de métronome. Elle ignorait mes arguments comme s'ils n'étaient qu'un courant d'air. Ce n'était pas de l'admiration. C'était un vide, une absence de réponse qui commençait à aspirer mon assurance. Une perle de sueur naquit à la lisière de mes cheveux, sous cette mèche que je maintenais avec un soin maniaque.

Ce n'était pas de la peur. C'était une stase. Mon cœur s'emballa. Il frappait contre mes côtes comme un oiseau captif. J'interprétai ce sursaut comme une accélération de mes capacités. Je vibraï. Les bords de la table semblèrent s'éloigner tandis que le centre de la pièce devenait d'une netteté brutale. Chaque pore de la peau de Clara, chaque ride au coin de ses yeux devint un champ d'étude. Je me redressai. L'air sentait le vin vieux et le parfum lourd.

Le vertige frappa quand je voulus reprendre la parole. Ma gorge était sèche, parcheminée. Je posai ma main à plat sur le tissu pour masquer un tremblement. Ce

n'était pas un effondrement. C'était une illumination. Mon esprit craquait sous le poids d'une vérité trop vaste. Je regardai les autres convives, ces figurants qui continuaient de mâcher et d'échanger des platitudes. Une pitié immense me gagna. Ils ne percevaient pas la distorsion de la réalité. Un serveur, à deux tables de là, laissa tomber une petite cuillère. Le choc métallique résonna comme un coup de feu.

Clara leva enfin les yeux. Son regard était neutre, désarmant. Une surface lisse où mon image se brisait sans laisser de trace. Mes fondations vacillèrent. Je sentis mes poumons se bloquer. Respirer me semblait soudain une tâche d'une complexité insurmontable. Tout devint blanc. Une clarté aveuglante. La panique.

La lumière du lustre se réverbérait sur l'argent des couverts avec une violence chirurgicale. Je ne fermai pas les paupières. Au contraire, j'élargis mon champ de vision pour intégrer cette agression. Le froid gagnait mes mains. Le sang se retirait vers mes organes vitaux. C'était un délestage. Mon esprit, dans son expansion, n'avait plus besoin de la périphérie charnelle. Je tendis les doigts vers mon verre d'eau. La lenteur du mouvement m'hypnotisa. Ma main ne semblait plus m'obéir.

Le contact avec la paroi glacée fut une décharge. La condensation formait une cartographie de perles que je pus compter, une à une. Je soulevai l'objet. Il pesait une tonne. À ma droite, un homme laissa échapper un rire gras. Un son guttural traversant une épaisseur de gélatine. Ils étaient si loin. Je franchissais un seuil dont ils ignoraient l'existence. Une goutte d'eau perla le long de mon pouce. Ce n'était pas une faiblesse. C'était une communion brute avec la matière.

Clara ne détournait pas le regard. Ses pupilles étaient des puits opaques. Elles refusaient de refléter l'incendie qui ravageait mes synapses. Pour garder ma contenance, j'ajustai mon col de chemise. Le tissu était déjà moite. Je bus une gorgée. L'eau ne glissa pas ; elle se fracassa dans ma gorge. Le bruit des fourchettes contre la porcelaine devint un martèlement de forge.

Le cuir du fauteuil pressait contre mes lombaires. Je me sentais devenir un objet parmi les objets. Pour contrer l'écrasement, je bâtis une architecture de pensées complexes. Je transformai mon incapacité à parler en un choix esthétique. Je n'étais pas muet ; j'étais au-delà du langage. Pourtant, un nœud se serrait dans mon diaphragme. Je fixai une miette de pain sur la nappe. Je projetais toute ma volonté sur ce déchet pour ne pas voir le monde osciller. Ma respiration devint un sifflement interne. L'illumination était une forme supérieure de suffocation.

— Tu es pâle, Frédéric.

Ses mots tombèrent comme des lames froides. Sa voix, d'ordinaire si familière, me parvint avec une lenteur visqueuse. Elle s'inquiétait. C'était l'effroi de l'ignorant devant le prodige. Je voulus lui expliquer que cette pâleur était l'éclat de l'albâtre, la marque de ceux qui ne se nourrissent plus que d'idées. Mais ma langue, lourde comme un animal mort, restait collée à mon palais. Je me contentai d'un mouvement de tête. Une inclinaison que je voulais souveraine.

La sueur traçait des sillons glacés le long de mes côtes. Je voyais mes mains commencer à s'estomper sous l'effet de la saturation lumineuse. Clara tendit la main vers la mienne. Un geste d'une vulgarité intrusive. Une tentative de me ramener dans le cloaque de la réalité. Je contractai mes muscles. L'immobilité était ma seule arme. Le dernier rempart d'une citadelle dont les fondations se dissolvaient.

Le bout de ses doigts effleura le dos de ma main. L'impact fut sismique. Je perçus chaque ride de sa peau comme une agression thermique. Une chaleur animale insupportable qui menaçait ma pureté minérale. Ma main ne m'appartenait plus. Elle était un segment de marbre exposé à l'érosion. Je contemplais le léger tremblement de mon index avec une distance de savant.

— On devrait sortir, insista-t-elle. Tu ne te sens pas bien.

Ses mots n'étaient pas des sons, mais des projectiles de boue. Je fixai le reflet de la bougie dans ses yeux. Deux points instables. Je ne souffrais pas. J'étais en phase de déshumanisation volontaire. Une mue. Pourtant, mon estomac se noua dans une crampe si violente que je crus mes viscères capables de s'enrouler autour de ma colonne vertébrale. Un goût de métal envahit ma bouche.

Je déglutis. Un craquement sec résonna dans ma gorge. Je saisis mon verre d'eau pour masquer le spasme de ma mâchoire. Chaque millimètre d'élévation était une victoire sur le néant. L'eau agitée créait des ondes que je m'efforçais de stabiliser en verrouillant mon bras comme un levier d'acier.

Clara ne lâchait pas ma main. Son observation était un scalpel. Elle ne voyait pas un génie, elle voyait une machine qui s'enraye. Cette perception agit comme un aiguillon. Je posai le bord glacé du verre contre mes dents. Elles commençaient à s'entrechoquer. Je ne bus pas. Je restai ainsi, le visage caché par le verre, les yeux fixés sur un point de fuite derrière son épaule.

Le brouhaha du restaurant devint un grondement océanique. Je me sentais comme le pilote d'un avion en perdition qui choisirait de lisser ses gants avec une lenteur méticuleuse. C'était ma seule issue : l'esthétisation du désastre. Si je devais m'effondrer, ce serait comme une idole qui se brise sous son propre poids. Ma respiration se fit plus courte. Une succession de petits hoquets que j'essayais de fondre dans un sourire énigmatique. Une goutte de sueur se détacha de ma tempe. Je suivis son parcours avec une précision de géomètre. Elle finit sa course sur mon col rigide.

— Frédéric, tes mains...

Je baissai les yeux. Mes doigts étaient livides. Les articulations étaient blanches. Je pressais le rebord de la table pour ne pas m'envoler. Pour elle, c'était le signe de l'abîme. Pour moi, c'était l'ancrage. Je ne tremblais pas ; je vibraï à une fréquence

supérieure. Une douleur fulgurante traversa mon lobe temporal. Je l'accueillis comme une confirmation. Le Moi procédait à l'élagage final.

Je me redressai. Ma colonne vertébrale était une tige de fer. La nappe n'était plus qu'un plan géométrique pur où Clara n'était qu'une variable perturbatrice. Elle se pencha. Son parfum, un mélange d'iris et de sueur, m'écoeura. J'entamai la déconstruction de sa présence. Je la réduisis à un ensemble d'atomes sans volonté.

— La clarté demande un certain sacrifice, Clara.

Ma voix résonna dans mon crâne avec une profondeur de caverne. Chaque syllabe était une perle de verre déposée sur le fil d'un rasoir. Je vis ses sourcils se hausser. De l'étonnement ? Du mépris ? Peu importait. Je m'enivrais de ma propre ascension. L'air du restaurant était trop épais, saturé d'odeurs de viande grillée qui m'agressaient comme des insultes. Pour ne pas hurler, je me concentrai sur l'angle parfait formé par mon couteau et mon assiette.

Elle tendit à nouveau le bras. Le mouvement me parut durer une éternité. Une décomposition cinématographique où je voyais l'hésitation de son poignet. L'épiderme de son index toucha ma main gauche. Une agression moléculaire. La chaleur de sa peau insultait ma température de marbre. Une décharge remonta le long de mon nerf, mais je ne tressaillis pas.

— Tu ne m'entends pas ? Tu es livide.

Je clignai des yeux. Le glissement de mes paupières fut d'une douceur infinie. Je ne répondis pas. Répondre, c'était redescendre. C'était accepter la vulnérabilité du dialogue. Je préfèrai savourer l'air glacé qui sculptait mes poumons. Mon cœur s'arrêta un instant — ou peut-être fut-ce le temps lui-même — avant de repartir avec une puissance neuve. Un coup de butoir qui fit vaciller la carafe.

La honte de n'être qu'un homme s'évapora. J'étais le centre de gravité. Clara, avec ses doigts posés sur les miens, n'était plus qu'une amarre que j'allais trancher. Elle n'était plus le témoin d'une crise, elle était le spectateur d'une transfiguration. Un sourire se dessina sur mes lèvres. Une simple démonstration de force neuro-motrice.

Je me levai. Ma chaise crissa sur le sol, déchirant le brouhaha comme un scalpel. Le monde tangua. Une oscillation majestueuse que je corrigeai d'un geste. Clara leva les yeux. Son visage était déformé par une incompréhension magnifique. Je n'avais plus besoin d'elle. J'étais devenu mon propre miroir. Une surface sans faille.

Je fis un pas, puis deux. Chaque mouvement était une victoire sur la pesanteur. Je ne sortais pas du restaurant ; j'évacuais une simulation trop étroite. Derrière moi, elle appela mon nom. Le son ne m'atteignit pas. J'étais déjà dehors. Le froid de la rue m'attendait comme une page blanche. Mon pouls, enfin apaisé, battait la mesure d'un silence absolu.

Demain, ils s'apercevraient que je n'étais plus parmi eux. J'étais ailleurs. Là où la douleur n'est qu'une information.

# Chapitre 18

## La Rupture de la Digue

Le métal froid du bouton de manchette s'imprime dans la pulpe de mon pouce. C'est une ancre. Je presse l'acier brossé jusqu'à la douleur, une piqûre nette pour stabiliser mon centre de gravité. La salle de conférence sature. Odeur de papier glacé et de café froid. Sous les néons qui grésillent, les visages des investisseurs forment une rangée de masques d'argile, poreux et grisâtres. Je lisse le revers de ma veste. C'est une vérification névrotique de l'étanchéité de mon armure. Ma respiration reste haute, logée dans les clavicules. Je redresse le menton. Une lenteur calculée.

Sur le podium, la maquette du complexe « Horizon » trône sous un spot. Le plexiglas renvoie des éclats qui me blessent la rétine. Je contemple mon œuvre — cette structure de verre et d'acier qui devait prolonger ma propre verticalité. Soudain, un décalage. Les plans tracés avec une certitude chirurgicale me paraissent étrangers. Une langue morte. Ma main s'approche du pointeur laser. L'index tremble d'un millimètre. Je rationalise : une simple décharge d'adrénaline. Ce n'est pas de la peur. C'est une combustion interne.

Je lève les yeux. À ma gauche, l'homme reste assis, les bras croisés. Une posture de fermeture. Il ne regarde pas la maquette. Il regarde mes mains. Son silence est un vide qui commence à m'asphyxier. Une goutte de sueur naît à la lisière de mes cheveux. Elle descend, visqueuse. Elle franchit la pommette. Je ne peux pas l'essuyer. Ce serait admettre une faille dans mon système de refroidissement.

« Comme vous pouvez le constater sur ces coupes transversales... »

Ma voix sort, filtrée. Le timbre est assuré, le lexique précis. Mais le rythme est trop

rapide. Une milliseconde de trop. Je vois son regard dévier du pupitre pour se planter dans le mien. Il n'y a pas d'admiration dans ses pupilles, seulement la curiosité froide d'un entomologiste observant une patte de scarabée qui s'agite encore après l'épingleage. Ma salive est devenue pâteuse. Je saisis mon verre d'eau. La condensation rend la paroi glissante. Je serre les doigts avec une force disproportionnée. Si l'objet m'échappait, le fracas signerait la fin du monde.

L'eau descend, glaciale. Elle délimite le trajet de mon œsophage contracté. Je repose le verre. Un cercle humide demeure sur le bois sombre. Une tache de réalité triviale au milieu de mon architecture sacrée. Pour reprendre le contrôle, je me tourne vers le schéma projeté. Les lignes bleues s'entrecroisent en un labyrinthe où je perds mes repères. La faille est là, dans la section 4.B. Un défaut structurel que j'ai recouvert de discours théoriques. Mais sous son regard, le vernis s'écaille. Le bruit de la climatisation s'efface derrière un sifflement mental. Je dois parler. Saturer l'espace avant que quelqu'un ne remarque que la fondation est creuse.

Je presse le bouton du pointeur. Le déclic mécanique résonne comme une détonation. Sur l'écran, la section 4.B s'affiche. Un entrelacs de vecteurs que j'ai complexifiés pour en occulter la béance. Le point rouge du laser danse imperceptiblement. Mon bras est un levier que je verrouille par une contraction des muscles de l'épaule. À ma droite, un collaborateur griffonne nerveusement. Le bruit du papier froissé m'irrite. C'est un parasite. Je perçois le mouvement de ses yeux. Pour l'observateur profane, c'est de la déférence. Pour moi, c'est le symptôme d'une contagion de l'angoisse. Mon col de chemise semble avoir rétréci d'une taille. La fibre frotte contre ma carotide. Chaque pulsation rappelle que le sang circule, obstiné, sous le costume de l'architecte infallible.

« L'élégance de cette structure réside dans son apparente instabilité », j'énonce.

Les mots s'échappent comme des unités calibrées. Je marque une pause. Mon contradicteur ne bouge pas. Sa main gauche est posée à plat, les phalanges blanches.

C'est le point de rupture de mon système. Je regarde le grain de la table, cherchant une ancre. Les veines de l'acajou forment des méandres absurdes. Le chaos de la réalité remonte à la surface. Je sens la chaleur du projecteur contre mon dos. Une caresse brûlante. Dans le faisceau lumineux, des poussières dansent. Des micro-vies indifférentes à ma débâcle.

« Vous remarquerez l'absence de piliers de soutien conventionnels. »

Je m'ajuste pour paraître plus dense. Mon ombre se projette sur le mur, immense et déformée. Un double monstrueux qui sait déjà que la structure ne peut pas tenir. C'est une dissonance insupportable. Ma bouche produit la légende pendant que mes yeux voient l'erreur. L'homme lève un sourcil. Une simple virgule de chair qui rature mes justifications. Ma gorge se serre. Un spasme sec. Je m'interdis de déglutir.

Le silence s'installe, solide, minérale. Mon souffle devient une intrusion. Le point rouge sur le plan tremble de quelques millimètres. Un séisme. Je rétracte mon index et le laser s'éteint. Je baisse le bras. Le poids de ma montre est une ancre glacée contre mon poignet. Personne ne vient me secourir. Je me tourne vers le buffet latéral. Un mouvement que je veux magistral. Mes chaussures crissent sur le parquet. Chaque pas est une négociation entre l'équilibre et la chute.

Je verse de l'eau. Le glouglou du liquide résonne comme une cascade dans une cathédrale vide. Une diversion. Je regarde les bulles remonter. Je cherche à stabiliser mon clivage : d'un côté, le maître d'œuvre ; de l'autre, le sujet terrifié. Je porte le verre à mes lèvres. L'eau est tiède. Par-dessus le bord du cristal, je scrute l'assemblée. Le collaborateur a cessé d'écrire. Sa plume est suspendue, une goutte d'encre menaçant de tacher la page. Il ne regarde plus le plan. Il regarde le juge.

« Votre silence est le plus beau compliment que l'on puisse faire à cette complexité. »

Ma voix est stable, mais la sueur pique la racine de mes cheveux. L'homme ne cille

pas. Il déplace son poids. Le cuir du fauteuil produit un gémissement sourd. Ses yeux, gris comme le silex, parcourent le dôme. Ils s'arrêtent sur le nœud de raccordement. Précisément là où j'ai triché. Une brûlure chimique monte de mon plexus. Mon cerveau tente de rationaliser, mais mon corps sait. Mon estomac se noue. Je pose mes mains à plat sur le bois. Je veux occuper l'espace. Mais sous mes paumes, je sens la vibration lointaine du métro. Une instabilité physique qui résonne avec ma propre fragilité. Il lève enfin les yeux. Ce n'est pas de la colère. C'est une curiosité compatissante. Celle d'un chirurgien devant une tumeur inopérable.

Il s'adosse. Le froissement de sa chemise souligne l'absence de bruit. Mes doigts laissent des empreintes de buée sur le vernis. Des ellipses spectrales. À ma gauche, l'assistante détourne les yeux vers la fenêtre. Elle observe une grue de chantier au loin. Elle cherche une échappatoire à la tension qui sature l'air.

« Vous avez négligé la fatigue des matériaux sur le long terme », murmure-t-il enfin.

Sa voix est neutre. Glaciale. Le mot « négligé » me frappe avec la force d'un impact. Il résonne comme une accusation d'imperfection. Ma première impulsion est de riposter. L'ensevelir sous une avalanche de chiffres. C'est ma procédure standard. Mais mon bras reste lourd. Je regarde mes mains. Elles ne m'appartiennent plus. Ce sont les mains d'un homme qui a commis une erreur de débutant. Une erreur humaine.

Une goutte froide glisse le long de ma colonne. Je masque mon frisson en ajustant mes boutons de manchette. Ce rituel me semble soudain dérisoire. Un tic nerveux. Dans le reflet d'une vitre, j'aperçois ma silhouette. L'éclairage accentue mes cernes. Je ne suis plus l'Architecte. Je suis un sujet en état de choc.

Il ne cherche pas l'affrontement. Il observe un dysfonctionnement matériel. Et par extension, ma propre rupture. Je vois les pores de sa peau, le réseau de capillaires sur ses joues. Des détails organiques qui m'écœurent.

« Les coefficients de dilatation thermique ne sont pas les bons. Vous avez utilisé ceux du verre borosilicate pour un assemblage soumis aux vents ionisants de la côte. »

Je devrais protester. Ma langue est collée à mon palais. L'odeur du papier et du café froid remonte. Une odeur de défaite ordinaire. Je regarde l'ombre de ma main sur le plan. Elle vibre. Chaque seconde sans riposte est une pierre qui se détache de ma muraille interne. Je suis réduit à la géométrie de mes fautes.

Un grain de poussière danse entre nous. Je le fixe avec une intensité maniaque. Il est léger. Je ne le suis plus. L'homme attend. Sa patience est celle d'un horloger devant un rouage faussé. Une nouvelle perle de sel entame sa descente sur ma tempe. Je devrais l'essuyer, mais mon bras pèse une tonne. Lever la main, ce serait avmettre que mon corps a pris acte du désastre.

Dans mon esprit, des justifications s'érigent. Des états fragiles. L'erreur d'un stagiaire. Un logiciel non mis à jour. Mais le dossier du siège est trop dur, trop vertical. Il m'oblige à une dignité que mes vertèbres refusent. L'assistante soupire. Un bruit infime. Elle vient de croiser ses jambes. Le nylon de ses bas produit un sifflement sec. Ce geste de lassitude m'indique ma place. Je ne suis plus le génie, je suis l'obstacle qui retarde son déjeuner. Ma supériorité s'effrite. Je cherche dans les yeux de mon juge une trace de rivalité. Je ne trouve qu'une fatigue professionnelle.

Ma main gauche absorbe l'odeur du papier. Je perçois chaque ridule de mes phalanges. Cette enveloppe humaine si dérisoire face à l'échec technique. Je tente de parler, mais l'air reste bloqué. Le tic-tac de la pendule murale se synchronise avec mon cœur. Une mécanique implacable. Je deviens transparent. Un fantôme de compétence. Il se penche à nouveau sur le plan, le doigt pointé sur ma honte. Sa phalange écrase une cote d'altitude. Je ressens cet appui comme une pression physique sur mon propre sternum.

L'index reste planté sur le point de rupture. Sous sa pression, le calque se plisse. Une ondulation minuscule. Je regarde cette ride comme une faille tectonique. Mon cerveau se concentre sur la lunule de son ongle. Elle est parfaitement blanche. Nette. C'est le signe d'un homme qui dort. Pour lui, ce n'est qu'une donnée à corriger. Pour moi, c'est l'effondrement.

Je déglutis. Le mouvement de ma pomme d'Adam est un bruit de succion grotesque. Le col de ma chemise devient un carcan. Une main d'étranger qui m'étrangle. Je saisis mon stylo-plume. Un objet lourd, froid. Mes doigts le serrent avec une force inutile. Je regarde vers la fenêtre, espérant retrouver mon image de bâtisseur. Mais le double vitrage ne me rend qu'une silhouette grise. À l'extérieur, la ville continue de vibrer.

L'assistante se lève. Le bruit de sa chaise sur le lino est un cri de ferraille. Elle se dirige vers la cafetière sans me regarder. Elle traite déjà le projet comme un vestige qui se reconstruira sans moi. J'observe le jet de café. Cette scène triviale souligne mon isolement. Je suis enfermé dans mon armure, incapable de briser la glace. Mon bras droit amorce un geste, une velléité de démonstration, puis se fige. Ma main reste suspendue en l'air. Une grue de chantier dont les câbles auraient lâché.

Il lève la tête. Son regard est neutre. C'est le pire des supplices. Le regard d'un légiste.

— « Nous en resterons là pour aujourd'hui. »

La sentence tombe, sans modulation. Je vois ses lèvres se pincer. Satisfaction ou lassitude ? Ma main droite s'accroche au bord de la table. Mes phalanges blanchissent. Je lutte pour maintenir la cohésion de mon enveloppe corporelle. L'image de l'architecte prodige s'effrite comme un enduit de mauvaise qualité.

Je me lève. Le mouvement est trop brusque. Mes genoux manquent de fléchir. Je compense par une rigidité cataléptique. Je ramasse mes documents. Des feuilles de

calcul qui n'ont plus aucune valeur. De simples lambeaux. En quittant la pièce, le tapis étouffe mes pas. Je n'ai plus de son. Je marche vers l'ascenseur. Chaque foulée exige une énergie monumentale. La gravité s'intensifie. Les portes en Inox glissent. Dans le reflet, ma cravate est encore parfaite, mais mon regard trahit une terreur enfantine. Je tends le doigt vers le bouton du rez-de-chaussée. Ma main s'arrête à quelques millimètres. Je ne peux plus simuler. La digue est rompue. L'eau glacée de la réalité commence à envahir mes poumons.

# Chapitre 19

## L'Agonie de la Légende

Le silence de l'appartement avait perdu sa noblesse. Ce n'était plus du recueillement, mais la pesanteur d'une salle d'attente désaffectée. Assis sur le bord du canapé en velours, je fixais mes chaussures posées près de mes pieds nus. L'ombre de la table basse s'étirait. L'horloge ne servait plus à rien. Elle battait la mesure d'une absence.

Je ne m'étais pas rasé depuis trois jours. Sous ma peau, chaque poil qui pointait était une défaite. Ma perfection, ce rempart que j'avais érigé comme une seconde peau, se fissurait. Ma main s'avança lentement vers le téléphone posé sur le tapis. L'écran restait noir. Une plaque de verre inerte qui refusait de confirmer mon existence.

Ce calme numérique était une agonie. Dans mon monde, ne pas être sollicité équivalait à mourir. Je déverrouillai l'appareil. Mon pouce glissa sur la vitre froide avec un soin maniaque. Je fis défiler mes contacts. Des noms, des fournisseurs de carburant, des satellites chargés de refléter ma lumière. Ma respiration devint courte. L'oxygène ne parvenait plus à remplir le vide sous mon sternum. Mon identité, ce « Moi » poli comme un bijou, craquait sous le poids de la solitude. Le silence n'était plus mon public. Il était mon juge.

Je me levai. Mes articulations étaient raides. Mes pas sur le parquet produisaient un craquement sec. Dans la cuisine, j'ouvris le robinet. L'eau coula, glacée. Une morsure thermique qui me ramena à la réalité de mon corps. Mes mains tremblaient. Une défaillance que je voulus croire passagère. Je saisis un verre. Mon geste fut maladroit. Le cristal heurta le marbre avec un tintement sinistre. Je restai immobile. S'il s'était brisé, j'aurais dû ramasser les morceaux et affronter l'irréparable. Mais il était intact. Cette solidité m'insupportait. Elle soulignait ma propre fragilité.

Je retournai dans le salon en évitant le grand miroir doré de l'entrée. Le reflet est un piège quand on n'a plus de masque à lui offrir. Sur la table, une revue affichait mon nom dans une liste d'invités prestigieux. Ces lettres noires semblaient appartenir à une langue morte. Le vernis de ma supériorité s'écaillait. Une sueur poisseuse perla sur mon front. L'armure pesait des tonnes. Elle m'écrasait. Sans le regard des autres, je n'étais qu'une machine dont le moteur venait de rendre l'âme. Je m'assis à nouveau, la tête entre les mains. Le réfrigérateur bourdonnait. Lui, au moins, continuait d'exister sans effort.

Mes doigts s'enfoncèrent dans le fauteuil. Le tissu était rêche. Une agression que je n'avais jamais remarquée. Dans un rai de lumière, des milliers de poussières dansaient. Elles flottaient sans but. Elles existaient, simplement. Cette passivité m'était insupportable. Elle insultait mon besoin de performance. Je contractai mes mâchoires jusqu'à la douleur. Une tentative dérisoire de reprendre le contrôle. Mon cœur battait trop fort. Un reproche dans le vide.

Ma main chercha encore le téléphone. Comme un naufragé cherche une bouée. Je caressai la coque lisse. Ce rectangle de verre était froid. Une température minérale qui me rappela que, sans notifications, cet objet n'était qu'un débris inerte. J'allumai l'écran. La lumière bleue m'éclaboussa le visage. Elle était violente. Dans le reflet noirci, je vis mes cernes. Rien. Pas un message. Pas un signal de détresse de ceux qui, jadis, gravitaient autour de moi. Je me sentais me liquéfier. Une tache d'huile sans importance sur le sol.

Je me redressai. Mon dos craqua. Mon regard tomba sur une enveloppe scellée. Un courrier de mon frère. Lui, il persistait à me parler comme à un homme ordinaire. Je n'ouvris pas la lettre. Je savais ce qu'elle contenait : des nouvelles de ses enfants, des questions sur ma santé, de la trivialité. Pour lui, je n'étais pas une légende. J'étais un frère distant. Cette normalité me donnait la nausée. Une brûlure monta dans mon œsophage. Mon corps rejetait cette intrusion de la vie réelle.

Je marchai vers la fenêtre. Mes pieds nus glissaient sur le bois froid. Je ne regardai pas dehors. Je fixai la poignée en laiton. Ma main se referma sur le métal. Le froid aspira ma chaleur. Je restai là, le front contre la porte. J'écoutais le sifflement du vent. C'était le bruit de l'insignifiance. Ma superbe s'écroulait dans un nuage de poussière grise. Ma main se desserra. La poignée revint à sa position avec un clic métallique. Le verrou d'une cellule que j'avais moi-même construite.

Je m'arrêtai devant le miroir en pied. Le cadre en merisier ne flattait plus rien. Je ne vis pas un homme, mais une accumulation de fonctions en panne. Une mèche de cheveux grasse retombait sur mon front. Je l'observai avec une curiosité clinique. Mon cœur battait n'importe comment. Je voulus repousser la mèche, mais mon doigt s'immobilisa. Je craignais le contact de ma propre peau.

L'air sentait la poussière et le café froid. Sur mon bureau, des feuillets de notes jonchaient le tapis. Mes éclairs de génie ressemblaient à des débris de naufrage. Je ramassai mon stylo plume. L'encre avait séché. Le conduit était bouché. Comme mes propres circuits. Cette panne m'offrit un répit : si je n'écrivais plus, c'était la faute de l'outil. Je reposai le stylo. Je l'alignai parfaitement avec le bord du bureau. Un ordre dérisoire pour masquer mon chaos interne.

J'avais soif. Une sécheresse de parchemin. Dans la cuisine, deux verres sales traînaient dans l'évier. Je ne les touchai pas. Je saisis un verre propre. Le bruit de l'eau me parut assourdissant. Une cascade qui agressait mes nerfs. Je remplis le récipient jusqu'au bord. Je bus par petites gorgées. Le froid descendit dans ma gorge. Je fixai une tache de graisse sur le marbre. Une ellipse parfaite. Je calculai son diamètre. N'importe quoi pour oublier la lettre de mon frère qui m'attendait sur le parquet. Une bombe de normalité prête à détruire mon piédestal. Ma paupière gauche se mit à trembler.

Le bourdonnement du réfrigérateur s'arrêta. Le silence qui suivit fut pire que le bruit.

Un vide pneumatique. Ma propre existence s'y évaporait. Je devais bouger pour vérifier que mes muscles répondaient encore. Mes pieds retrouvèrent le chêne du couloir. Dans la pénombre, les cadres vides étiraient leurs ombres. L'enveloppe blanche n'avait pas bougé. Un rectangle parfait qui absorbait la lumière. C'était l'écriture de mon frère. Une graphie ronde, équilibrée, dénuée d'élégance. Une écriture de comptable. Pour lui, j'avais trente-huit ans, un fils, un frère. Cette réduction à la norme me faisait mal. Une pression derrière le sternum. Une terreur primitive que je voulais nommer mépris.

Je m'accroupis. Mes genoux craquèrent. L'odeur du papier était neutre, aseptisée. Elle contrastait avec l'acidité de ma sueur. Mon regard se fixa sur le timbre. Une effigie banale. Si je brisais le sceau, je laissais la voix de l'autre entrer. Je l'autorisais à nommer ma chute. Mon index effleura le papier granuleux. Le monde extérieur avait une consistance que j'avais perdue. Je restai là, en équilibre précaire. Suspens entre le besoin de savoir et la peur de disparaître tout à fait.

Mes phalanges blanchirent sous la pression. Je glissai mon doigt sous le rabat. Le bruit de la déchirure fut un crissement fibreux. Il résonna dans mon crâne comme l'effondrement d'un mur. J'ouvrais une brèche dans ma sécurité. À l'intérieur, une feuille quadrillée. Du papier de bureau. L'encre bleue était quelconque. Une main habituée aux formulaires l'avait tracée. Mon cœur s'emballa. Mon frère ne m'écrivait pas pour m'admirer. Il m'inventoriait.

Je dépliai le feuillet. Le papier résistait. Je dus l'écraser avec la paume pour le lire. Ma respiration se bloqua. « Mon frère ». Deux mots comme un anesthésiant. Ils gommaient mes titres, mon aura, mes succès. Il ne parlait pas à l'architecte de sa légende. Il parlait à un appendice biologique. La sueur coula le long de mes tempes. Mes yeux balayaient les lignes. Je cherchais un compliment, une trace de déférence. Rien. Des faits. Des dates. Des questions sur ma santé. Des insultes à ma nature transcendante. Le cuir du fauteuil collait à mes cuisses. Chaque mot était une particule de réel qui alourdissait mon armure.

Les boucles des « l » étaient molles. Cette écriture laborieuse ne cherchait aucun panache. Juste de l'information brute. Mon pouce libéra le paragraphe suivant. Une tache d'encre marquait le papier. Il parlait de la toiture familiale. D'infiltrations d'eau. D'un avis d'imposition non payé. Je n'étais plus qu'un débiteur, un propriétaire négligent, un humain soumis aux lois de la physique. Je m'affaissai dans le fauteuil. Je n'étais plus un intellectuel souverain. J'étais une masse de viande et d'os. Le plafonnier grésillait.

Mes doigts tremblaient. Pour compenser, je verrouillai mes bras contre les accoudoirs. La feuille reflétait la lumière et m'éblouissait. Il me demandait si je « comptais descendre pour les fêtes ». L'expression était d'une banalité atroce. Elle supposait un déplacement horizontal, alors que je vivais dans la verticalité. L'absence de superlatifs me condamnait. J'étais un homme seul dans une pièce vide. Ma gorge était un parchemin sec. Je fixai le mot « descendre » jusqu'à ce qu'il perde son sens.

Mon frère n'était qu'une sonde envoyée par la réalité. Sa médiocrité le protégeait. Il ne voyait pas l'édifice que j'avais bâti. Pourtant, le froid s'installait dans mon plexus. Une goutte de sueur glissa le long de mes côtes. L'odeur du papier — poussière et encre bas de gamme — m'ancrait dans ce présent dégradé. Il n'y avait plus de public. Plus de récit. Juste cet inventaire de ma valeur résiduelle. Si personne ne me regarde, est-ce que j'occupe encore l'espace ? Je vis son prénom en bas de la page. Sans nom de famille. L'anonymat du sang.

Je déposai la feuille sur le bureau. Mes articulations pesaient du plomb. Je restai là, les yeux rivés sur une tache d'encre. Le temps s'étirait. Le silence était peuplé par le sang qui cognait dans mes tympans. Je regardai la fenêtre. La ville était une abstraction grise. Mon reflet dans la vitre s'effiloçait. Pour ne pas flotter, j'enfonçai mes ongles dans le bois du bureau. La douleur était une information prioritaire. Elle prouvait que la limite de mon corps existait encore. Ma chemise était trempée. La panique montait.

Ma main remonta vers mon visage. Je sentis la rugosité de ma barbe. Une texture étrangère. J'avais cessé de réguler mon apparence puisque le monde ne m'offrait plus de miroir. L'air devint rare. La poussière dansait dans la lumière. Chaque grain était un débris de ma légende. Je pris une inspiration saccadée. Ma cage thoracique était une machine lourde. Je n'étais plus le narrateur. J'étais le spectateur d'un organisme qui se consumait. Le prénom de mon frère semblait vibrer sur le papier. Il me narguait. Il existait sans avoir besoin d'être gravé dans le marbre.

Je déplaçai le document de quelques millimètres. Un ajustement maniaque pour restaurer l'ordre. Chaque micro-mouvement était une négociation avec l'abîme. Je contrôle mon espace, donc j'existe. Mais ce prénom agissait comme un dissolvant. J'observais ma main. Cet amas de tissus était incapable de maintenir mon personnage debout. Le tic-tac d'une horloge que je n'avais jamais entendue devint une sentence. Ma langue cherchait de l'humidité. Sans le regard des autres, ma physiologie se mettait en grève.

Le fauteuil grinça. Un bruit de fracture. Je suivis une poussière qui descendait vers l'acajou du bureau. Je retins ma respiration. Lorsqu'elle toucha le vernis, mon cœur sursauta. J'en étais là : réduit à observer un grain de poussière parce que ma structure interne s'était évaporée avec le public. J'enserrai mes propres bras. Aucune chaleur. La laine de mon pull me piquait. L'univers matériel me punissait.

Un moteur vrombit dans la rue. Trois étages plus bas, un inconnu pensait au prix de l'essence ou à son dîner. Cette banalité me terrifiait. C'était l'océan où je me noyais. Mes muscles se crispèrent. Je devais me lever, mais mon centre de gravité pesait une tonne. J'étais cloué par mon propre vide. Mon esprit ne servait plus qu'à documenter ma chute. Mes doigts tapotaient un rythme erratique sur la feuille. Un morse de naufragé que personne n'écoutait.

Ma main droite me semblait détachée de mon corps. Le contact du bois froid contre

ma paume déclencha une alerte : j'avais froid. Je fis glisser mon index sur le vernis. Une ligne invisible. Pourquoi bouger ? Sans l'aimant d'un auditoire, mes gestes n'étaient plus que des spasmes. Je fixai l'écran noir de mon ordinateur. Un monolithe de magnésium. Le tombeau de ma gloire numérique. Mon reflet y était une créature caverneuse. J'inclinai la tête pour ajuster l'image. Même seul, le besoin de corriger mon profil pulsait encore. Exister, c'était être regardable.

Une soif profonde irradiait de mes os. Je regardai la carafe d'eau sur le guéridon. L'eau y stagnait. L'effort pour l'atteindre me parut insurmontable. Pas par fatigue, mais par atrophie du vouloir. Boire n'était qu'une maintenance biologique. Une tâche de vivant ordinaire. Je restai immobile. J'analysais la lumière dans le cristal. Une autopsie de l'instant pour ne pas affronter la seconde d'après. Celle où le silence de mon téléphone deviendrait définitif.

Mon menton s'affaissa. Sous ma chemise, mon cœur battait comme un moteur bas de gamme dans une carrosserie de luxe. Je posai mes mains à plat sur le bureau. Mes cuticules se desséchaient. Des peaux blanches se soulevaient comme des écailles. Je voulais en arracher une pour ressentir une douleur concrète, mais je ne bougeai pas. L'immobilité était ma dernière dignité. Une statue de marbre qui tient encore par pur mépris.

Mon index pressa le bord du bureau. Sous l'ongle, le sang reflua. Une tache blanche mit plusieurs secondes à disparaître. Je vérifiais que ma circulation fonctionnait encore. Un grain de poussière mourut sur le sous-main. Nous étions désormais égaux : un résidu de matière et un homme qui s'évapore. Le tic-tac de la pendule martelait mon agonie.

Je regardai le smartphone. Ce rectangle d'obsidienne était le centre de ma zone de travail. Un artefact sacré dont le culte était fini. D'habitude, il était mon cœur social. Le miroir où je me recomposais. Ce vide numérique était un diagnostic de mort clinique. Sans l'influx des autres, ma cathédrale s'effondrait. Une goutte de sueur

froide glissa le long de ma colonne.

Je tendis la main. J'effleurai le bouton. La lumière bleue m'agressa. Rien. Aucun message. Aucun appel. Le néant. Mon visage se refléta un instant. Mes traits étaient tirés, mes yeux creusés. Je n'étais plus la légende. J'étais son cadavre, déjà délaissé par les charognards.

Un bruit sourd résonna dans le couloir. Le froissement léger d'une enveloppe glissée sous la porte. Je restai figé. Le souffle court. Ce n'était pas un admirateur. C'était la réalité. Un huissier, un avocat, ou la femme qui refusait de me voir comme un géant. Sous la porte, un rectangle de papier blanc mordit sur le parquet. C'était le premier clou de mon cercueil. Ma main tremblait sur le bureau. Le labyrinthe de miroirs s'était refermé. J'étais seul avec le monstre : moi-même.

# Chapitre 20

## L'Intervention Thérapeutique Involontaire

Le silence qui suivit le dernier hoquet du moteur ne fut pas une simple absence de bruit. Ce fut une rupture. Sous mes doigts, le cuir perforé du volant conservait une tiédeur artificielle, dernier vestige d'une maîtrise qui, quelques secondes plus tôt, me semblait absolue. Je restai immobile. Le regard fixé sur l'aiguille du compte-tours retombée à zéro, je contemplais cette petite flèche de plastique blanc qui venait de signer l'arrêt de ma superbe.

L'habitacle de la berline allemande, d'ordinaire perçu comme une extension de ma propre efficacité, devint une boîte de métal inerte. Un cercueil de luxe posé sur le bitume délavé d'une zone commerciale. Dehors, le vent soulevait des emballages décolorés. Ils dansaient devant l'enseigne d'un supermarché dont le néon grésillait avec une insistance névrotique.

Je tournai la clé. Un geste machinal, presque compulsif. Le démarreur émit un râle métallique, une plainte sèche qui résonna jusque dans mes vertèbres. Une moiteur traîtresse perla à mes tempes, coulant vers le col rigide de ma chemise en popeline. La physiologie ne ment jamais. Mon corps avait compris : j'étais en situation d'infériorité. Ma main droite, que je voulais impérieuse, tremblait. Pourquoi ici ? Entre un magasin de bricolage en liquidation et une friterie dont l'odeur de graisse rance s'infiltrait déjà par les filtres à pollen.

Je finis par ouvrir la portière. Le contact de mes chaussures de cuir fin avec le gravier produisit un craquement d'une vulgarité insupportable. Je me sentais exposé. L'absence de mouvement de mon véhicule avait dissous l'aura de compétence que je portais comme un bouclier.

À quelques mètres, un homme en gilet fluorescent s'approcha. Sa bedaine saillante sous le polyester bon marché semblait défier les lois de la gravité. Il tenait une clé à molette graisseuse. C'était le rappel brutal du réel. Il ne voyait pas en moi l'architecte du succès, mais un homme en panne. Un corps soumis aux lois de la mécanique.

— Ça veut plus causer, hein ? lança-t-il d'une voix éraillée.

Il punctua sa phrase d'un rire qui fit tressauter ses épaules massives. Sa syntaxe m'agressa, mais mes muscles faciaux restèrent figés dans un rictus défensif. Je ne répondis pas. Je préférerais feindre une inspection méticuleuse de la carrosserie. Chaque seconde de ce silence était une micro-agonie. Je savais que je devais formuler une demande d'assistance. Dans mon esprit, cela revenait à avouer une défaillance de mon être. Je lissai le revers de ma veste. Un geste de survie. L'odeur de la poussière et du goudron chaud m'oppressait. Ce n'était plus la voiture qui était arrêtée ; c'était ma posture qui s'effondrait.

L'homme s'arrêta à moins d'un mètre. L'odeur qui émanait de lui — tabac froid et détergent industriel — s'infiltrait sous mes pores. Il faisait basculer sa clé à molette d'une main à l'autre dans un rythme métronomique. Ses yeux, d'un bleu délavé, se posèrent sur moi sans l'ombre d'une reconnaissance sociale. J'étais un usager. Un cas de figure. Un point sur une courbe de probabilité. Cette absence de déférence agissait comme un solvant sur mon vernis.

Je sentis mes mâchoires se crispier. Pour reprendre l'ascendant, j'esquissai un geste vers le capot. Un mouvement saccadé, parasité par l'adrénaline. Mes doigts effleurèrent le métal brûlant. La peinture noire était devenue une plaque chauffante. Je ne reculai pas. J'imposais à ma chair cette douleur pour prouver que mon esprit dominait encore.

— Le système d'allumage semble présenter une défaillance intermittente, articulai-je

avec une précision chirurgicale.

L'homme ne sourit pas. Mais un pli au coin de ses yeux indiqua qu'il percevait l'absurdité de ma tirade. Il posa une main lourde sur l'aile de la voiture, laissant une trace huileuse sur le poli impeccable. Une profanation. Dans ma géographie personnelle, ce véhicule était mon armure. Voir ces doigts calleux en souiller la surface déclencha un vertige. Je fixai la tache de graisse, incapable de détacher mon regard de cette marque d'usure.

— On va déjà regarder si ça respire là-dedans, grogna-t-il. Tirez la manette.

Je dus m'exécuter. Je retournai dans l'habitacle, cet espace qui n'était plus qu'une boîte de cuir étouffante. Je cherchai la tirette sous le tableau de bord. Mes doigts tâtonnaient avec une maladresse humiliante contre le plastique. Le « clac » métallique qui suivit fut le bruit d'une démission. De l'extérieur, j'entendis le soulèvement du capot et le grincement des charnières.

Quand je ressortis, l'homme était penché sur les entrailles de la machine. Le moteur, cette cathédrale de puissance que j'imaginai comme une abstraction pure, se révélait : un enchevêtrement de durites poussiéreuses et de dépôts de liquide séché. Une autopsie. Le technicien plongea sa main dans ce chaos. Ses doigts se frayaient un chemin entre les blocs de fonte avec une familiarité qui me fit horreur. Il représentait la compétence brute. Moi, je restais sur le bord du chemin, drapé dans une théorie de moi-même inutile face à un injecteur grippé.

Un groupe d'adolescents passa sur le trottoir d'en face. Leurs rires déchirèrent le silence. Ils ne nous regardèrent pas. Pour eux, nous étions le décor : un vieux mécano et un homme en costume, figés sur un parking de friterie. Mon auditoire s'était évaporé. Je regardai mes chaussures. Le cuir de veau se couvrait d'une fine pellicule de poussière blanche. Mon équilibre ne tenait plus qu'à un fil de cuivre entre les mains d'un inconnu.

L'homme sortit un tournevis de sa poche. L'outil, jauni par les années, semblait avoir absorbé la sueur de plusieurs générations. Le crissement de l'acier contre le métal grippé résonna dans ma poitrine. Chaque tour de vis était une intrusion dans mes défenses. La perfection de ma trajectoire sociale dépendait de composants soumis à la crasse. Une humidité parasite glissait le long de ma colonne vertébrale.

Il se redressa brusquement. Ses articulations craquèrent. Son regard évalua mon visage comme on jauge un matériau défectueux. Le vent tourna, apportant l'odeur rance de l'huile de friture. Ce mélange d'hydrocarbures et de graisse alimentaire était un viol olfactif. Je fis un pas de côté pour éviter un reflet sur le pare-chocs. Le sol, couvert de verre pilé, rendait ma posture instable.

— C'est pas la pompe, lâcha-t-il, la voix râpeuse. C'est votre électronique qui fait de l'asthme. Elle croit qu'elle manque d'air, alors elle se met en sécurité. Elle a peur de rien, votre machine, c'est ça le problème.

Il rit doucement. Sa main, marquée par des cicatrices, tapota le phare. Pour lui, cet objet de luxe n'était qu'une énigme logique. Pour moi, c'était l'autel de mon authenticité. Je fixais la poussière accumulée dans les replis de ses vêtements. C'était une poussière honnête. La mienne, celle qui ternissait mes mocassins, n'était que le résidu de mon effondrement.

Je cherchai mon téléphone dans ma poche. Un réflexe de réassurance. Je voulais me reconnecter à un monde où les problèmes se règlent par des notifications. L'écran resta noir. La batterie était morte. Ce second échec technologique me laissa nu. Le silence qui s'installa n'était pas une complicité, mais un vide que je ne savais plus combler.

— Vous avez une pince ? demandai-je. Ma voix monta d'un demi-ton.

Il ne répondit pas. Il replongea ses mains dans les viscères de l'engin. Ses mouvements étaient économes, fascinants. Ma question était absurde : qu'aurais-je fait d'une pince ? Ma main n'était capable que de signer des contrats ou de caresser des claviers. Elle ne savait pas transformer la matière. Je n'étais qu'un passager de luxe débarqué sur un quai désaffecté. L'ombre de la voiture s'allongeait sur l'asphalte, comme une tache prête à m'engloutir.

Il finit par s'extraire de la carrosserie. Il se tourna vers une caisse à outils rouge dont la peinture écaillée révélait des strates de vies antérieures. Le cliquetis des clés produisit un son cristallin. Il saisit une pince multiprise et me la tendit sans un mot.

Je restai figé. Prendre cet outil, c'était accepter de rompre mon pacte avec le monde virtuel. Mes doigts s'approchèrent de l'objet avec une hésitation qui trahissait mon rang. En refermant ma main sur le métal froid, je ressentis un dégoût immédiat. Le poids de la pince était surprenant. Une densité qui m'ancrait de force dans ce présent.

— C'est pour quoi faire, alors ? grogna-t-il.

Ma défense verbale était aride. Je pesai l'outil dans ma paume. Mon ignorance technique m'apparut comme un gouffre. Mon château de cartes, bâti sur le discours, vacillait face à une question de trois mots. Je contemplai la pince. Elle restait une relique muette, un artefact dont j'avais oublié le langage.

— Je pensais que le raccord... balbutiai-je, mimant un geste vague.

Il renifla. Ce n'était pas du mépris, mais une pure lassitude. Il reprit l'outil de mes mains avec une brusquerie qui signait mon échec. Le contact de sa peau rugueuse fut un choc thermique. Je réajustai ma manche. Un réflexe dérisoire. L'air, chargé de particules de métal, devenait difficile à inhaler. Je n'étais plus le client. J'étais l'intrus inadapté.

Il s'inclina de nouveau, m'ignorant avec une superbe qui m'était d'ordinaire réservée. Cette inversion des rôles créait en moi un sifflement de désorientation. Je fixai sa nuque, rouge et plissée. Sa présence au monde était solide. Lui ne craignait pas l'effacement. Il était défini par l'action tangible. Mon besoin de validation tournait à vide.

Un bruit sec retentit sous le capot. L'homme se redressa et essuya ses mains sur un chiffon dont on ne devinait plus la couleur.

— Ça tiendra jusqu'au garage, si vous ne forcez pas. Mais évitez de jouer les ingénieurs. Ça nous évitera de perdre du temps.

Ses mots tombèrent avec la lourdeur d'un verdict. "Perdre du temps". Pour lui, mon existence était un coût inutile. Je voulus répliquer, rappeler que mon temps se chiffrait en milliers d'euros, mais ma gorge était sèche. Je n'étais qu'un corps encombrant. Je sentis mes certitudes se lézarder, laissant passer un souffle d'air froid.

Il fourra le chiffon dans sa poche. Je restai immobile, les pieds ancrés dans ce gravier instable. Ma main glissa vers mon portefeuille en cuir d'autruche. Je le sortis avec une lenteur calculée, espérant que cet éclat de réussite matérielle ferait écran à ma débâcle. C'était une manœuvre désespérée. En ouvrant le cuir souple, l'odeur du papier neuf fut immédiatement étouffée par le cambouis. L'homme ne regardait pas mon argent. Il fixait une petite flaque d'huile au sol.

— Combien je vous dois ?

Ma voix était un filet de son qui s'effritait. L'homme leva les yeux. Il semblait jauger l'absurdité totale de ma proposition.

— Laissez tomber, grommela-t-il en rejoignant sa camionnette. C'était trois fois rien. Une durite mal serrée. Vous auriez pu le voir vous-même si vous aviez un peu moins

peur de vous salir.

Ce refus ne fut pas une libération. Ce fut une agression d'une violence inouïe. En refusant mon argent, il m'ôtait mon dernier levier de contrôle. Il me laissait seul avec mon inutilité dorée.

Je refermai mon portefeuille d'un coup sec. Le claquement résonna comme un coup de feu. L'homme montait dans sa cabine avec une fatigue saine qui me faisait horreur. J'atteignis ma portière. Le métal froid me brûla les doigts. Avant d'entrer, je vis les feux arrière de sa camionnette s'éloigner dans le crépuscule. Je m'assis sur le siège. Le silence de l'habitacle me parut soudain oppressant. Comme la paroi d'un cercueil capitonné.

Sur le volant, une trace de doigt noire souillait le cuir. Je fixai cette tache. C'était un fragment de réalité brute invité dans mon sanctuaire. Je voulus l'effacer, mais ma main s'arrêta. Une pensée atroce m'envahit : et si, sous cette graisse, il n'y avait plus rien pour me définir ?

Je restai immobile, n'osant plus toucher ce cuir fin. Mes doigts picotaient. L'empreinte digitale noire était un sceau d'infériorité. Je percevais le clic-clac du moteur qui refroidissait. Dans le rétroviseur, mes propres yeux me parurent étrangers. Des billes d'un gris trop clair, ternies par une ombre interne.

Le silence devint une substance épaisse. L'humidité de mes paumes imprégnait le tissu de mon pantalon. Ma respiration produisait un sifflement ténu contre mes dents serrées. La dette non réglée était une chaîne invisible. Je tendis l'index vers la trace sombre. Mon mouvement était d'une lenteur cinématographique. Lorsque ma peau effleura la graisse, la sensation fut visqueuse. Je ne l'essuyai pas. J'appuyai plus fort, sentant le relief du cuir se déformer. Sous mon ongle, une fine pellicule noire s'accumula.

L'obscurité gagnait le parking. Ma main gauche remonta vers le contact, mais resta suspendue. La clé elle-même était devenue un objet sacré dont j'ignorais le mécanisme. Je fermai les yeux. L'image de la tache persistait sur mes rétines. Une forme indélébile où je lisais l'aveu de ma propre obsolescence.

Un bruit de pas lourd sur le gravier me fit sursauter. Juste à côté de ma portière.

Le crissement s'arrêta à ma hauteur. Ma nuque se raidit. L'ombre de l'homme souillait la vitre. Je fixai obstinément l'horloge au centre de la console. L'attente devint un gaz inodore qui compressait mes poumons. Je posai mon doigt sur la commande du lève-vitre. À mesure que le verre descendait, l'odeur de bitume et de tabac s'engouffra.

— Vous avez oublié ça, dit-il.

Il tendit le bras. Dans sa main, une loque grise saturée de graisses anciennes. Il la déposa sur le siège passager. Ce geste visait directement la tache sur le volant. Il avait vu ma détresse manuelle.

Une décharge de chaleur monta à mes joues. Je regardai le chiffon. Il ressemblait à un organe mort déposé dans mon sanctuaire.

— C'est pour la trace, ajouta-t-il. Ça partira. Faut pas laisser sécher, sinon ça marque le cuir.

Il restait là. Il m'observait avec une curiosité clinique. Sa présence agissait comme un catalyseur. J'étais devenu un sujet d'étude : un homme élégant incapable d'effacer une trace de graisse sans aide.

— Merci, articulai-je. Le mot resta coincé entre mes dents.

Ma main tremblait. Pour masquer cette faiblesse, je saisis le chiffon. La texture était rêche. L'huile transperça ma peau. L'homme hocha la tête et s'éloigna. Le vide qu'il laissa fut plus oppressant que sa présence. Je savais que je devais démarrer, rétablir la distance. Mais mon bras refusait d'obéir. Mes yeux restaient fixés sur la loque grise.

Je frottai de nouveau la tache, avec une vigueur désordonnée. Le grain du cuir s'échauffait. C'était un duel ridicule entre ma volonté et une trace de matière. Mon cœur battait trop vite. Je relevai la main, observant mes ongles maintenant soulignés d'un liseré noir. La signature de ma médiocrité.

Je posai le chiffon sur le siège passager comme un déchet toxique. Ma respiration embuait la vitre. Je fixais le compteur de vitesse. Zéro. Un immobilisme parfait au moment précis où le monde exigeait que je sois, enfin, ordinaire.

Mes jointures blanchissaient sur le volant. Je devais sortir. L'idée de rester dans cet espace clos devenait insupportable. Je tirai la poignée. Le loquet se libéra dans un claquement qui hurla mon départ. L'air extérieur, saturé de vieux pneus, ne m'offrit aucun répit.

En posant le pied au sol, je sentis la poussière industrielle s'écraser sous ma semelle. L'élégance de ma chaussure était instantanément contaminée. Je restai un instant en équilibre, une jambe dehors, vivant ce clivage entre mon désir de hauteur et la nécessité de fouler la terre.

L'homme était au fond de l'atelier, penché sur un établi sculpté dans la limaille. Il ne se retourna pas. Son dos formait une masse impénétrable. Je m'immobilisai à deux mètres. Ma main, crispée sur le chiffon, fut enfouie dans ma poche. Je sacrifiais une doublure de soie pour cacher ma défaite.

— Monsieur ? ma voix manqua d'assise.

L'homme suspendit son geste. Le silence fut d'une densité clinique. Il posa sa clé. Lorsqu'il se retourna, son visage n'offrit aucune déférence. Juste une neutralité minérale.

— On ferme dans dix minutes, dit-il.

Cette phrase fut un scalpel. Dans mon univers, le temps se pliait à moi. Ici, il était compté par un homme qui ignorait tout de mon prestige. J'avais besoin de lui. Cette vérité était une pathologie.

— Ma voiture... j'ai un problème de... de démarrage, articulai-je.

J'utilisais ces mots techniques comme un bouclier. Il esquissa une contraction des muscles de la mâchoire. Il s'essuya les mains. Il fit un pas vers moi, brisant mon espace de sécurité. L'odeur de sueur ancienne m'agressa.

— Ouvrez le capot, lâcha-t-il.

C'était un impératif pur. Je restai pétrifié, réalisant que mon armure était en miettes. Dans ce garage décrépi, je n'étais plus le sujet souverain. J'étais une variable négligeable dans une équation de panne. Je me retournai pour obéir. L'humiliation n'était pas un sentiment. C'était une décomposition.

Je marchai vers le levier. Le clic de déverrouillage résonna. Le diagnostic allait tomber. Le chapitre de ma maîtrise absolue se fermait ici, sur ce béton froid.

# Chapitre 21

## Autopsie du Clivage

Le rasoir glisse le long de ma mâchoire. Une ligne droite, rigide. Sous la lame, le chaos pousse, mais la peau doit rester lisse. Je fixe le miroir. Je ne regarde pas mes yeux, j'étudie la tension du masséter. Ce muscle se contracte dès que le silence de l'autre pièce pèse contre la porte. C'est un réflexe. L'eau tiède coule sur la porcelaine, un murmure qui tente de couvrir ma propre respiration. Je pose l'acier sur le rebord en marbre. Un tintement cristallin. Le rideau se lève.

Dans le reflet, je vois cette arrogance. Je l'ai longtemps confondue avec de la compétence. Elle est là, dans l'inclinaison de mon menton. Si je baisse le regard, je disparaîs. Je passe une main sur mon visage humide. La peau est rugueuse. C'est la première faille de ma carapace.

La porte de la chambre s'ouvre. Sans fracas. Je ne me retourne pas. Je sais que c'est elle. Sa silhouette apparaît dans le coin du miroir, floue, un contrepoint silencieux à ma mise en scène. Elle ramasse un pull jeté sur le fauteuil. Ce geste, dans sa simplicité, agit comme un scalpel. Elle n'attend rien de ma superbe. Elle ne cherche pas à percer mon silence. Pour elle, je ne suis qu'un homme dans une pièce. Pour moi, je suis un funambule.

Une goutte de sueur perle à ma tempe. Elle descend vers ma pommette. Je la regarde faire, fasciné par cette trahison. Ma main se crispe sur le lavabo. Les articulations blanchissent. C'est la chaleur, je me dis. L'insuffisance de la ventilation. Le mensonge est fluide. Pourtant, la scission est là. Il y a celui qui observe cette goutte avec une distance clinique, et celui qui sent son cœur cogner contre ses côtes. Une panique primitive.

Elle se déplace vers la commode. Ses mouvements sont fluides. Je me demande ce qu'elle voit quand elle me regarde de dos. Perçoit-elle la fonction protectrice de mon mépris ? Je voudrais lui parler, mais les mots qui me viennent sont des phrases de livre. Des constructions trop parfaites. Mon langage est une autre couche de vernis. Je reste muet. Prisonnier.

Le silence s'étire. Il devient une présence physique. Je reprends le rasoir pour retrouver une contenance. La lame est froide. Je respire par le nez, lentement. Être commun, c'est devenir invisible. Et être invisible, c'est cesser d'être. Elle quitte la pièce sans un mot. Le claquement léger de la porte est une sentence.

Je reste immobile. Les mains soudées au lavabo. Une goutte d'eau hésite au bout du robinet avant de s'écraser. Le bruit me paraît assourdissant. Ce silence est une pression atmosphérique. Je dois requalifier son départ : elle est incapable de soutenir ma brillance. C'est ma manœuvre de secours. Pourtant, ma main tremble en reposant l'objet. J'ajuste mes flacons de parfum. Ils sont alignés comme des sentinelles.

Je fais couler l'eau chaude. De plus en plus chaude. La vapeur brouille le miroir, effaçant mon visage. C'est un soulagement. Je plonge mes mains dans le flux brûlant. La douleur mord la pulpe de mes doigts. Une sensation réelle. Je ne retire pas mes mains. J'observe ma peau rougir. Je domine encore quelque chose.

Je sors de la pièce d'eau. Dans la chambre, l'air est plus tranchant. Ses traces sont là : le creux sur le matelas, l'odeur de son shampoing, le pull déplacé. Des intrusions de réalité. Je m'assois sur le bord du lit. Mes pieds nus sur le parquet me paraissent étrangers. Trop humains. Trop vulnérables. Le personnage réclame son armure de flanelle et de soie. Je reste ainsi, les épaules nues, cherchant dans le vide la validation qu'elle ne m'a pas donnée.

Je me lève. Mon corps pèse. Je marche vers l'armoire et j'ouvre les battants. Les

chemises sont alignées. Une phalange romaine. Blanc, bleu pâle, gris. J'en choisis une. Popeline de coton. Un tissu qui possède sa propre colonne vertébrale.

Je glisse mes bras dans les manches froides. Je réprime un frisson. Premier bouton. Puis celui du haut. Mes doigts manipulent la nacre avec une dextérité forcée. Chaque bouton fermé est une fente que je colmate. Le col est rigide. Il me force à maintenir le menton haut. C'est une contrainte physique qui dicte ma posture. Un exosquelette.

Devant le miroir du trumeau, je lisse le revers de ma veste anthracite. Elle efface l'arrondi de mes épaules. Je saisis ma montre. Le tic-tac est le seul rythme cardiaque auquel je me fie. Je boucle le cuir noir. C'est une ancre. Elle me lie à un temps segmenté, loin des méandres de l'émotion.

Je reste un instant immobile. Les mains à plat sur le bois froid. Le masque est en place. Pourtant, mes yeux trahiraient la panique si je les fixais trop longtemps. Je ramasse mes clés. Le métal tinte. C'est le signal. La performance commence. Rester ici, dans cette chambre qui pue la vérité, serait une mort.

Je serre les clés dans ma paume jusqu'à la douleur. Une diversion sensorielle. La poignée de la porte est lourde. Je l'abaisse. Le silence de l'appartement tente de m'aspirer. Je franchis le seuil.

Le couloir de l'immeuble est un boyau de moquette beige. Mes talons marquent un son sec. Ce rythme est ma boussole. Je suis une figure de détermination. La vérité est que je fuis la pièce vide. Sans son regard pour refléter ma grandeur, je peine à habiter mon propre volume.

Face à l'ascenseur, je presse le bouton. Le voyant orange me scrute. Une goutte de sueur perle à la lisière de mes cheveux. Je ne l'essuie pas. Un geste brusque trahirait le désordre. J'attends. Mon cœur bat contre ma poitrine comme un animal piégé. J'extrais mon téléphone. Trois courriels professionnels. Aucune trace d'elle.

Ce manque de signal est une agression. Mon esprit traite ce vide comme une érosion. Je consulte ma montre, puis l'heure sur l'écran. Une synchronisation inutile pour occuper l'espace. Les portes coulissantes s'ouvrent. L'intérieur est tapissé de miroirs fumés. Je m'y engouffre. Je suis multiplié à l'infini. Une armée d'hommes en flanelle, tous impeccables, tous cachant la même fêlure.

La descente commence. La sensation de chute provoque une nausée. Ce n'est pas le sol qui se dérobe, c'est la gravité qui me rappelle ma condition de corps pesant. Je lisse mes sourcils. Les chiffres décomptent les étages.

L'ascenseur s'arrête au deuxième. Une femme entre. Imperméable beige, sac de courses. Un poireau dépasse. Je me recule d'un pas. Je ne veux pas que son monde touche le mien. L'odeur de la terre humide m'agresse. Elle me lance un sourire timide. Je le brise en fixant le plafond. Je cherche une poussière sur les panneaux d'aluminium. N'importe quoi pour justifier mon mépris.

Sous ma chemise, la chaleur irradie. Le tissu colle entre mes omoplates. Elle soupire. Je me demande si elle sent l'odeur de ma peur. Ce musc acide. L'ascenseur reprend sa course. Le silence est une matière visqueuse. Je saisis fermement la poignée de mon attaché-case. Je regarde ses mains rougies par le froid. Les miennes sont soignées. Cette mise à distance est mon baume.

Rez-de-chaussée. Le carillon sonne. Je sors le premier. Pas rapide. Autorité de façade. Je traverse le hall, ignorant le gardien. La lumière de la rue est crue. Elle menace de mettre à nu les fissures de mon visage. Je suis un automate de haute précision.

L'air de la rue est une lame glacée. Je l'accueille. Je suis celui qui ne tressaille pas. Sur le trottoir, la lumière de janvier décompose chaque détail de l'asphalte. Je marche. Mes talons créent une zone d'exclusion. Je vois mon reflet dans une vitrine. Une silhouette longiligne. Impeccable. Mais sous l'enveloppe, le doute travaille. Une

goutte de sueur descend le long de ma colonne vertébrale.

Un bus freine. Sifflement strident. Mes trapèzes se contractent. Je regarde les passants. Des objets de décor. Des figurants. Je dois les voir ainsi pour ne pas m'effondrer. L'arrogance est ma prothèse.

Puis, je sens sa présence. Elle est sortie. Dix pas derrière moi. Mon esprit mouline. Dois-je accélérer ? Ralentir ? Chaque option est une transaction. Mes doigts se crispent sur mon sac. Je réalise que je performe pour un public qui ne me regarde peut-être même pas. La fêlure s'élargit.

Elle me dépasse sur la gauche. Je ne tourne pas la tête. Vision périphérique. Sa manche est une étoffe mate, sans distinction. Sa main est nue. Cette vulnérabilité acceptée m'insulte. Sortir sans être blindé me semble impossible. Je resserre mes mâchoires. Une douleur s'allume près de mon oreille. Elle marche trop vite. Je me persuade que son empressement est un signe de désordre.

Elle s'arrête au passage piéton. Je m'immobilise à deux mètres. L'odeur de son shampoing — pomme verte — m'atteint. Une intrusion. Elle regarde les voitures, les épaules basses. Cette absence de tension m'attaque comme un acide. Je devrais dire un mot, une banalité. Ma gorge est un tunnel de sable sec. Parler, ce serait accepter que nous partageons la même insignifiance.

Le feu passe au vert. Bip-bip régulier. Elle s'élance. Je reste immobile une seconde de trop. Je finis par emboîter le pas, trop rigide. Mes chaussures glissent sur la peinture mouillée. Un micro-accident. Mon esprit s'emballe. Je m'imagine étalé sur le bitume. La dignité en lambeaux. Sous ses yeux. Je ralentis. Je feins de regarder une affiche. L'immobilité plutôt que le déséquilibre.

Je pose le pied sur le trottoir opposé. Elle s'arrête devant une librairie. Ses yeux flottent sur les couvertures. Je me fige. La bruine commence à saturer l'air. Mon reflet

dans la vitre se superpose aux livres. La silhouette est parfaite. Mais derrière le verre, mes propres yeux me donnent la nausée. Une oscillation dans la pupille. C'est l'animal traqué.

Elle se détourne enfin. Ses yeux croisent les miens. Une fraction de seconde. Je m'attends à un choc. Je ne rencontre qu'une neutralité aqueuse. Elle ne voit pas l'esprit brillant. Elle voit un homme raide, seul sous la pluie, dans des vêtements trop chers.

La fissure dans mon armure craque. Mon arrogance n'est plus un rempart. Elle est une cellule de confinement. Je ne peux plus respirer par le nez. L'air est trop épais. Elle reprend sa marche d'un pas léger vers le métro. Je reste là, les mains au fond des poches. Le vide m'aspire par les pieds. L'autopsie est terminée. Je fais un pas, puis un autre. Je sens pour la première fois le poids réel de mes chaussures sur le sol. Le clivage ne me protège plus. Il m'écartèle.

# Chapitre 22

## Le Deuil de la Perfection

Le granit noir de la cuisine semblait absorber la lumière crue des néons, créant une zone de vide sous mes paumes. Je fixais le verre d'eau. Un cylindre de cristal dont les facettes accrochaient les reflets bleutés du matin. Mes doigts s'approchèrent du rebord, millimètre après millimètre, dans un mouvement que je voulais souverain. Pourtant, au moment où la pulpe de mon index toucha le froid du verre, un tressaillement lâche naquit à la base de mon pouce.

C'était une oscillation infime, invisible pour un œil profane. Pour moi, elle résonnait comme le craquement d'une charpente. Je retirai ma main avec une lenteur étudiée, feignant de m'intéresser à une tache imaginaire sur le plan de travail. Cette défaillance était inacceptable. Une intrusion de la biologie vulgaire dans le sanctuaire de mon contrôle. Je conclus mentalement qu'il s'agissait d'un simple manque de sucre, une conséquence mineure de mes veilles prolongées. Je transformais ainsi une faiblesse nerveuse en une preuve de dévouement.

Clara entra sans bruit. Elle se contenta de s'appuyer contre l'encadrement de la porte, un bol de café brûlant entre les mains. Sa présence agissait comme une sonde thermique, révélant les zones de friction sous mon armure de lin repassé. Je sentis la moiteur naître à la lisière de mes cheveux. Une trahison de mes pores que je ne pouvais pas raisonner. Elle m'observait avec cette neutralité qui caractérisait ses silences récents. Un regard qui ne cherchait plus l'admiration, mais qui constatait les faits.

— Tu devrais dormir, finit-elle par dire.

Sa voix n'était qu'un souffle, dépourvu de l'inquiétude qui m'aurait permis de me sentir important. Le mot « dormir » me frappa comme une insulte. Dormir, c'était accepter la déconnexion, le retour à l'état de mammifère de base.

— Le sommeil est une variable ajustable, Clara. Mon esprit fonctionne mieux dans cet entre-deux. C'est là que les concepts s'organisent vraiment.

Je repris le verre, cette fois avec une poigne brutale pour étouffer le tremblement. Le froid de l'eau contre ma paume était une brûlure bienvenue. Un ancrage. Je bus une gorgée, notant la tension dans mes mâchoires. Elle ne détourna pas les yeux. Elle regardait ma main, celle dont les jointures blanchissaient sous l'effort de paraître stable. Ce n'était pas un jugement, c'était une autopsie en temps réel.

Plus tard, sous la lampe du bureau, la lumière découpait mes contours avec une netteté qui m'indisposait. Sous ce cône halogène, chaque pore semblait dilaté. Clara fit un pas de plus. Elle posa son café sur un guéridon, tout près de mes dossiers.

— Tu as les yeux injectés de sang, observa-t-elle.

Le constat était plat. Pas de pitié. Je sentis mes paupières peser, comme si ses mots avaient activé une gravité soudaine. Je refusai de ciller. Ciller, c'était admettre la défaite de la volonté sur la cornée. Mon cœur cognait contre mes côtes avec une insistance de prisonnier. Je m'étais toujours dit que l'épuisement était le prix de l'exception, une combustion nécessaire. L'ordinaire se repose ; l'esprit pur se consume.

— C'est l'éclairage, répliquai-je. La lumière des écrans sature les vaisseaux. C'est un phénomène documenté.

Je me levai trop vite. Un voile noir, parsemé d'étincelles argentées, dansa devant moi. Ma main chercha instinctivement le rebord du bureau. Mes doigts se crispèrent sur le

cuir froid. Je restai immobile, le buste incliné, feignant de chercher une note pour masquer le vertige. Je percevais l'odeur du café de Clara, une fragrance domestique qui m'écoeürait car elle appartenait au monde des réveils sans enjeux.

Elle savait. Dans le silence, le ronronnement du disque dur me parut assourdissant. Une goutte de sueur froide glissa le long de ma colonne vertébrale, traçant un chemin de glace sous ma chemise de coton.

— Pourquoi restes-tu là ? demandai-je sans la regarder. Tu attends que je tombe pour confirmer tes théories ?

Ma question était une lame. Je voulais qu'elle se justifie, qu'elle entre dans l'arène de la logique où je savais encore manipuler les concepts. Mais Clara ne répondit pas. Elle fit demi-tour. Le mouvement de sa robe créa un courant d'air qui fit vaciller ma concentration. Ce refus de la joute me laissa seul face à mon reflet dans la vitre. Je ne vis pas un génie, mais une silhouette aux épaules voûtées. Un spectre dont la peau paraissait grise sous la lune urbaine.

Je tendis le bras pour saisir mon stylo-plume. Le contact du métal provoqua une décharge que je ne pus réprimer. Clara, de nouveau assise au fond de la pièce, tourna une page de son dossier. Le froissement du papier résonna comme un coup de feu.

— Tu respirez avec le haut de la poitrine, nota-t-elle.

Je marquai une pause, le capuchon du stylo à mi-course. Ma cage thoracique, effectivement, se soulevait selon une fréquence erratique. Un halètement de prédateur acculé. Je forçai mes épaules à descendre, sentant mes trapèzes hurler. L'oxygène semblait s'être raréfié. Je posai la pointe de la plume sur le papier de lin.

La plume trembla. Une micro-oscillation. Sur la blancheur immaculée, l'encre dessina une trace incertaine. Une rature. Je fixai le point d'impact, là où le noir saturait la

fibres, s'étendant comme une nécrose. Ma main, ce prolongement de ma volonté que je croyais infaillible, venait de signer un aveu.

Je posai le stylo. Mes doigts restèrent suspendus, rigides. Le cuir de mon fauteuil me parut d'une froideur minérale. Clara ne cherchait pas à combler le vide. Elle attendait que je cesse d'analyser le décor pour enfin habiter mon corps. Mes yeux quittèrent la feuille pour dériver vers la fenêtre, où le crépuscule dévorait la ville.

— Le silence te semble-t-il punitif ? demanda-t-elle.

Sa question, formulée avec une économie de moyens exaspérante, frappa mon armature. Je pris une inspiration délibérée. Je voyais, dans le reflet de la vitre, mon visage : une structure que j'avais sculptée pour signifier la compétence, mais dont la mâchoire trahissait une angoisse de dévoration. Le Moi Idéal venait de heurter le mur, et le choc laissait des débris sur le bureau.

Je ramenai mon regard sur la feuille. La tache d'encre était figée. C'était ma nouvelle signature. Un symbole de l'entropie que j'avais passé ma vie à nier. Je tendis l'index vers le bord du papier, effleurant la texture du lin. C'était sec. Indifférent à mon tourment. Le besoin de justifier ce geste raté me brûlait la gorge. Une envie de vomir un discours technique pour recouvrer ma dignité.

Pourtant, je restai muet. Ma main, malgré mes ordres, refusait de retrouver sa stabilité.

D'un mouvement lent, je desserrai le nœud de ma cravate. Le glissement de la soie contre mon col produisit un froufrou que je savourai comme un aveu. Ce n'était pas un renoncement, mais une libération de la trachée. Je pris une inspiration profonde. L'air, chargé de l'odeur de vieux papier et de cire d'abeille, pénétra mes poumons avec une saveur de réalité que je ne pouvais plus censurer. Je n'étais plus en train de traiter une information. J'étais en train de respirer.

Je regardai à nouveau Clara. Elle avait les mains posées sur ses genoux, sans tension. Son regard ne cherchait pas à percer mes mystères ; il n'y avait plus de mystère, seulement une présence. L'ombre des bibliothèques s'allongeait sur le tapis. Je réalisai que mon arrogance n'avait été qu'une tentative désespérée de remplir la pièce de mon seul reflet. J'avais eu peur que si je cessais de parler, je disparaîtrais.

Or, j'étais là. Faillible. Ma main se crispa sur le bord du bois pour tester la solidité du monde matériel. Il tenait bon. Le monde n'avait pas besoin de mon brio pour rester debout. Cette pensée, qui m'aurait terrassé une heure plus tôt, agissait comme un baume. Mon pouls ralentit. Je n'avais plus peur d'être ordinaire. L'ordinaire m'offrait enfin le repos que ma prétendue exceptionnalité m'avait refusé.

Je me levai. Mes genoux craquèrent. Un rappel grinçant de ma physicalité. Clara me suivit du regard. Alors que je m'apprêtais à faire un pas vers la sortie, un bruit sec retentit dans le hall : le facteur glissant une enveloppe dans la fente de la porte.

Ce simple son me fit tressaillir. Je savais que derrière cette porte, la vie normale m'attendait avec une violence que je ne savais pas encore habiter. Je restai là, la main sur la poignée. Je comprenais qu'en sortant, je ne serais plus jamais le personnage principal de mon récit, mais un simple figurant dans celui des autres.

# Chapitre 23

## Réintégration des Objets

Le tintement d'une cuillère contre la porcelaine résonne avec une netteté agressive dans l'étroitesse du salon. Je maintiens mon dos contre le dossier rigide du fauteuil, les paumes à plat sur mes cuisses. Je sens le grain rugueux du tissu sous mes doigts. Habituellement, ce genre de silence est un espace que je m'empresse de coloniser par une saillie d'esprit ou une observation chirurgicale, une manœuvre destinée à rediriger l'attention vers moi.

Aujourd'hui, je m'impose l'immobilité. C'est une expérience dont je suis à la fois le chercheur et le cobaye : observer Claire sans chercher à l'instrumentaliser. Elle est assise à moins de deux mètres, les yeux fixés sur un point invisible à travers la fenêtre. Le simple fait qu'elle ne me regarde pas crée une sensation de vide dans ma poitrine.

Ma respiration est courte. Volontairement disciplinée. Je refuse de laisser paraître la faille. Je détaille la manière dont son pouce caresse l'anse de sa tasse, un mouvement répétitif qui n'a aucun besoin de mon approbation pour exister. Pour la première fois, je ne perçois pas ce geste comme une attente, mais comme une manifestation autonome de sa propre vie intérieure.

C'est terrifiant. Si elle n'est pas un miroir destiné à refléter ma superbe, alors elle devient un sujet imprévisible dont je ne possède pas le mode d'emploi. L'impulsion de rompre ce silence par une phrase complexe me brûle la gorge comme un reflux gastrique. Je contracte la mâchoire jusqu'à ressentir une pointe de douleur dans l'articulation.

L'air semble s'épaissir. Des particules de poussière dansent dans un rayon de soleil oblique. Je regarde une mèche de cheveux détachée de son chignon qui oscille au gré de son souffle. Je note la texture mate de la fibre et la pâleur de sa nuque. Dans mon ancienne mécanique de pensée, cette vulnérabilité aurait été une faille où insérer un commentaire protecteur ou condescendant. Une manière de réaffirmer ma domination. Ici, je me contente de noter la courbure des vertèbres, la réalité nue de sa physiologie.

Mon bras droit est pris d'un léger tremblement. C'est une décharge nerveuse consécutive à l'inhibition de mes habitudes. Je déplace lentement ma main vers le guéridon pour saisir mon verre d'eau, sentant le froid du condensat sur ma peau. Je bois une gorgée, me concentrant exclusivement sur le trajet du liquide dans mon œsophage. Je perçois même le léger goût de calcaire de l'eau, un détail trivial qui m'ancre au sol.

Elle finit par tourner la tête vers moi. Ce mouvement lent déclenche immédiatement une alerte dans mes instincts. Ses yeux rencontrent les miens sans l'étincelle de fascination que je traquais jadis avec une faim de prédateur. C'est un regard neutre. Un peu las. Un regard de sujet à sujet.

— Tu es très silencieux aujourd'hui, observe-t-elle.

Sa voix n'est pas une question. C'est une constatation factuelle qui tombe entre nous comme un objet solide. Je sens la sueur perler à la lisière de mes cheveux, une réaction physique à l'absence de transaction. Normalement, je répondrais par une pirouette pour transformer mon silence en une posture de profondeur intellectuelle. Je me force à rester sur le seuil de l'ordinaire.

— Je n'ai pas grand-chose à ajouter, en fait, finis-je par dire.

Le son de ma propre voix me surprend. Elle est sourde, dénuée d'artifice. C'est une

phrase sans relief qui me laisse exposé, sans l'armure de mon éloquence. Je sens une bouffée de chaleur monter le long de mon cou. La sensation de vulnérabilité est si aiguë qu'elle en devient nauséuse. Pourtant, au milieu de cette angoisse de la banalité, je perçois une étrange stabilité. Un point d'ancrage.

Je ne suis plus dans une galerie de reflets où chaque image doit être plus éclatante que la précédente. Je suis assis sur une chaise en bois, face à une femme qui boit du thé. Le monde ne s'effondre pas. Claire pose sa tasse. Le choc de la porcelaine sur la soucoupe produit un tintement cristallin qui résonne jusque dans mes vertèbres. Elle n'attend pas que je reprenne le contrôle de l'histoire. Elle se contente d'exister dans la lumière déclinante.

Sur le rebord de sa lèvre supérieure, une minuscule tache de sauce subsiste. Une imperfection si dérisoire qu'elle devrait me permettre de la juger. Pourtant, je reste figé. La tache est simplement là, une information neutre, un détail d'une humanité déconcertante.

— Tu peux me passer le sel ? demande-t-elle.

La requête est d'une simplicité qui m'opprime. Elle ne sollicite pas une métaphore, elle demande du chlorure de sodium. Mon bras s'étend. Je saisis la salière en céramique. Le grain du matériau est rugueux. Nos doigts s'effleurent durant une fraction de seconde. Ce n'est pas une caresse, c'est un transfert d'objet. La chaleur de sa main est une donnée thermique. Je retire mon bras et mes mains se rejoignent sur mes genoux, cachées sous la table.

Je remarque alors un fil tiré sur la nappe en lin, juste devant moi. J'ai une envie folle de tirer dessus, de défaire la trame, de m'occuper les mains pour ne pas hurler. Je résiste. Je regarde Claire saupoudrer son assiette d'un mouvement régulier. Le léger crépitement des grains tombant sur la porcelaine occupe tout l'espace sonore. Ce n'est pas une ponctuation dans mon discours, c'est le son d'un autre être vivant satisfaisant

un besoin.

Le silence n'est plus une faille à colmater. C'est une absence de bruit. Je compte les battements de mon cœur. Une pulsation lente, débarrassée de la fébrilité qui accompagne mes représentations.

— Tu sembles... plus calme, dit-elle soudain.

Sa voix est dépourvue de la prudence habituelle, ce ton de marcheur en terrain miné qu'elle adopte toujours avec moi. Je prends le temps d'accueillir ces mots sans chercher le reproche caché. Ma mâchoire se relâche totalement.

— Je suis ici, réponds-je simplement.

Claire hoche la tête. Ses cheveux glissent sur ses épaules avec un bruissement léger. La lumière décline, allongeant les ombres des couverts sur la table. Des lances grises qui pointent vers moi sans me menacer. Je ne suis plus le centre de la pièce. Je suis un volume de chair occupant un espace, un obstacle opaque sur la trajectoire de la lumière. Cette insignifiance est une délivrance.

Un bruit brutal vient fissurer cette quiétude : la vibration de mon téléphone sur le buffet. Le bourdonnement contre le bois sec produit une fréquence agaçante. Une intrusion du monde des attentes. Mon corps se tend par réflexe, prêt à redevenir l'image que les autres exigent.

Je ne me lève pas. Je regarde Claire, qui a elle aussi tourné la tête vers l'appareil. Le téléphone continue de vibrer, une exigence aveugle. L'écran doit clignoter, affichant un nom, une pièce de mon ancienne armure qui réclame d'être endossée. Je reste assis, les pieds bien à plat sur le sol, sentant la solidité de la terre. J'attends que l'appareil se taise pour me laisser seul avec la sensation, enfin, d'être vivant.

# Chapitre 24

## La Fin de la Performance

L'argenterie de la fourchette pesait un poids inhabituel contre la pulpe de mon index. Une pression froide, exigeant une attention disproportionnée. Je fixais mon reflet déformé dans le dos du couvert, une silhouette oblongue, méconnaissable, dont les contours se perdaient dans les éclats de la lustrerie. À ma droite, Camille ne disait rien. Son silence avait une texture de granit. Ma respiration heurtait le bord du verre avec une régularité de métronome. Chaque inspiration était une négociation entre mes poumons et le tissu blanc de ma chemise, une fibre rigide dont la perfection masquait mal l'étau qu'il exerçait sur ma cage thoracique.

Je devais briser cette stase. Un trait d'esprit, une observation brillante aurait suffi à restaurer mon architecture intérieure. Pourtant, les mots restaient bloqués. Ils ressemblaient à des fragments de verre pilé. La surface de la nappe s'étalait devant moi comme un désert de chaux. Mes yeux suivirent une irrégularité dans le tissage du lin, un fil plus épais que les autres. Cette imperfection me paraissait soudain insupportable. Elle rappelait l'existence d'une réalité non maîtrisée.

Camille déplaça son verre. Le frottement du pied sur la table produisit un crissement sec qui résonna dans mes vertèbres. Elle ne m'observait pas. Elle regardait à travers moi, ou peut-être scrutait-elle simplement l'espace vide que j'occupais. Mon système de défense saturait. Une première goutte de sueur perla à la lisière de mes tempes. Je tentai de la rationaliser par la température de la pièce, bien que l'air conditionné maintînt une atmosphère constante de dix-neuf degrés. Mon rythme cardiaque s'accéléra. Une pulsation sourde dans les gencives. Je n'étais plus le chef d'orchestre de cette scène. J'en devenais l'accessoire. Un objet parmi les objets.

Je posai la fourchette. Le bruit du métal rencontrant la porcelaine fut trop fort. Un tintement qui sembla suspendre le temps. Mon dos se voûta de quelques millimètres. Mes mains reposaient désormais à plat sur le lin, les paumes tournées vers le haut. Un abandon involontaire. Je regardai mes doigts, ces outils qui servaient d'ordinaire à disséquer les faiblesses d'autrui. Ils me semblaient étrangers. Déboussolés. Camille soupira. Un son court, chargé d'une lassitude qui me perça plus sûrement qu'une insulte.

L'air s'épaississait. Il prenait la consistance d'un fluide visqueux. Je fixai le bord du verre de Camille. Une légère trace de baume à lèvres marquait la matière froide d'une empreinte mate. C'était une preuve d'humanité biologique. Elle jurait avec la rigidité de notre face-à-face. Mes récepteurs sensoriels saturaient : le bourdonnement d'une machine à café au loin, le froissement de sa manche en soie, le picotement de l'acide lactique dans mes épaules. Ce n'était plus une analyse. C'était une submersion.

La goutte de sueur entama sa lente descente le long de ma tempe. Son trajet était une torture de précision. Je ne l'essuyai pas. Un tel geste aurait constitué un aveu de vulnérabilité devant celle qui, jusque-là, n'avait été qu'une variable à ajuster. Camille inclina la tête. Ses yeux accrochèrent la lumière de l'applique murale. Je perçus un éclat de curiosité presque entomologique. Elle observait le spécimen, non plus le génie. Elle scrutait l'homme qui transpirait. Ma main gauche esquissa un mouvement réflexe pour se refermer, mais mes muscles refusèrent d'obéir. Une léthargie remontait de la moelle jusqu'au derme.

— Tu transpires, dit-elle enfin.

Sa voix n'était pas moqueuse. Elle était descriptive. Elle constatait une donnée physiologique comme on remarque l'inclinaison du soleil. Le mot flotta dans l'air. Ce n'était plus de la sueur d'effort intellectuel. C'était l'exsudat d'un animal acculé. La goutte se détacha de mon menton. Elle s'écrasa sur mon col empesé. Une minuscule zone de fraîcheur humide se propagea à travers les fibres. Pour moi, elle irradiait

comme une brûlure.

— Tu n'as pas besoin de trouver la phrase juste, murmura-t-elle.

Cette phrase fut une lame glissée entre deux côtes. Elle venait d'identifier ma compulsion : transformer chaque seconde en une analyse métapsychologique. Mes épaules s'affaissèrent. La tension dans mes trapèzes se dissipa malgré moi. Ce n'était pas un soulagement. C'était une défaite structurelle. Je baissai les yeux vers mes mains. Le spectacle était terminé. Le labyrinthe de miroirs s'embrumait.

Je sentis les aspérités du bois sous la nappe, là où le vernis de la table s'était écaillé avec les années. Une fibre nue, poreuse. Elle ne cherchait pas à combler le vide. Elle restait une présence compacte. Je remarquai soudain une tache minuscule sur le revers de ma manche. Une goutte de vin, peut-être. Un accident dérisoire. Cette souillure me parut être une faille béante. La preuve de mon entropie. Mon esprit tenta d'étiqueter cette angoisse, mais les concepts se décollaient avant d'atteindre ma conscience.

Je tendis la main vers mon verre. Mes doigts frôlèrent le froid. La sensation fut un choc électrique de basse intensité. Je serrai le pied du verre. Dans l'eau immobile, je vis mes propres yeux. Ils n'étaient plus que deux cavités sombres. Un parfum de cire fondue et de rôti froid s'insinua dans mes narines. Une odeur de fin de règne. Ma respiration se fit plus courte. Le prochain mot ne pourrait pas être une analyse.

Je bus. L'eau glissa dans ma gorge avec une simplicité déconcertante. Un soulagement mécanique. Je n'éprouvai plus le besoin de m'essuyer la bouche avec une gestuelle étudiée.

— Tu ne dis rien ? demanda-t-elle.

Je secouai lentement la tête. Une vertèbre craqua dans ma nuque. Un petit bruit sec.

Je n'étais plus le narrateur de ma propre légende. J'étais ce corps qui s'affaissait doucement sur une chaise.

Je me levai. La chaise glissa sur le carrelage avec un grincement familier. Le monde ne s'effondra pas. En traversant la pièce, je ne vérifiai pas mon reflet dans la vitre de la porte. Je poussai le battant. L'air de la rue m'enveloppa, chargé d'odeurs de pluie et d'asphalte. Je marchai sur le trottoir. Mes pas produisaient un rythme monotone sur le bitume inégal. Je ne marchais pas vers un piédestal. Je marchais, tout simplement, dans l'obscurité. L'ombre qui s'étirait devant moi était enfin à ma juste mesure.

# Chapitre 25

## La Sortie du Labyrinthe

Le bitume de la place de la République retient encore la chaleur acide de la fin d'après-midi. Une exhalaison de goudron et de poussière remonte, âcre, sans déclencher le dégoût habituel. Je marche. C'est une redécouverte. Ce n'est plus un défilé devant un auditoire invisible, mais un simple transfert de poids, une succession mécanique de pressions sur la plante des pieds. Longtemps, mon corps a été une interface gérée par une régie centrale obsessionnelle. Chaque inclinaison de tête visait à projeter une sérénité conquérante, une posture de marbre pour intimider le chaos. Ici, au cœur de cette marée humaine, je sens la porosité de mon enveloppe. Un homme en costume froissé me bouscule. Le contact est bref, presque électrique. Dans une autre vie, j'aurais cherché à rétablir une domination symbolique par un regard foudroyant. Je reste immobile dans mon mouvement. Son dos s'éloigne. Mon système nerveux ne sonne plus l'alarme.

La vitrine d'un grand magasin s'approche sur ma droite, saturée de néons grisâtres. Dans cette surface plane qui servait de miroir de vérification pour mon image de marque, je ne cherche plus l'ajustement de ma cravate ou la sévérité de ma mâchoire. Je vois une silhouette. Une tache sombre noyée dans le flux. Cette absence de relief est d'une douceur physiologique inattendue. C'est l'abandon d'une armature métallique trop étroite. Le moteur interne qui dévorait mes ressources pour produire une lumière froide est en panne sèche. Je m'arrête devant un étal de journaux. Mes doigts effleurent le papier rugueux d'une revue. Le titre m'importe peu. Je savoure la texture de la réalité brute, sans analyse. Autour de moi, les conversations se mélangent en un tapis sonore où aucune voix ne domine. Je ne suis qu'une fréquence inaudible. Un soulagement.

L'air fraîchit. Une brise porte l'odeur du café brûlé et des gaz d'échappement. Je regarde mes mains posées sur le métal froid d'un garde-corps de métro. Une petite cicatrice marque le dos de mon index droit. Mon cerveau l'avait occultée pour maintenir l'illusion d'une perfection sans faille. Cette imperfection est une ancre. Elle me rappelle que mon existence n'est pas une performance théâtrale, mais une expérience biologique continue. Vulnérable. Silencieuse. Ma respiration se cale sur le rythme lent des passants. Je ne fuis plus le regard des autres par crainte d'y lire mon propre vide ; je l'ignore car il ne me définit plus. Chaque pas vers le centre de la foule m'éloigne de la nécessité de paraître. Le labyrinthe des miroirs s'estompe.

Le trottoir est inégal. Un pavé disjoint sous ma semelle provoque un léger déséquilibre. J'accueille ce tangage sans la raideur de celui qui craint la faute de goût. Je sens la friction du cuir contre ma cheville, la tension du tendon, puis le retour de la stabilité. Une femme me frôle. Son manteau de laine rêche accroche ma manche. Une odeur de lavande chimique et de tabac froid flotte une seconde avant d'être balayée par le courant d'air d'une bouche de métro. Je ne cherche pas à deviner son statut. Elle est une particule, je suis une particule. Nous entrons en collision selon les lois anonymes de la mécanique des fluides. Cette indifférence est une sécurité.

Le feu piéton passe au rouge. La colonne humaine se fige. Mes épaules, longtemps verrouillées pour maximiser ma stature, s'affaissent de quelques millimètres. Décompression. De l'autre côté de la rue, un homme gesticule, le téléphone vissé à l'oreille. Son visage est contracté par une colère de bureau. Je reconnais ce carburant frelaté que j'utilisais pour maintenir ma propre structure. Je vois en lui un logiciel obsolète qui tourne à vide. Ce n'est pas du mépris, juste un constat clinique. Je ne suis plus le juge de son agitation. Je suis simplement là.

Une goutte de pluie s'écrase sur mon front. Elle est glaciale. Je ne l'essuie pas. Je laisse l'humidité ramper le long de ma tempe, goûtant cette sensation tactile pure. Le bruit de la ville change. Les klaxons s'étouffent. Le roulement des pneus sur la chaussée mouillée devient un ressac régulier. Sur un poteau, une affiche publicitaire à

moitié déchirée bat au vent. Un visage souriant s'effiloche en lambeaux de papier. C'est un rappel trivial : la superbe finit toujours par se désagréger. Mais le poteau reste debout. Fonctionnel. Je suis ce support, débarrassé de son image.

Le signal vire au vert. Je bifurque dans une rue transversale, plus étroite, où les sons résonnent contre les briques sombres. Une porte de service s'ouvre, libérant une bouffée de chaleur grasse et de friture. Un serveur en tablier noir sort un sac poubelle. Il est essoufflé. Sa peau brille sous les néons. Je m'arrête pour lui laisser le passage, me rangeant contre le mur humide. Ce n'est pas de la grandeur d'âme. C'est un ajustement spatial. Il est chargé, je ne le suis pas. Mon temps n'est plus une ressource sacrée à défendre. Je regarde ses mains rouges empoigner le plastique noir. Une connexion silencieuse s'établit avec cette réalité matérielle. Je repars. Le cliquetis de mes talons s'intègre à la rumeur. Je respire enfin.

L'eau imbibe désormais la laine de mon manteau. Le tissu s'alourdit. Je perçois ce poids comme une information physique, un rappel de la gravité. Je m'arrête devant la vitrine d'une petite quincaillerie. Des boîtes de vis, des outils en acier brossé et des bobines de fil s'entassent sous une lumière crue. La vitre est piquée de gouttelettes qui déforment mon reflet. Je regarde ce contour d'homme sans centre de gravité symbolique. Mon visage est une architecture de chair fatiguée, des pores dilatés par le froid, une asymétrie naturelle. C'est une démission thérapeutique. La preuve de mon existence est dans le contact de mes pieds avec le sol, pas dans ce miroir.

Un ticket de caisse abandonné s'agite sous un courant d'air et vient se plaquer contre ma chaussure. Je ne le repousse pas. Je sens le contact du papier fin contre le cuir. Je remarque une fissure dans le mur de briques, un zigzag où s'est logée une touffe de mousse d'un vert électrique. Rien de tout cela n'a besoin de ma validation pour durer. Je poursuis ma marche, les mains enfoncées dans mes poches, sentant la doublure de soie froide contre mes phalanges. Je savoure ce moment de suspension. Je ne suis plus rien de particulier. Je commence enfin à être.

Le labyrinthe s'est effondré. Il reste une plaine grise, immense et respirable. Je tourne à l'angle de la rue, là où l'ombre est plus dense. Je regagne mon appartement sans que personne, pas même moi, ne sache qui je suis vraiment devenu. Demain, la confrontation avec le monde m'attend. Mais pour la première fois, je n'ai plus besoin d'avoir raison.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Armure de Verre : Anatomie d'un effondrement narcissique"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)